This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08155758 3

India-Descript... 1802

LETTERE

1824

SULL'INDIE

ORIENTALI

Da Lazzaro Papi

TOMO PRIMO

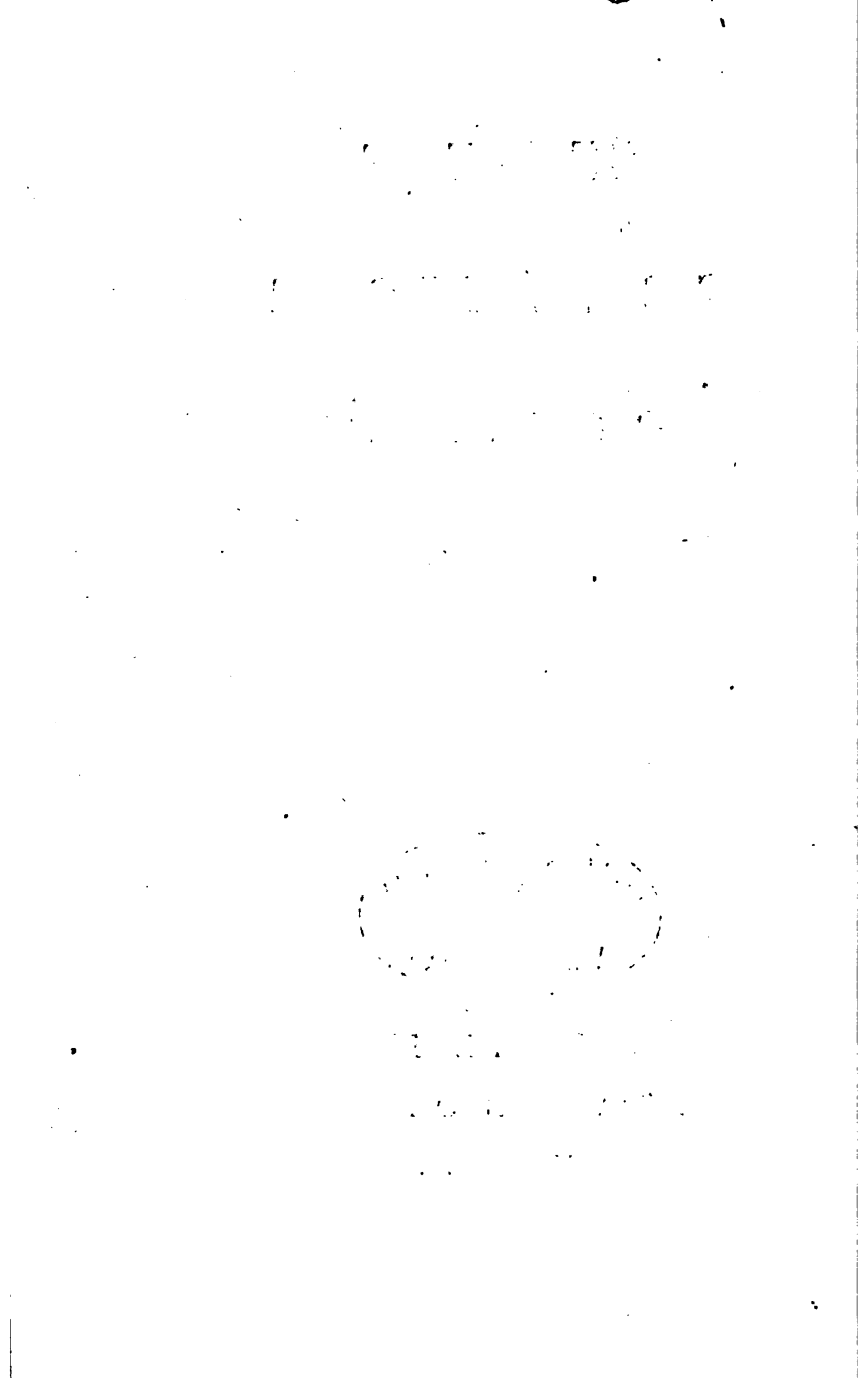
ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

FILADELFIA
DALLA STAMPERIA KLERT
MDCCCII.

AV

BGS
Papi

7



PREFAZIONE

DELL'AUTORE

Le seguenti Lettere contengono un saggio di osservazioni sulla religione, le scienze, le arti, i costumi, gli usi, il governo e lo stato presente degl'Indiani Orientali, e furono da me quasi tutte scritte dall'India per soddisfare alle dimande d'un amico bramoso di avere informazioni delle cose di quelle contrade; ma, per la grande scarsezza di opportunità cagionata dalla guerra, niuna di esse fu mai trasmessa. Ritornato io dopo una lunga assenza alla patria, e scorgendo che in Italia (da che ella si lasciò rapire ogni commercio e perdè ogni spirito intraprendente e generoso) si hanno tuttora, generalmente parlando, assai confuse e

manchevoli idee d'un paese molto meglio conosciuto dalle altre nazioni Europee, mi sono indotto a pubblicar quello ch' io ne aveva già scritto e ch' era rimasto nel mio portafogli. Ho perciò tolto via da queste lettere ciò ch' esse contenevano di privato affare fra 'l mio amico e me, come nulla importante al Pubblico; ho aggiunto alcune cose, ho ridotto il resto in quell' ordine che la strettezza del tempo ed altre occupazioni mi hanno permesso, e mi sono affrettato a comunicarvelo colla lusinga, nol nego, che non debba riescirvi del tutto disaggradevole.

Quantunque io abbia dimorato per qualche tempo in tutti i principali Stabilimenti Europei nell' India, confesso che chi non ne ha visitato se non le coste, non può dare che molto imperfette e false notizie di così vaste contrade; ma senza essere stato in tutti que' luoghi, de' quali parlerò, io

ebbi spesso occasione d'inoltrarmi in varie provincie, fui frequentemente circondato di Bramini ed involto fra gente di tutte le caste per lungo spazio di tempo; onde ho speranza che chi vorrà andare a riscontrare il mio quadro dell'India nell'India stessa, lo troverà abbozzato sì, ma non dissomigliante.

In tanta varietà di cose che mi si presentavano a dire, io non ho potuto e nemmeno cercato di seguire un ordine preciso, ma son talvolta passato di salto da un soggetto ad un altro, per non dilungarmi in transazioni. Sarò forse di ciò biasimato, come ancora di essere stato talora troppo minuto nella descrizione di certi usi e costumi che non parranno meritarlo. M' era facile il troncar varie cose, ma m' è sembrato che, trattandosi di popoli numerosi e abitatori di vasti paesi, ogni benchè piccola osservazione prendesse una qualche importanza e potesse giovare a svilupparne il carattere.

Del commercio e degli Stabilimenti Europei non ho parlato che di passaggio; conciossiachè da altri libri assai sparsi ancor in Italia se ne può prendere bastevole contezza, ed io non avrei potuto quasi altro farmi che ripetere il già detto da altri.

De' miei casi, Lettore amico, io non avrò la vanità d' intrattenervi molto. Andai all' Indie per la via del Capo di Buona Speranza, e dopo un soggiorno di dieci anni spesi colà in impieghi militari, ne son tornato per quella del Mar rosso e dell' Egitto. Ho quindi stimato che non vi sarebbe discaro ch' io aggiungessi a quelle sull' India alcune lettere ch'io scrissi d' Arabia, da Sues, da Alessandria ec. da che questi paesi son divenuti, per l'ultima guerra, oggetto di tanta pubblica curiosità.

Del resto, non so s' io debba chiamar crudele o pietosa quella fortuna che per tanto tempo mi ha tenuto dalla pa-

tria lontano. Ho sofferto non leggieri disagi, ho incorso non pochi pericoli: ma sono sfuggito almeno al dolore di veder cogli occhi miei l' Italia fatta gioco di straniere nazioni, gli acerbi mali che l'hanno afflitta e l'ultimo suo avvilimento: non ho veduto almeno l'orgoglio più stupido e cieco, la corruzione più infame e la più vile e detestabile ipocrisia attizzar le stolte discordie de' suoi cittadini insensati, e la più grande e gloriosa causa pubblica vituperevolmente tradirsi ed opprimersi.

E qual estranea mai lontana terra
(E selvaggia ed inospita pur sia)
Increscer puote a chi la propria vede
Schiava di crude ed assolute voglie?

11. Decembre 1802.

INDICE

GENERALE DELLE LETTERE

LETTERA I.

Introduzione. Descrizione del popolo Indiano, difficile e perchè. Si notano alcuni errori di varj Autori sull' India. Idea del fisico del paese. Di alcuni vegetabili, animali ec. ec. . . . Pag. 1

LETTERA II.

Delle tribù o caste Indiane in generale, e delle quattro principali, cioè de' Bramini, Csciattrìa, Vaìscia, e Sudra. Dei quattro Vèda o libri sacri degl' Indù o Indiani. Di altri loro libri sacri e profani. Della lingua Sanscrit. Delle quattro età loro, Sàtia, Trèta, Duàpara e Cali. Sentimenti di alcuni autori sulla mitologia Indiana 33

LETTERA III.

Della teologia degl' Indiani. Della Trimùrti o trinità loro, Brahma, Vishnù e Sciva. Di Parashacti, Sarassuatì ec. Dei Dèuta, dei Deitti e Rescì ec. Creazione del mondo. Dieci Avatàr o incarnazioni di Vishnù, cioè 1. *in*

Matcia. 2. *in Catciàpa* 3. *in Varàha*. 4. *In Nar-singha*. 5. *in Vàmana*. 6. *in Parasu-Rama*. 7. *In Shri-Rama*. 8. *In Crishna*. 9. *In Buddha*. 10. *In Calichi*. *Di Leccimi, moglie di Vishnù. Di Sciva e Parvati sua moglie. Di altri Numi Indiani, cioè Indra, Ganèsa, Jama, Cartìca, Cama, Suria, Ciandra, Buddha ec. e opinioni di vari autori sopra essi* . . . . . Pag. 55

LETTERA IV.

Di Buddha e sua religione molto estesa di là dal Gange. Sue dottrine e suoi Sacerdoti detti Rahan o Talapoini. 133

LETTERA V.

Sulla opinione di alcuni riguardo alla identità della mitologia Indiana, Greca, Romana, Egizia ec. e sentimento dell' Autore 162

LETTERA VI.

Del culto reso in India agli animali. Alberi sacri. De' quattro Instituti Braminici, cioè dell' ordine Brahmaciàri, Grahasta, Vanapràsta e Saniàsi. Altre sette di mendicanti ed Eremiti e loro penitenze. Degli Joghi, e de' Fachiri e de' loro costumi 182

LETTERA VII.

Del domma della metempsicosi. Della

trasmigrazione delle anime de' malvagi: di quella de' buoni. Differenti scuole e sette di Bramini. Stato attuale delle scienze Braminiche, e congetture di quel ch' esse furono un giorno. Idea delle Instituta di Menu, libro Indiano. Altre riflessioni sulla mitologia Indiana . . . . . Pag. 196

LETTERA VIII.

De' sacrificj offerti dagl' Indiani ne' tempi più antichi e di alcuni praticati ancora oggigiorno. Del culto reso al Linga o phallo, e di alcune feste che vi hanno rapporto. Pellegrinaggi, preghiere, digiuni, lavande ec. degl' Indiani. Loro cerimonie religiose eccessivamente moltiplicate ed incomode. Instituzione delle caste, indegna d'un legislatore illuminato 220

LETTERA IX.

Varie notizie sulla costa del Malabar e costumi de' varj abitatori di essa, cioè de' Bramini, Najer, Màpule, Cegoi o Tìer, Muccoà ec. Del vestir degl' Indiani in generale. De' Parià e Pulià ec. 232

N.B. Alla pag. 101. v. 26. invece di *nona* leggasi *ottava* ed alla pag. 105. v. 15. parimente.

LETTERE
SULL'INDIE ORIENTALI

LETTERA I.

Voi mi chiedete, caro amico, una descrizione dell'India, e credete dovermi essa riescire agevole per la dimora che ho quivi fatta di ormai quasi dieci anni. Se voi volete contentarvi di un semplice sbozzo, io mi proverò a compiacervi, ma vi prego in prima a cambiare la presente vostra in una del tutto contraria opinione. Una descrizione geografica di questi paesi non dee certo esser più difficile all'esperto e indefesso viaggiatore che quella d'un'altra parte del mondo; e le città, le fabbriche, le montagne, le valli, i laghi, i fiumi, le costiere ec. possono dipingersi con appresso a poco lo stesso pennello. Ma i costumi dei popoli, le maniere, le opinioni, la religione, i riti, le cerimonie, i vizj, le virtù, e la faccia morale in somma delle nazioni richiedono per esser ritratti un occhio sagacissimo ed avvezzo alla minuta e calcolatrice osservazione, onde de' varj punti di vista che quella presenta, scegliere quelli che posson meglio con-

durci a mirare tutto l'oggetto. Egli è per una tal ragione, cred'io, che sì difficili e sì rare sono le buone relazioni di lontani paesi, e che nella mente di colui che non mai uscì del suo, portano sì sovente false e strane idee delle cose. Essendo i viaggiatori usi a trascegliere e segnare quanto avvi di più strano ed inusitato fra i popoli ch'eglino visitano senza avvertirci per lo più in quanti altri punti quelli ci rassomigliano, al leggere i libri loro noi siamo facilmente soggetti ad immaginarci esser quelle genti altrettanti scimmioni, o avere almeno una più larga porzione di animalesco che noi non abbiamo; come se l'abitare una casa diversamente dalle nostre fabbricata, il divertirsi in altra maniera, il cibarsi di altri alimenti e bevere altri liquori, il portar sulla testa una berretta o un turbante invece di un cappello, o il non portarvi niente affatto, e cento altre sì fatte differenze avessero in loro forza di mutare la umana natura. Per questo che una nazione ha diversi costumi dalla nostra, noi non abbiam diritto perciò di chiamarla o di crederla barbara. Se un Greco, o un Romano ritornasse in vita e andasse a visitar Roma, Londra o Parigi, qual dubbio ch'ei non trovasse stravaganti e ridicoli molti di quegli usi e di quei costumi

che noi crediamo della più grande eleganza e raffinamento?

Vi prevengo dunque, o piuttosto vi prego a rammentarvi, qualora io vi parlerò di qualche bizzarro costume (costume cioè, diverso dai nostri), degl'Indù, de'Mussulmani, de'Parsi Indiani, ec. e quello praticato ancora da Ragia, da Principi, e da persone di alto stato, che quelle nazioni non ragionano perciò nel resto diversamente da noi, nè son selvaggie, nè barbare, e che quei Principi rassomigliano d'altronde ai nostri più che questi non si sentono disposti a credere.

Ma per tornare al nostro punto, ciò che rende malagevole il parlar dell'India si è questo, che non si ha già a descrivere un popolo solo, ma molti, mescolati, avviluppati e fusi, dirò così, gli uni negli altri, di modo che sotto lo stesso Sovrano e sul terreno medesimo trovasi talora vivere una nazione Mussulmana, una Cristiana, una Parsi, o ghebra, una Indù, gentù, gentile o pagana che dir si voglia, la quale si spartisce poi in altrettante, dirò così, nazioni, quante sono le differenti sue *caste* o tribù. Nè quì s'arresta il confuso mescuglio, ma di quei Mussulmani, quali stanno per Alì e quali per Omar; quali discesero in India

dall'Arabia, quali dalla Tartaria e dalla Persia, portando seco diverse opinioni, costumi e maniere; e di que' Cristiani, quali sono Cattolici, quali Protestanti, quali Nestoriani, e quali perfino Moravi, come a Tranchebar. Se pongasi mente oltracciò agl'Inglesi, ai Portoghesi, agli Olandesi ed agli altri Europei; agli Armeni ed altri stranieri che per ragion di commercio sono sparsi in varj luoghi dell'India, quella difficoltà di parlarvi di questo paese si fa, come vedete, sempre maggiore. Ciò chiaramente si scorge in molte e molte relazioni che fin quì ce ne sono state date, nelle quali molto è di confuso, molto di esagerato, e spesso molto di intieramente falso; e finalmente poche son quelle che possano leggersi sul terreno stesso, di cui parlano come i poeti de' campi Elisi, del fiume Lete e Stige, e di sì fatti parti della immaginazione, cui niuno fin quì vide, e niuno in un medesimo modo descrisse. Leggo in un libro, che ho fra le mani, ed in cui si parla a lungo del Malabar, che non si veggono punto in questo paese altri Elefanti se non quelli che vi si conducono da Siam e dalle vicine contrade. Ora le montagne dette Anamale, cioè Monti degli Elefanti, ne sono piene, com'io ho co' miei occhi veduto. Vi si

si dice pure che i Malabari prendono gran cura de' loro capelli, e che gli uomini li portano della loro natural lunghezza. Or quasi tutti i Malabari portano la testa rasa, all'eccezione di una piccola ciocca sul cucuzzolo. Vi si dice ch'essi hanno molto meno orrore dell'omicidio che del furto, cosa falsa, almeno al giorno d'oggi, e che probabilmente fu falsa sempre: che sonovi nel Malabar tigri della grossezza d'un cavallo; cosa esageratissima, poichè le tigri del Malabar propriamente detto sono della specie più piccola (1): che il betel da masticarsi è una radice, quando altro non è che una foglia; che il Sole e la Luna sono i principali oggetti della venerazione del popolo; che la più parte delle scimmie sono in India d'un color verde cupo; che gli Elefanti sono accostumati a marciare alla guerra ed a portare molto grossi cannoni, i quali si sparano di sopra al loro dosso senza timore alcuno dell'animale. Il cannone, dicesi in detto libro, è posto sopra una carretta, ed il tutto è attaccato con grosse corde ad una

(1) Al mezzodì della costa Malabar le tigri son assai piccole, ma se si parla del Corgo, del Canara e del Settentrione della costa detta tuttora da alcuni abusivamente Malabar, esse vi sono molto grandi.

sorte di basto situato sul dosso dell'Elefante: Il cannoniere stassi dietro colle sue palle, la sua polvere, le sue micce e gli altri strumenti.

Il vero si è che lo Elefante è un animale naturalmente timoroso, specialmente del fuoco e dell'artiglieria; ma è d'una grande utilità alla guerra per istrascinar cannoni ed altri militari attrezzi in terreni fangosi e sabbiosi, per travagliare in somma ad opere di forza e di fatica.

Un Francese (M.r de S.t Foix) dice che una delle prime caste o tribù del Carnate, là detta Càvara, pretende discendere da un asino; che essa tratta gli asini come suoi fratelli, gli protegge, piglia le loro difese, cita in tribunale coloro che gli maltrattano ec. Il vero si è, che quella casta alleva e fa commercio di asini: Il resto è una baja per lo meno.

Il Capo Comorino, dice Guthrie nella sua Grammatica Geografica ch'è pur fra le mani di tutti, benchè non sia più di tre leghe in estensione, è famoso per l'unir che fa nello stesso giardino le due stagioni dell'anno, essendo gli alberi carichi di fiori e di frutti da un lato, mentre dall'altro essi sono affatto nudi di fronde. Queste son ciancie, caro amico: eppur queste ciancie si

durano a ripetere e si ricopiano in molti libri senza che alcun pensi nel ricopiarli a toglierle o almeno a correggerle. Ma io escirei troppo di cammino se volessi solo accennar gli errori, le fole, e le inaccuratezze che su questo punto s'incontrano tuttora nella maggior parte degli scritti sull'India.

Io tralascerò di parlarvi di quanto spetta alla geografia di questi paesi. Il Maggior Rennel l'ha spinta molto innanzi nella sua Mappa e nella Memoria che l'acompagna. Non è essa libera d'errori, ed ha molte lacune; ma finchè non se ne abbia una migliore, la quale sento starsi preparando in Bengala dal Colonnello Reynolds, è forse la sola che meriti esser consultata; e quel suo libro deve esser letto prima d'ogni altro scritto sull'India. Con quella mappa e con quel libro accanto, voi potrete leggere le lettere ch'io vi scriverò, ed in cui è mio proponimento di solo rapidamente ritrarvi quello ch'io stesso ho visto ed osservato, o che ho minutamente e replicatamente ricercato a persone da me giudicate assai istruite e degne di fede; e mi ristringerò a dirvi quali pensieri le vedute o udite cose mi abbiano destati nella mente.

Non vi condurrò per la oscura marcia di Alessandro il grande a traverso il setten-

trione dell'India, nè cercherò penosamente in qual città quel famoso conquistatore si arrestasse, qual fosse il vero nome di tale e tale provincia; che cosa ei facesse quì, che cosa ei facesse là; poichè finalmente io vorrei che mi si dicesse quale utilità o qual diletto almeno può trarsi da tali laboriose e avviluppate ricerche, o piuttosto congetture e dubbj, fatte con tanta minuzia, con tanta ansietà e con tanta ridicola importanza. Chi vuol soddisfare la sua curiosità, sebbene ho da dirgli che alla fine la soddisfarà molto male, può divertirsi o annojarsi come più gli piace, con infatuati e visionarj Antiquarj. Lasciate, dice un filosofo Inglese, leggere agli sciocchi quel che gli sciocchi hanno scritto. Io non credo che Alessandro durasse tanta fatica in quella marcia quanta un certo autor moderno a tentar di seguirlo colla penna; poichè egli stesso confessa che sì fatte ricerche hanno gravemente ed irrecuperabilmente ingiuriata la sua salute. Quest'è perder la salute molto male a proposito, secondo che mi pare.

Non è del resto ch'io pretenda con questo discorso di darvi a credere ch'io non m'ingannerò sopra molti punti, e specialmente intorno alla teologia o mitologia Indiana. Non mi sono piccato giammai di di-

venire un gran teologo nè fra gl'Indiani nè fra gli Europei: vi dirò francamente quello che i Bramini mi dicono, e vi darò per certo, per probabile, per dubbioso, solo quello ch'io credo tale. Ho pensato e penso che non tutto quello che molti hanno scritto su tali cose, sia geometrico ed infallibile, anzi mi è sembrato, che troppo spesso eglino sieno andati errando alla ventura per paesi tutti ripieni di sogni e larve, e cercando sbalordire i loro leggitori. Io confesso che in legger certi libri, non so per me dove i loro autori si abbiano pescato tante belle cose che ci dicono e sembra che ci vorrebbon far credere, se noi ne avessimo voglia; ed io protesto che non ho nè voglia nè tempo o di confutargli o di ammirargli. Sembra, all'udirli, ch'essi fossero i supremi Sacerdoti di Bacco, d'Iside, di Brahma in quei remotissimi ed oscurissimi tempi; ch' eglino medesimi formassero il piano della torre di Babelle e ne dirigessero la fabbrica; che fossero Segretarj di Semiramide, primi Ministri di Belo, o Generali di Sesostri.

Delle nazioni Europee, gl'Inglesi sono coloro che certamente possono meglio parlar dell'India, se non che essi pure hanno veduto forse con troppo lieti occhi e sotto gai colori un paese che gli arricchisce ed in

cui sono assoluti signori. I libri da loro pubblicati sopra uno per essi così interessante soggetto empierebbero, raccolti insieme, una non piccola scansìa.

Le *Ricerche Asiatiche* pubblicate da una Società di Letterati in Calcutta son forse finora il miglior libro sulle cose dell'India, come quelle che posano sopra originali e autentici documenti per la più parte. Quella Società però, se m'è permesso di francamente dirlo, parmi che dopo la morte del suo Presidente il Cav. Guglielmo Jones siasi andata raffreddando ne' suoi studj ed abbia dato solo cose di leggiera importanza, e non quali si avea ragione di attendere da essa.

Comincerò dal dirvi in questa lettera qualcosa sul fisico del paese.

Quel che sorprende un Europeo al suo primo metter piede nelle parti meridionali dell'India, è il vedervi uno affatto diverso regno vegetabile. Erbe, arboscelli, alberi, tutto, con poche eccezioni, è quì differente. La vegetazione istessa sembra avervi altre leggi. Ella è in certo modo sospesa in Europa per un tempo dell'anno; in India è sempre in azione. Non nevi, non ghiacci, non aquiloni l'arrestano, gli alberi perpetuamente frondeggiano, e

Nel tronco istesso e sull'istessa foglia
Sovra il nascente fico invecchia il fico:
Pendono a un ramo, un con dorata spoglia
L'altro con verde, il nuovo e il pomo antico.

Questo è esattamente vero in India, almeno in parte. La Banana, per esempio, detta con vocabolo Malabarico *Púómpalom*, è una frutta eccellente, che come diverse altre, può aversi sulla mensa tutto l'anno. Essa è di varie sorti, secondo le quali ha diversi nomi, più grande e più piccola, e più o meno delicata. La più grata è di un sapore, dirò così, moscatello, di una polpa più dura delle altre, e più piccola.

Non è mio proponimento lo entrare a descrivervi un sì gran numero di piante d'ogni specie, di grani, di fiori, e di frutti. Sarebbe questa una impresa immensa e superiore alle mie forze. È difficile, anzi impossibile, il dar colle parole una chiara idea d'una pianta, d'un frutto, del lor colore, del lor sapore. Ciò si scorge nelle quasi inutili descrizioni che possan leggersi in varj libri. Col libro in mano e passeggiando fra gli alberi in esso descritti, io non sapeva per lo più riconoscerne alcuno.

Il pennello e il bulino sono in ciò più felici della penna. Nel libro pubblicato sotto il titolo di *Hortus Malabaricus* voi po-

trete prendere una idea delle piante Indiane, come pure nel libro del Rumphio, o Rumph col titolo d' Erbario Amboinense tradotto in latino e pubblicato da Gio. Burmanno. Il primo abbraccia, s'io non erro, dodici volumi in foglio, ed il secondo sei. Le figure ne sono assai bene intagliate, e queste due opere fanno per verità onore agli Olandesi, sebbene elle sien lungi dall'aver esaurito un così vasto soggetto. Valentyn è un altro eccellente autore di quella nazione in questa materia. Convien confessare che gli Olandesi hanno fatto in questo più delle altre nazioni Europee. Al Capo di Buona Speranza raccolsero essi un ampio tesoro botanico di piante Africane e la loro perseverante industria ha portato la fertilità e l'abbondanza di ogni sorte di frutte in quel paese, che gl'Inglesi avevano abbandonato per la sterilità, a cui lo credettero condannato dalla natura.

Farò dunque solamente alcune brevi osservazioni e di passaggio sopra alcune piante. L'albero detto Batta in Sanscrit, dagli Europei Banian generalmente, da Linneo *Ficus Indica*, e dai Malabari Al-Morón, è fra gl'Indiani sacro, ed è veramente un albero maraviglioso. Ha l'altezza e il tronco delle più grosse quercie, e dai molti, sublimi ed

ampiamente in giro stesi suoi rami scendono perpendicolarmente verso il terreno vere radici pendenti in forma di lunghe e grosse corde o funi che in quello si ficcano, e formandosi quindi in altro tronco, traggono e infondono nuovo nudrimento e più vigorosa vita in que' rami da cui discesero; i quali perciò sempre più ingrossando e sempre più dilatandosi e nuove barbe sempre più distanti da quelle prime rimandando in terra, si vengono successivamente a formare nuovi tronchi e nuovi alberi, uniti ai primi, che danno in simigliante modo nascimento ad altri nuovi; e così un arbore solo si dilata in selva, e giungerebbe forse a coprire un lungo tratto di paese, se quelle radici non fossero tronche o sciupate, ma con qualche cura coltivate ed assistite. Di qual ornamento sarebbe esso pe' viali e pe' boschetti de' nostri giardini in Europa, se potesse allignarvi! Essendo però, com'è detto, un albero sì radicoso, per servirmi di questa parola, avviene che quelle radici buttate in basso, crescendo in un viluppo di tronchi, lasciano spazj fra esso loro che divengono poi talora ricovero di serpi e di altri animali; ma a questo potrebbe facilmente riparare la cura di tagliare e rimondare quelle che s'avvincigliano, e distribuirle in acconcio e bel modo.

Dalla sua scorza incisa esce un latte viscoso, ed alquanto caustico. Per moltiplicarlo, basta troncarne un ramo, e sia questo pure della grossezza, per esempio, del braccio umano, se piantato in terreno umido, s'abbarbica facilmente e cresce. L'Al-Moròn è spesso piantato intorno alle case, alle Pagode o templi ed ai luoghi, ove concorre molta gente, come quello che sparge molt'ombra difenditrice da' cocenti raggi del Sole. Del resto, il legno di questo grande e sorprendente albero non val molto per la costruzione e pe'lavori de'falegnami. Dà piccoli frutti, vermigli nella loro maturità, nudrimento di corvi e di altri uccelli.

Avvene uno famoso in India per la sua estensione ed antichità, e per le feste che in certi tempi gl'Indiani vanno a celebrarvi sotto. Esso è nella Provincia di Guzzuratte, ed è detto Cobir Bor: ha oggigiorno una circonferenza di circa due mila piedi intorno ai principali suoi tronchi, tutti più grossi delle nostre quercie e de'nostri faggi, ed i più piccoli son più di tremila. Anticamente esso era molto più vasto, ma la corrente del fiume Nerbùda, il quale forma un'isoletta che lo contiene, ne svelse e portò via una parte. Quantunque io non abbia veduto il detto albero individuo, non ho dubbio

alcuno, per quanto de' suoi simili ho visto altrove, della veracità di quanto vi riporto sull' autorità altrui. È tradizione fra gl' Indiani che il detto albero ha tremila anni d' età.

Il Bambù è una specie di canna della grossezza del braccio e talora della gamba umana, ma quanto la canna è fragile, altrettanto è il Bambù tenace e duro. Crescono, forti di fibra e leggiere di peso, le sue selvagge piante all' altezza de' più grandi alberi; foltissime, e quasi direi, affastellate fra loro, alla stretta distanza di un palmo e meno, ed i rami piccoli, ma tenacissimi ed armati di spine, i quali escono dalle intersezioni del tronco, s' avviticchiano fra loro in modo, ch' è impossibile affatto il penetrare a traverso una sì densa, dura e inestricabile selva, se non troncandoli e stralciandoli con gran fatica ad uno ad uno. Quindi è che gl' Indiani han cinto alcune Fortezze loro d' un bosco di queste piante più difficile a superarsi che le muraglie medesime, avendo contro quelle poco effetto l' artiglieria. Tali Fortezze sono invisibili dal di fuore del bosco, e voi siete talvolta presso le mura di esse senza avvedervene.

Il Bambù serve ad una quantità di usi: se ne fanno vasi da bere, e da trasportar

acqua; stuoje ed altri lavorfi; se ne può trarre una specie di zucchero, e certi suoi teneri germogli si acconciano in aceto e in conserve. Negl'internodi di questa pianta trovasi un liquore denso e dolce che coll'andar del tempo indurisce, diventa simile all' amido in pezzi e chiamasi *Tabaxir*. Si è recentemente scoperto che questo sugo tiene sciolta della silice. Sarebbe egli possibile che il Bambù allignasse in Europa?

Raynal ha descritto il cocottiero, ossia *tenga*, come pure alcune altre piante nella sua storia dell'India, e siccome questa bell'opera, benchè erronea in certi punti, passerà probabilmente alla posterità, e quella descrizione parmi alquanto inaccurata, mi farò lecito quì alcune osservazioni sopr'essa. Egli dice che il tronco del tenga è uguale in tutta la sua lunghezza. Ciò non è esattamente vero, poichè presso il terreno esso è più grosso; nè può dirsi propriamente spongioso, essendo il suo legno assai duro, sebben non compatto. La sua testa, secondo Raynal, si corona di dieci o dodici foglie. Esse sono al numero di venti per lo meno, e di trenta, eccetto in alcuni coccottieri molto patiti e incapaci di portar frutto. L'acqua che il suo cocco o noce rinchiude, non può dirsi estremamente fresca, nè d'un dolciore

insipido. Essa è deliziosa; e può apparire di quel dolciore insipido ch'egli dice, solamente a colui forse, che l'assaggia per la prima volta; accadendo spesso, anzi quasi sempre, che al primo gustar d'una vivanda, d'un frutto, d'una bevanda, una non so qual ripugnanza la renda d'un altro sapore da quello che in appresso prende. Le radici del tenga sono piccolissime in paragone del tronco, ma il folto lor numero supplisce alla loro piccolezza; nè è vero, che un vento, ancor forte, facilmente lo rovesci, se il terreno non sia molto molle e malfermo, come avviene nel tempo delle dirotte pioggie. Sono esse tutte appresso a poco dello stesso diametro di una penna da scrivere, e mi è stato detto da un gentiluomo Inglese, il qual avea fatto suo studio la cultura de' coccottieri, che al numero de' canaletti interni conduttori del suoco nutritizio corrispondeva un egual numero di distinte barbe sotto la terra.

Il coccottiero ama il terreno arenoso e insieme acquoso e la vicinanza del mare. Le colline e le terre dure non gli si confanno. Cresce bello e rigoglioso, più che in altri luoghi, nel Travancore, nel Tangiaòre ec.

Ma io lascerò di dirvi altro di un albero, del quale si parla in tutti i libri sull'In-

dia; e voi vi maraviglierete forse che non avendo impreso a descriverlo (come cosa già fatta da molti) io abbia voluto far quì le precedenti minute osservazioni; ma un tal albero merita bene in verità di essere esattamente conosciuto; Esso gli vince tutti di gran lunga in utilità; esso è il re degli alberi.

Non poche piante Indiane son certamente ignote ai nostri Botanisti; ed io son persuaso che un dotto fra essi potrebbe quivi molto estendere i termini della sua scienza, e spiar assai più addentro i segreti della natura vegetante che altrove. Essa ha in questo clima una forza straordinaria ed in continua agitazione: il terreno è grasso, le pioggie abbondanti, forti i raggi del sole, e tutti in somma gl'instrumenti scotitori ed avvivatori delle sue facoltà si ajutano quivi scambievolmente in modo meraviglioso. Sembra quasi che l'occhio possa seguire il successivo sviluppamento, il crescere, il fiorire, il fruttificare di certe piante. Qual varietà, qual pompa dispiegano esse ne'loro rami, nelle lor foglie, ne'loro fiori e nei loro frutti! Come nascono e crescono le une presso dell'altre senza togliersi, senza cagion d'invidiarsi, dirò così, il nudrimento che a tutte soprabbonda! Qual infinito verdeggiare,

qual ampiezza e bellezza di fronde, e quanti alberi ed arboscelli spiegano in esse quella lucida vivezza che in Europa ha soltanto l'alloro, anzi una più fresca e vaga!

Io ho traversato certe campagne, certe foreste, e certi boschi, specialmente que' delle montagne dette Gát o Gate, e delle così dette Anamale nel Malabar (1), e là, il

(1) Questi boschi abbondano di sciami d'api che danno un miele ed una cera eccellenti. Avvi pure non poche tigri che spinte dalla fame spesso portan via, e si divorano i fanciulli dei quasi selvaggi abitatori di quelle montagne. Io non vidi mai costoro nelle loro quasi inaccessibili dimore, ma mi trovai presente quando un centinajo, o più di essi vennero a visitare il ministro del Re di Travancore e chiedergli certa grazia. Parlano una lingua diversa dalla Malabarica almeno in gran parte; non hanno caste o tribù fra loro, e per salvarsi dalle fiere, specialmente nella notte, vivono in capannuccie pensili costruite sopra i rami degli alberi, dove montano con iscale rimovibili. Vivono liberi, e pochi sono coloro che si arrischino d'andare a portar fra essi la corruzione fra que' dirupi e quella povertà. Son privi di sale, e un poco di esso è per loro un gran dono. Scendono al piè delle montagne a cambiarlo con denti di elefante, pelli ec. Mancano pure in grandissima parte di riso, e si può qua-

confesso, sentii il più alto dispiacere di non aver dato una maggior parte del mio tempo agli studj della natura. Fra rupi enormi, precipizj, torrenti, valli, colline, io m'arrestava pensieroso ed attonito a riguardare tanti vasti e maestosi tronchi eternamente verdeggianti, alcuni de' quali sembravano nati col mondo, popolati di varie specie di scimmie e di altri quadrupedi saltellanti fra i loro ampi rami, e gremiti talora di pavoni delle più belle piume, di pappagalli, e di una infinità di altri uccelli; ad osservar tanti giovani arbusti sì ricchi di foglie per nudrir tanti elefanti selvaggi, abitatori e signori di quelle foreste, tanti cavrioli, daini, bufali selvaggi, e tanta quantità di frutti silvestri.

Io volentieri entrerei quì, almeno di passaggio, in questo bel regno vegetabile Indiano; ma la Botanica che sommamente mi diletta sul vivo libro della natura, non mi

si dire che vivano di radici, di erbe, di frutta silvestri e di cacciagione. Il capo di coloro ch' io vidi, arringò il ministro del Re con molto spirito. Non sono obbligati, io credo, a tasse annuali, ma ogni tanto tempo arrecano al Re alcune pelli di tigri, qualche cardamomo, e qualche danaro ancora, piuttosto in dono che in tributo, giacchè aspettano un contraccambio.

ha giammai arrecato gran piacere nei libri degli Autori, dove è resa, al mio credere, troppo arida e troppo ispida di nomi grecolatini eccessivamente e senza bisogno moltiplicati. Non si avrebbe potuto con forse eguale brevità porli in lingue moderne? Perchè non si adatta quella scienza un poco più alla capacità degli agricoltori e de' contadini? Ond'è che i Botanisti non rivolgon più caldamente i loro pensieri a meglio investigar le proprietà delle piante, l'uso loro pe' bisogni degli uomini e degli animali; qual ne sarebbe la miglior cultura, quale il rimedio alle loro malattie; quali di esse sarebbe possibile il trasportar dall' Asia, dall' Africa, dall' America in Europa, o da questa in quelle parti, ed allignarvela? L' utile e l' importante della scienza mi pare fin quì non poco trascurato, mentre divisioni e suddivisioni di nomenclature la ingombrano.

Linneo è certo un grand'uomo, ma pochi son coloro che il leggono, e tutti mangiano le pesche e le ciliege, le cui piante furon per la prima volta dai Romani trasportate in Europa.

L' olivo, la canape, anzi quasi tutti i fiori, l'erbe, ed i frutti che crescono nei nostri giardini, vi erano una volta stranieri, come in molti casi dal loro stesso nome si scorge.

Il Manghièro, il Caggiuèro, il Morungo, il Giacchièro, l'Attèro, il Gujavèro e tanti alberi o fruttiferi, o utilissimi per la costruzione, e tante specie di grani potrebbero essi allignare, se non nel Settentrione, almeno nel Mezzogiorno dell'Italia, a Napoli, in Sicilia?

Gli animali domestici sono in India gli stessi che quei d'Europa, tranne gli Elefanti, i Cammelli ec. I rettili e gl'insetti sono di varie sorti, e si moltiplicano con una celerità e in un'abbondanza prodigiosa e sovente molto molesta, particolarmente in certi tempi dell'anno. Fra tanto numero di essi vi parlerò solamente del Carià detto generalmente dagli Europei formica bianca, e da Linneo *Termes fatale*. Questo insetto è della grossezza di una formica, biancastro nel corpo, giallognolo nella testa, ed è fornito di denti sì acuti e duri, che sfarina con essi i più sodi legni, all' eccezione però di alcuni, come il tecche (1), il bitte, cui mai non tocca. È vivacissimo nei suoi moti, si mol-

(1) Il tecche, e il bitte son legni eccellenti per lavori d'ogni sorte. Il primo è assai più durevole nell'acqua che la nostra quercia, ed i vascelli fabbricati di esso posson solcare i mari venti, trent'anni e più.

tiplica prodigiosamente in breve tempo, trapana in poco tempo i panni, i cuoi, i corni, e, fuorchè gli alberi, l'erbe, le radici fresche, quasi nulla sfugge al suo dente vorace e distruggitore. Prestamente esso riduce in istracci una libreria, una cassa di tee, e cose simili. È una terribil peste a chi non prende cura di rivedere e rimuovere spesso i propri effetti. I tetti delle case coperte di foglie di coccottiero son presto sforacchiati e distrutti, s'egli vi si lascia montare. Non saprei dire qual nutrimento o qual piacere egli trovi in questo, come non so neppure qual ne trovino i tarli nei secchi legni; ma è forza supporre che ciò che rassembra affatto arido ai nostri sensi ed incapace di trasformarsi in sostanza animale, non è tale in fatti, ma qualche gomma od olio od altro serve a tali animaletti di cibo, che essi sanno estrar meglio che non fa la chimica. Questo insetto dal terreno, in cui si fa un nido a modo delle formiche e delle vespe, particolarmente quando questo è umidastro, va scorrendo su per le mura e pe' sostegni delle case dentro piccoli tubi tortuosi della grossezza d'una penna da scrivere o di un dito, e talora sotto una specie di crosta, o d'intonaco, ch'egli si fabbrica di terra; e là va serpeggiando co' suoi nume-

rosi compagni e colla sua prole. Il suo corpo si schiaccia facilmente fra le dita, ma non così i suoi piccoli denti e mascelle, che sono, come ho detto, durissimi, e quasi direi, adamantini. Questi carià in certi tempi ingrossano, metton l'ali e volano a nuvole; e in questo stato son presi col porre la bocca d'una pignatta al buco del loro nido, e sono quindi arrostiti e mangiati da alcune persone, per quanto mi vien riferito. Così gli Arabi si cibano della carne delle locuste, ch'essi, dopo aver loro tolta la testa, pongono e salano in sacchetti di pelle, vivanda riputata deliziosa. Il carià non ama la vicinanza del mare per la terra salmastra, ma nell' interior del paese innalza monti di terra, alti uno, o due braccia, cavernosi per entro, e con varie larghe buche, canali e ricettacoli che servon talora d'asilo a serpenti, quando questi ne hanno divorato i primi abitatori.

A proposito di serpenti, sono essi in gran numero nell' India. Il Dottor Russell Inglese ha pubblicato un libro elegantemente e magnificamente stampato sotto gli auspicj della Compagnia, sopra quarantatre o quarantaquattro sorti di serpenti raccolti da lui sulla Costa Coromandel, con esatte figure di essi, osservazioni ed esperimenti

sull'effetto del loro morso, su differenti rimedj al lor veleno ec. Felicemente di quarantaquattro sorti di serpenti da esso descritti otto solamente son forniti degli organi avvelenatori. Ma alcuni esperimenti fatti dal Russel hanno forse bisogno d'esser ripetuti, come quasi tutti quelli fatti da una sola persona.

Il serpe detto nel Malabar Nalla-Pamba e dai Portoghesi *cobra de capello*, perchè quando si arrosta, ed è in atto di avventarsi, la pelle intorno al capo gli si espande a guisa di un cappuccio o cappello, è molto frequente in India, e molto pericoloso. I sintomi che succedono al suo morso sono convulsioni quasi immediate de' muscoli della gola e delle mascelle con arruotamento di denti continuo ed un profuso scarico di saliva, vertigini, dolori acerbi e perdita de' sensi. L'alcali caustico volatile e l'acqua di luce amministrata internamente alla dose di cinquanta o sessanta gocce e ripetuta dopo pochi minuti se abbisogna, ed applicata pure alla ferita, sembra essere un efficace rimedio. Varie persone almeno dopo l'uso di quel medicamento sono guarite in mezz'ora, in un'ora ec. ed il giorno seguente hanno atteso a' loro affari.

Sembra però che il morso di quel ser-

pe non sia assolutamente e sempre mortale.

Sono alcuni serpi Indiani di vaghi e bei colori. Uno ve n'ha, detto nel Travancore *Cancutti-Pamba*, perchè si dice avventarsi agli occhi principalmente, tutto d'un bel verde, salvo la parte, su cui striscia ch'è alquanto biancastra. Questo avvincigliato fra i rami e le foglie degli alberi, non è facile a scorgersi, ed è necessario guardarsene con molta cura, perchè velenosissimo, per quanto si dice.

Ho veduto pure sulla costa Malabar un serpe detto *Mannùni* della grossezza d'un pollice, e lungo forse un braccio. Ha esso il color della sabbia: la sua grossezza è quasi eguale dalla testa all'altra estremità che finisce senza assottigliarsi in coda: la sua testa è così mal formata ed egli è sì torpido e lento ne' suoi moti, che la prima volta ch'io il vidi in mano di un cerretano Indiano, lo credetti la rozza immagine di un serpe formato di legno.

Il serpente detto da'Francesi *serpent à minut*, è piccolo e di color cenericcio scuro; e dicesi possedere un veleno sì acuto e terribile, che la parte da esso punta in un momento illividisce, i vasi sanguigni all'intorno scoppiano come esposti ad un fuoco, ne schizza il sangue, e l'uomo morso cade morto quasi nel punto stesso del ricevere la

ferita. Se ciò sia vero o no, io non m'affido d'assicurarlo, non avendone mai veduti esempj; come non ho potuto accertar parimente se quei che son morsi dal serpe detto *Polavèn*, sudino sangue, come si dice.

Quei serpenti di straordinaria grandezza, lunghi quindici, venti e più piedi e quattro, cinque e più palmi in circonferenza, che alcuno ha rivocati in dubbio, esistono in India realmente. Essi nel Malabar son detti Malapàmba, o Perimpàmba, e in Tamul Venganàti. Nei loro ventri si sono talora trovati cani, giaccàl, o adivi, e perfino piccoli vitelli ingojati tutti interi. Essi sono però molto lenti ne' loro moti. È ancor certo quello, di che alcuni hanno pur dubitato, che al suono di un certo lor zuffolo sanno certi Indiani chiamar fuora dai nascondigli i serpi, allettati da quell' armonia.

Il Mongùse, animale simile ad una donnola, salacissimo, e che facilmente si addomestica, è nemico naturale de' serpi, co'quali coraggiosamente si batte. Dicesi che non soffra punto dal morso loro, dov' abbia vicina una cert' erba ch' egli conosce e sulla quale va subito a strofinarsi, e torna quindi alla pugna.

Questo paese è ripieno di una grandis-

sima quantità di corvi che senza timore s'avvicinano, ed entrano nelle case con molta importunità. Dispariscono nella notte e da varie parti si raccolgono tutti in compagnia a qualche vicino comune asilo, sopra qualche grande albero ec. I cani detti comunemente cani Parià, sono molto numerosi in ogni luogo dell'India, ed anco la più povera gente ne ha sempre intorno alle sue capanne. Rassomigliano più a volpi che a cani, e la fame che soffrono gli rende astuti ed intrepidi. I Giaccàl o Adivi non sono molto dissimili da questa razza di cani. Essi escono nella notte dai loro boschi e s'avvicinano in grandi truppe ai luoghi abitati ed alla riva del mare, in cerca di qualche preda. Il loro grido è stato assai male paragonato da alcuni a quello d'un bambino piangente. Esso è un urlo lungo, continuato, lamentevolissimo e variato in modo che ferisce e scuote l'anima, e pare al tempo stesso essere un segno d'intelligenza fra loro, esprimere il dolore e la disperazione, e chieder soccorso e pietà. Chi l'ode per la prima volta, n'è penetrato e quasi intimorito. Il Gatto ha talora ne' suoi gridi qualcosa di somigliante. Questo Giaccàl è un animale molto astuto come si dice della volpe, a cui rasso-

miglia. Avvene in gran numero per tutta l'India. Sulle rive de' grandi e sacri fiumi come del Gange ec. vanno essi nella notte a pascersi de' cadaveri umani che furon gettati in quelle acque, in compagnia de' coccodrilli, e d'altri animali di preda. Quando la spaventevole fame del 1769 spopolò il Bengàla, varj corpi illanguiditi e giacenti d' uomini e donne furon divorati ancor vivi da queste sorti di bestie, dalle tigri e da coccodrilli.

Veggonsi in India scorpioni così grossi che sembrano granchi, neri, pelosi, la cui puntura è molto dolorosa, ma non velenosissima, come alcuni hanno creduto. Vi sono pure pipistrelli di straordinaria grandezza; e molto grossi e fieri sorci detti *bandicùt*, che un gatto non s'attenta di assalire.

Finirò con una osservazione ch'è stata fatta da tutti coloro che sono stati in India, cioè, che le carni degli animali, le quali servono alla cucina, o perchè si prenda di quelli poca cura, o perchè l' erbe non sieno molto sostanzievoli, non hanno nè il succo, nè il sapore di quelle d'Europa, salvo in certi luoghi. I fiori delle piante Indiane hanno assai vaghi e vivi colori, ma o niuna, o non sì delicata fragranza come alcuni de' nostri. Gli uccelli parimente quan-

to superano i nostri nella bellezza delle piume, loro sono inferiori nel canto. La loro musica rassomiglia quella degli abitatori del loro stesso paese, in monotonia e strepito discorde.

Quanto ai suoi frutti, può l'India star meglio al paragone coll'Europa. La Banana è una frutta deliziosa; e nol son meno ai differenti palati la Manga, la Giacca, la Gujàva, l'Atte, il Papài, l'Ananasse ec. Goa è rinomata per le sue belle e saporose manghe; d'una fragranza delicatissima. A Dacca, Malda ed altri luoghi settentrionali della penisóla si hanno pesche eccellenti ed eguali alle nostre, e pere e fichi nostrali ancora, secondochè mi vien detto; frutte che non si trovano al mezzodì, voglio dire sulla costa Malabar, e Coromandel, se non se forse in qualche giardino. Trovasi pure l'uva al Settentrione in assai abbondanza, ma con iscorza assai dura, nè può trarsene buon vino, per quanto sono assicurato da Europei che ne fecero la prova. Nelle vicinanze di Palgaccerì, (Paulgatcherry) io ho veduto nelle foreste molte viti selvagge, e non ho dubbio che colla cultura non se ne potesse trarre qualche vantaggio, e spremerne, se non buon vino, almeno aceto, da cui distillare quindi acqua-

vite. I vegetabili che servono alla nostra cucina, come cavoli, insalata, radici ec. crescono assai belli in alcuni luoghi dell'India, ma poco o nulla sulle coste; colpa forse maggiore del coltivatore, che del terreno. Negli stabilimenti Europei essi possono aversi, ma non in molta quantità. Le belle poi, e lussureggianti rive dell'Indo uniscono la Flora e Pomona Indica all'Europea. Rispetto a radici, erbe, foglie, scorze e frutti aromatici, è noto quanto l'India ne sia ricca.

Ma niuna provincia dell'India anzi dell'Asia, eguaglia il Regno di Cashmire o Cassimire nella copia e nella bellezza de' doni della terra. Quantunque i frutti Indiani colà sien pochi e non bene giungano a maturità, vi crescono in singolar perfezione pressochè tutti quei del resto dell'Asia, e quei dell'Europa; e i più vaghi e odorosi fiori vi profumano un'aria purissima.

Le uve più delicate vi abbondano e vi darebbono senza dubbio un vino eccellente; e tra i fiori, le rose di Cashmire sono celebratissime in Oriente per la bellezza loro speciale e per la delicatissima loro fragranza. L'olio essenziale che se ne trae, è il più stimato fra i voluttuosi Orientali. Il tempo del loro fiorire è, per quanto i viaggiatori c'informa-

no, celebrato con gran festa dai Cashmiresi che allora si portano a truppe nei giardini e nelle campagne, e si abbandonano al piacere ed all'allegria.

Io non ho visto, nè vedrò forse mai questa terra felice, ma ne ho solo udito parlar più volte da chi vi fu. Eccovi come il Sig. Dow la descrive. „ Il regno di Cashmire può riguardarsi come un paradiso terrestre. Esso è interamente rinchiuso fra le alte montagne che separano l' India dalla Tartaria, talchè non vi si può da niun lato entrare se non passando sopra rocce d' un' altezza prodigiosa. Esso in certo modo consiste in una valle di sorprendente fertilità e bellezza. L'aere v'è temperato e dilettoso, nè sente mai

„ Il soverchio del gelo e degli ardori. „

Mille ruscelletti che per ogni lato sgorgano fuora delle montagne, vi formano un bel fiume che dopo averne bagnato le amene pianure, cade da balze altissime nel gran fiume Indo. Gli abitatori sono a meraviglia ben fatti, e le donne specialmente d'una bellezza incantatrice (1). I Cashmiresi, oltracciò,

(1) Un moderno viaggiatore però non le ha trovate sì belle, e preferisce ad esse le Indiane di alcune occidentali provincie per eleganza

sono ingegnosissimi, e portano le arti della vita civile ad una gran perfezione. In breve la lor bellezza, dice un autor Persiano, gli fa parere usciti di stirpe divina, e il loro incomparabil paese fornisce loro la vita degli Dei „.

LETTERA II.

Farvi una esatta enumerazione delle differenti *caste*, tribù, ordini, classi, in cui gl'Indù sono spartiti, sarebbe, io credo, un annojarvi sicuramente; nè forse io potrei riescirvi senza errare su molti punti: tanto è la cosa in se medesima avviluppata e confusa. Si dicono esse montare presso ad un centinajo, e son tante e sì varie le distinzioni che le separano, che gl'Indù e i Bramini stessi non sanno talora assegnar con certezza i più alti o i più bassi gradini di questa intrigata e lunga scala. In alcuni luoghi i primitivi antichissimi istituti che le riguardano, sembrano essere tuttora nel pri-

di forma e piacevolezza di aspetto; sebbene il colore delle Cashmiresi sia bianco quasi al pari di quello dell' Europee. Forse avrà ragione, e poi su questi punti „ *trahit sua quemque voluptas* „.

miero vigore, in altri rilassati e sciolti in parte; e spesso varie dispute di precedenza e d'onore succedono fra varie tribù.

Sia come vogliasi, non parmi che ciò meriti minute ricerche; ond' io vi parlerò quì solo delle principali e dipoi di alcuni singolari costumi di varie altre a quelle subordinate. Gl'Indù son dunque divisi in quattro principali caste. La prima è la sacerdotale composta de' Bràmini, gli stessi che gli antichi Bracmani. La seconda è la Cshattria ossia Csciattrìa, o Cettrì, tribù militare e regale: la terza è la Vaisha o Vaìscia, comprendente gli agricoltori ed i mercadanti. La quarta è composta dei Sudra, o meccanici ed artefici delle varie sorti. Ma questa general divisione è assai lungi dal fornire una giusta idea di questo laberinto delle caste.

Dal capo, o dalla faccia, e secondo altri, dalla bocca di Brahma escirono i Bràmini; dalle sue braccia gli Csciattria, o Cettrì, dal suo ventre, o secondo altri, dall'anca, i Vaìscia e da' suoi piedi i Sudra. Ammesso questo come incontrastabile verità, chi oserà quindi dubitare che colui che nasce dalla testa non sia più nobile e più grande di quel meschino, la cui sorte fu escir dal piede? I Madagascaresi hanno fra loro

una somigliante opinione ed un somigliante orgoglio. Eglino riferiscono, secondo l'Abate Rochon, che Dio dal corpo del primo uomo, mentre dormiva, trasse fuori sette donne che furono madri di differenti caste. La casta loro de'Rhoandrian nacque dal primo uomo e dalla donna uscita dal suo cerebro: quella degli Anacandrian dalla donna formata dal collo di quel primo uomo; e quella degli Ontzatzi dalla donna sbocciata dalla sua sinistra spalla. La casta de'Voadziri uscì dal primo uomo e da quella femmina che il Creatore trasse dal suo fianco diritto. Le prime madri de'Lohavoit e degli Ontzoa uscirono, una dalla coscia, e l'altra dalla polpa della gamba; e quella degli Ondeve dalla pianta del piede. Questa è la dottrina de'Bramini portata da alcuno in Madagascar, e colà mescolata con quella di Mosè.

La seconda classe degli Indù, cioè la Csciattria, è detta ancora Ragia-putra, cioè progenie di Re, e volgarmente Ragiaput. È divisa in due ordini, uno de'quali discende dal Sole, l'altro dalla Luna. Questa è propriamente tribù militare, comándatrice, governatrice.

Prossima o molto simile a questa casta molto diminuita, e, secondochè i Bramini insegnano, molto corrotta, è quella de' Nàir,

o Najer sulla costa Malabar. Quì non v'erano anticamente Bramini, e non Csciattria. I Bramini vi vennero da altre parti, e degli Csciattria ve n'ha assai pochi ancora al dì d'oggi, e vi sono stranieri; ma i Najer, sebbene in fatti di casta Sudra, avèndo dai più antichi tempi tenuto nelle loro mani il governo del paese, sonosi a poco a poco arrogato il grado, se non in nome, almeno in fatti, di Csciattria; ed i Bramini ben accolti nella nuova terra sembra che abbiano chiuso l'occhio sulle pretensioni loro.

La terza classe o i Vaiscia composta degli agricoltori, de' pastori, de' mercadanti, de' banchieri ec.; e la quarta ossia Sudra consistente de' varj artefici, fabbri, orefici, tessitori, falegnami ec. si dividono e suddividono in moltissime altre che non hanno fra loro comunicazione alcuna per disagguaglianza d'ordine e di dignità. Ciascuno dee unicamente ed immutabilmente esercitar la professione e il mestiero fissato per la sua casta particolare. Il figlio segue sempre quello del padre con poche e limitate eccezioni in caso di necessità.

Perfino le più basse caste hanno certe ridicole distinzioni fra loro, sulle quali insistono spesso colla più grande importanza e calore. Il *Culì* o facchino, il qual porta

un carico sulla testa, ricusa di levarlo in sulle spalle, ed in alcuni luoghi come nel Carnate, il venditor di grano non può vender olio; il venditor di sale non può vendere aceto ec. Questa divisione di caste cagiona grande spesa in servi, niuno di essi volendo far la minima cosa di ciò che non è proprio ufizio della sua casta: quindi molte mani e poco servigio.

Ogni mescolanza di sangue e di matrimonj fra caste differenti (poche eccezioni fatte, di cui vi parlerò un' altra volta) è da legge antichissima e inviolabile tanto religiosa quanto civile, severamente proibita; e perduta che una volta la casta sia, è perduta per sempre. La sentenza è irrevocabile sul colpevole e sulla sua discendenza; niuna espiazione, niun merito può far sì che si racquisti. Quindi il perder la casta, che noi potremmo chiamar col Villani, essere *dischiattato*, è un gastigo tanto temuto fra gl'Indiani. Esso è un esilio per dir così, nella lor patria medesima, da' loro amici, dai loro congiunti, dai loro genitori, da' quali debbon vivere eternamente separati. Del resto, non sono esposti gl'Indiani a perder la casta per credere o non credere certi articoli del religioso loro sistema, siccome fra noi colui che abbraccia una certa credenza, di-

cesi esser divenuto Eretico, o Giudeo, o Mussulmano. Almeno io non ho inteso mai che un Indiano scadesse dal suo ordine per le opinioni sue. La casta si perde per non osservare certe pratiche e riti esteriori, principalmente col coabitare, collo associarsi familiarmente e mangiare con una casta inferiore, col contrarre matrimonio con essa, o avervi carnale commercio, e col cibarsi di cose proibite. Quegl'Indù che abbracciarono il Cristianesimo, ancora pubblicamente, senz'avere precedentemente perduta la casta, ove s'astengano dal mescolarsi con caste per loro immonde, e da que' cibi che loro erano prima interdetti, continuano ad esser ammessi ai pranzi, alle feste, alle cerimonie della prima loro tribù; ma, per quanto m'è paruto, non agl'impieghi d'importanza e ai grandi onori di essa. Eglino poi devono ammogliarsi con fanciulle della loro casta medesima già fatte Cristiane, nè un padre Indù consente di dar la sua figlia in isposa allo Indù fatto Cristiano.

Ma per tornare ai Bramini, sono essi, come voi già sapete, i Sacerdoti, gli amministratori della Religione, i depositarj dei libri sacri. Questa casta però, come le altre, si divide in varie Sette ed ordini distinti per un maggiore o minor grado di no-

biltà e di dignità; ed avvi fra essi, come fra noi, i semplici Preti, i Canonici, i Vescovi, gli Arcivescovi, ec. e queste sette ed ordini non possono mangiare insieme, o accasarsi promiscuamente fra loro, nè i Bramini di distanti provincie come i Nepalesi, i Telengà, i Bengalini, i Maratti, que'del Carnàte, quei del Canara, que'del Guzaratte, que'del Malabar ec. si associano fra loro, forse per uno scambievole orgoglio.

Un piccolo cordone di filo di cotone, composto di ventisette altri più piccoli, e detto in lingua Sanscrit, Jahgniapavìtra, scende loro dalla spalla sinistra attraverso il petto ed il dosso. Non vanno mai senz'esso e con esso muojono, e se è perduto, o si rompe, eglino non possono toccar cibo o bevanda finchè non ne hanno procurato un altro simile. Esso dev'esser fatto dalle mani di un Bramine e non dalla moglie o figlie di lui. Ad esse non è permesso il portarlo.

Un cordone simile però, detto Pununùl, vien portato da certe altre caste, come da'Fabbri, dagli Argentieri, dai *Congoni* ec. dal tempo, in cui si ammogliano; onde da questo solo segno non può a prima vista riconoscersi un Bramine.

Benchè l'ufizio dei Bramini sia il ministero della religione, la istruzione e la dire-

zione negli affari spirituali, non sono esclusi dal governo, dal divenir ministri di Stato, consiglieri, segretari, ambasciatori; anzi sì fatti posti sono per lo più occupati da loro. Alcuni pure, simili a certi nostri Vescovi, Cardinali, e Papi di una volta, si danno al mestier dell' armi, a dispetto de' dommi di loro religione. Alcuni attendono pure, quando la necessità gli stringe, al commercio ed all' agricoltura, ma debbon farlo senz' abbassamento, e con certe cautele per non bruttarsi nella società di caste inferiori.

I Bramini che dimorano al Settentrione dell' India, non mi sono sembrati così tenaci dell' alta loro dignità, nè così schifi delle basse caste, quanto quei del mezzogiorno. Questi sfuggono un uomo di bassa casta ed un Europeo con quell' orrore, con cui si eviterebbe il tocco, o l'avvicinamento d'un appestato; o sia che al Settentrione dell' India da più antico tempo, e più frequentemente invaso, i Religiosi e nazionali istituti si sieno in parte rilasciati, o sia che al mezzogiorno l'ipocrisia e l' orgoglio, o la ignoranza e il fanatismo Braminico sieno più grandi.

I principali libri sacri degl' Indù sono i quattro Veda, detti il primo Reg, o Rish-Veda, il secondo Jagiùr-Veda, il terzo Sciàma o Sama-Veda, ed il quarto Atàrvana Veda.

Son' essi, secondo i Bramini la sorgente di tutto lo scibile, e son creduti essere usciti dalla bocca di Brahma, e da esso nella creazione del mondo, per mezzo de' suoi figli che sono varj Rescì o Semidei e Profeti, trasmessi in terra per istruzione dell'umano genere. N'è proibita la lettura ad ogni altra casta fuorchè a' Bramini, che con certe regole e precauzioni possono leggergli agli Csciatrìa, ma chiunque di loro ardisse profanargli con farne lettura ad altra tribù, sarebbe ignominiosamente e per sempre sbalzato dal suo nobilissimo ordine nella più bassa feccia del volgo. Sarebbe ancora irremissibil peccato alle altre caste il soddisfare in ciò la loro colpevole curiosità.

Gl'Inglesi però son giunti ad avere complete copie dei Veda, e mi vien detto che recentemente essi sono stati tradotti, oltre i varj squarci di essi traslatati nelle *Ricerche Asiatiche*. Mi ricordo aver letto in qualche libro, ch'essi si trovano pure nella Biblioteca del Re di Francia tradotti in Arabico, ma io dubito molto se ciò sia vero.

Il primo Veda dicesi contenere l'Astrologia, l'Astronomia, la Filosofia naturale ed una particolarissima narrazione della creazione della materia e della formazione del mondo, secondo il Sig. Dow. L'altro tratta dei

doveri religiosi e morali, e contiene vari inni in lode dell'Esser supremo, e delle subalterne intelligenze. Il terzo comprende tutta la scienza de' riti e cerimonie religiose; digiuni, feste, purificazioni, penitenze, pellegrinaggi, sacrificj, preghiere, offerte ec. L'Atàrvana-Veda dicesi contenere un estratto de' primi tre; e la lingua, in cui è scritto, è sembrata assai più moderna di quella degli altri, ch' è un Sanscrit sì antico ed oscuro che pochi Bramini a Benares possono discifrarlo; e dal non farsi menzione dell'Atàrvana nei più antichi libri Indiani, si è ragionevolmente dedotto ch'esso fosse composto dipoi ed aggregato agli altri in eccellenza ed antichità.

Caddero i Veda dalle quattro bocche di Bràhma. Un Deitti o Demone detto Schancàshur gli furtò e gli nascose nel mare, ma Vishnù ripescogli e trassegli fuora del fondo di quello, come in seguito vi dirò.

Una seconda volta Hajagrìva, o Aigrìva gli rubò parimente a Bràhma e gli portò correndo per tutta la terra, ma Vishnù lo raggiunse, glieli ritolse e lo punì.

I Bramini, secondo il Sig. Dow, confessano che circa il principio del periodo detto *Calì Jug*, (ch'è l'età presente) cioè circa 4920 anni passati, un gran filosofo e profeta detto Beass Muni, (il mio Pandit lo chia-

ma Viàsa, o Viàsa-Muni Cretà, e da altri è detto Crishna-Duipàjana) gli ridusse nella forma presente dividendogli in quattro distinti libri dopo averne raccolto i dispersi squarci per ogni parte dell'India, ma non vogliono in conto alcuno ch'ei ne fosse l'autore.

Avvi una gran quantità di altri libri, come gli Upavèda, che sono una sorte di commentarj su i Veda, i Tantra, Mantra, Agama e Nigama che contengono l'arte degl'incantesimi; i sei Vedànga che sono estesi rami dei Veda, e tre de' quali trattano della grammatica, gli altri di matematica, di riti religiosi ec; i Derma, i Dèrsana, gli Upadèrsana, i Mimànsa ed altri assai, che comprendono, secondo i Bramini, tutto il corpo delle cognizioni divine ed umane sotto il nome generale di Sciastra o Sastra significante Scienza, e più particolarmente e strettamente Scienza Sacra.

I Puràna, Poemi sacri, attribuiti da alcuni a Viàsa raccoglitore dei Veda, e da altri con più ragione a varj Autori, sono diciotto, e son detti; Padma-puràna; Brahmànda-puràna; Brahma-Vaivàrta-puràna; Matciapuràna; Curma-puràna; Varàha-puràna; Narsingha-puràna; Vàmana-puràna; Sciva-linga-puràna; Garùda-puràna; Marcandèja-puràna; Bajù-puràna; Aghni-puràna; Scanda,

o Cartìca-puràna; Ganèsha-puràna; Sciàva-puràna; Arivànsa-puràna; Bhagavàt-puràna.

Havvi un Poema epico intitolato Ramàjana, di cui fu autore Valmìchi primo Poeta Indiano, e alcuni canti del quale sono stati tradotti, per quanto sento dire, in Italiano.

Giajadèva è il più leggiadro poeta lirico indiano, e le sue canzoni dette Ghitagovìnda tradotte dal Cav. Guglielmo Jones contengono d'assai belle immagini. Egli però confessa d'avere ammollito l'originale, e troncati quà e là i passaggi e le Orientali figugure troppo lussureggianti e troppo ardite, cioè, troppo stravaganti.

Il Mahabàrata di Viàsa supposto l'Autore de' Puràna, è un altro poema non meno celebre fra gl' Indiani. Il soggetto n'è la guerra fra Durgiòdana Re di Astanàpura ajutato da novantanove suoi fratelli minori, e fra Judistìra, o Darmaragia riputato figlio di Pandu.

Hanno pure gl' Indiani un gran numero di opere drammatiche, fra le quali il Sacòntala, ossia l'Anello fatale, scritto un secolo avanti Cristo, è stato tradotto in Inglese dal Sanscrit.

Dal Sig. Wilkins è stata parimente in Inglese tradotta l'Itopade, o Istruzione amichevole di Vishnù Sarma. Questa è una rac-

colta di Apologhi stimata dagli Orientali contenere i più ricchi e bei tesori della Morale e della Politica, onde quasi ogni lingua dell'Oriente cercò arricchirsene. Queste favole passarono alfine e circolarono in Europa con varie aggiunte e mutazioni sotto i nomi, per quanto si vuol da alcuni, di Pilpai e di Esopo. Nel libro Indiano, fra varie ingegnose favole e solide massime che debbono esser belle in ogni nazione e lingua, s'incontra troppo spesso una total mancanza di gusto nella condotta dell'opera, ed una spiacevole incongruenza nei caratteri degli animali operanti o parlanti. Il Sig. Wilkins ha tradotto ancora il Bhagavat-Ghita ch'è un episodio del gran poema Mahabàrata.

Il Sanscrit, questo antichissimo comune e volgar linguaggio dell'India, che sembra essersi steso ancora sopra un maggior tratto dell'Asia, e ch'è ora fra le lingue morte, è studiato e inteso al presente solo da pochissimi Bramini, che son detti Pandit, o Letterati, sebbene ciascun Bramine ne cingotti alcune parole. In tutte le moderne lingue dell'India, come la Malabarica, la Tamùlica, la Canarina, la Telengà, la Maratta, la Bengalina ec. oltre quella che più d'ogni altra è sparsa, cioè la

Mora, o più propriamente Indostana, varie parole si trovano del Sanscrit per lo più guaste e monche, come quasi in ogni moderna lingua Europea s'incontra qualche parola latina. Alcuni Inglesi ed alcuni Missionarj si sono applicati al Sanscrit, ed hanno da esso tradotto varj libri, di alcuni de' quali ho già fatto menzione; se bene o male, non è facile il saperlo, ma sarà almeno permesso il dubitarne qualche volta.

Il Sig. Dow, uno de' primi Inglesi che incominciarono ad applicarsi allo studio delle cose indiane, sembra portato a crederé che il Sanscrit fosse una lingua inventata apposta dai Bramini per farne il misterioso deposito della loro religione e filosofia. La sorprendente formazione del Sanscrit, dic' egli, sembra essere al di là del poter di quel caso che produsse gli altri linguaggi. In regolarità di etimologia e di ordine grammatico essa di molto eccede l'Arabo. In breve, porta in se evidenti segni di essere stata fissata sopra razionali principj da una società di letterati che studiarono regolarità, armonia ed una meravigliosa semplicità ed energia d'espressione. Benchè il Sanscrit sia sorprendentemente copioso, una piccolissima grammatica ed un simile Vocabolario bastano ad illustrarne i principj.

In un trattato di poche pagine le radici della lingua son tutte comprese, e così semplici ne sono le regole per le derivazioni e le inflessioni, che ad un tratto e con facilità la etimologia d'ogni voce può rintracciarsi. La pronunzia è la più gran difficoltà al perfetto acquisto di questa lingua: essa è così viva e forte che una persona, sebbene vi si applichi dalla fanciullezza, dee per lungo tempo affaticarsi prima di giungere ad ottenerne la giusta e vera; ma acquistata che sia una volta, colpisce l'orecchio con sorprendente audacia ed armonia „.

Così il Sig. Dow. Io tuttochè poco o nulla intenda del Sanscrit, perchè da altre occupazioni mi fu negato il proseguirne lo incominciato studio, credo ch'esso sia per verità una delle più belle e meravigliose lingue che mai fossero parlate sulla terra. Del resto il pensare ch'esso fosse una lingua artificiale è una ipotesi troppo strana; e il bene o mal pronunziare una lingua morta, a me non sembra di molta importanza.

Hanno i Bramini diversi Dizionarj in Sanscrit, fra i quali il più celebre e più comune è l'Amarashìnha, o Amaracòsha, così detto dal nome del suo autore che vivea circa quattro mila anni passati. Si trovano in esso i nomi di varie arti, istrumenti ec.

che mostrerebbono avere gl'Indiani conosciuto in molto remoti tempi varie di quelle che noi chiamiamo moderne scoperte, come l'Aghni-Astra, armi da fuoco, Shet-Aghni, il cannone, e varie altre cose, se potessimo esser sicuri che varie aggiunte e interpolazioni non fossero in varj tempi state fatte in quel libro siccome in altri, ed il più o meno moderno mescolato col più o meno antico.

Checchè siasi di ciò, questo sembra essere omai fuori di dubbio che gl'Indiani sono la più antica nazione ch'ora esista sulla terra, e ch'essi erano culti quanto al presente, e più ancora, quando probabilmente la Europa coperta di boschi e di paludi era abitata da orsi e da lupi e da pochi selvaggi che menavano vita simile a quella dei primi.

Gl'Indiani distinguono quattro età dopo la creazione del mondo, le quali son dette in Sanscrit Satia, Treta, Duàpara, e Cali. L'età Satia durò tre millioni ducento mila anni: in essa i Bramini ebbero tutta la influenza ed il comando, e tutto fu purità e virtù. La vita umana si stendeva allora a cento mila anni. L'età Treta durò due millioni quattro cento mila anni: gli Csciattria ebbero la preponderanza: tre quarti di vir-

tù restarono, ma un quarto di vizj s' introdusse sulla terra; gli uomini cominciarono a degenerare, e la vita loro s' accorciò a sessantamila anni. Nella terza età ossia la Duàpara comandarono i Vaìscia: i vizj furono eguali alle virtù, l'età dell' uomo divenne di mille anni, e questa età durò un millione seicento mila anni.

Nella quarta età ossia la presente, detta Cali o Cali Jug, in cui i Sudra godono tutti i vantaggi, avvi sulla terra tre quarti di vizj ed un solo di virtù; l'età dell' uomo è ridotta a cento venti anni, ma solamente per alcuni buoni che sono rarissimi. Molte cose che non erano permesse nelle età migliori, sono da una fatale necessità rendute lecite in questa per quel torrente di vizj che inonda la terra, e quando quel quarto di virtù sarà finito, Vishnù apparirà nel suo decimo Avatàra, o trasformazione per metter fine alla corruzione, all' umano genere e al mondo presente, come in seguito di queste lettere vi dirò. Il Cali Jug durerà quattro cento mila anni, di cui quasi cinque mila sono passati.

Varj autori differiscono in questa cronologia, o perchè la ricevessero da Bramini male istruiti, o perchè i Bramini stessi di diverse provincie calcolino differentemente,

o perchè in fatti sieno di differente opinione. Io ve l'ho data quale l'ho ricevuta dal mio Pandit. In tutti i casi ella sale a un numero grandissimo di anni, poichè coloro che scemano una età, aggiungono ad un'altra. Il mio Pandit rideva quando udiva da me che noi non vogliamo il mondo più antico di sei o sette mila anni, e accennandomi un vecchio uomo con una lunga e bianca barba, mi domandava s'io potea crederlo un bambino nato la scorsa notte.

Sebbene gl'Indiani meritino per più risguardi il nostro più gran rispetto, e varie delle loro dottrine, opinioni, istituzioni, o religiose, o filosofiche, o civili una attenta considerazione dal filosofo, nondimeno un gran numero di esse sono state ai giorni nostri in generale magnificate oltre misura, e talora in modo ridicolo. Innumerabili inezie della teologia, della mitologia, della metafisica loro sono state seriamente e con maravigliosa ansietà raccolte, e, come importantissime e bellissime cose, regalate al pubblico. Fole assurde inintelligibili sono state dalle penne di varj scrittori trasformate in alti reconditi misteri e la meraviglia è stata gettata a piene mani sopra ogni bagattella. La musica stessa Indiana ha ottenuto l'onore di qualche disserta-

zione; ma nonostante ella è la musica più fredda e insipida del mondo, e ci guardi Apollo dall' udire un giorno o l' altro un dramma di Metastasio composto in essa. Dalla lettura di molti libri Indiani io non nego già che gl' Inglesi non possan trarre varj lumi per governare, o, a dir meglio, per indorare il loro giogo su quei popoli sfortunati, ma non mi sembra punto necessario nè utile al progresso delle scienze in Europa lo annojarci con tutte le fanciullaggini e tutti i più ridiçoli sogni Indiani.

Voltaire dice in qualche luogo: „ antica astronomia, antica fisica, antica medicina (tranne Ippocrate) antica geografia, antica metafisica, tutto questo non è altro se non antica assurdità „ e Voltaire al parer mio, ha ragione. Sisto V. avendo fatto rialzare nella piazza del popolo l'antico obelisco dedicato al sole e tutto coperto di jeroglifici e misteriose figure contenenti, come si vuole, la filosofia degli antichi Egizj, disse nell'orecchio ad un Cardinale suo amico, ch'egli al tempo stesso avea fatto fabbricare la vicina fontana per lavarvi quegli asini che perderebbono il loro tempo in tentare di discifrare quelle antiche corbellerie. Ho letto ultimamente qualcosa di ciò che il Sig. Maurice un dotto Antiquario Inglese ha stam-

pato sull'India. Egli non fu mai in quel paese, e se vi fosse stato, parmi impossibile che la vista di alcuni oggetti ch'ei s'è messa a descrivere con una pompa di poetiche frasi e con un'estatica ammirazione, non avesse un poco temperato il caldo della sua immaginazione. Gli epiteti di esquisito, di eccellente d'ammirabile, d'incomparabile, di stupendo, s'incontrano nel suo libro assai frequenti e prostituiti a cose immeritevoli. Un altro curioso scrittore delle cose Indiane è il P. Paolino da S. Bartolomeo, Carmelitano scalzo, che pubblicò un libro in latino col titolo di *Systema Brahmanicum*. Egli sapeva passabilmente la lingua Malabarica, per quanto mi dicono quest'Indiani della costa Malabar, e forse ancora un poco di Sanscrit, ma il suo modo di ragionare è in verità qualche cosa di stravagante.

Ei vuole assolutamente che gli Dei e Dee Indiane sieno gli stessi stessissimi che quei di Grecia e di Roma, e s'arrabbia e si dibatte ferocissimamente, come potrete vedere in quel suo libro, per una opinione che gli fu suggerita dal Cav. Jones Presidente della Società Asiatica di Calcutta, e che dentro la sua testa è divenuta certezza. Ma il Sig. Jones, uomo dotto ed eruditissimo, tuttochè non libero da quell'entusiasmo che fa

gli uomini grandi e gli trae quasi sempre a qualche stranezza, nella sua dissertazione sugli Dei di Grecia, d'Italia, e d'India si contentò di mostrar solo certe loro rassomiglianze, propose modestamente le sue congetture senza quasi mai nulla asserire e talora quasi per ischerzo. Il Padre Paolino non sa aver tanta pazienza, si scaglia contro di lui e gli rimprovera acerbamente la sua soverchia timidità. Innamorato ammiratore della religione de' Bramini e delle loro leggi ed instituti ch'ei chiama santi e venerandi, ce gli dipinge come dispregiatori dell'oro e de'piaceri, come magnanimi e sublimi filosofi, e invece di pensare a convertirgli come Missionario, sembra egli stesso un loro convertito.

Io non vo già negare all' India i suoi grandi onori: non vo negare che nei libri Indiani non s'incontrino immagini o idee or grandi, or giuste, or sublimi dell'Esser supremo, della giustizia, della virtù, ec. ma pretendere, come fa il P. Paolino, Maurice e varj altri, che la teologia Indiana è tutta emblematica, misteriosa, filosofica, ripiena di grandi e profondi concetti, di alte e meravigliose dottrine, ella è, al mio avviso, una pura ciarlataneria di letterati oziosi e sognatori.

Ma avanti di finire quanto mi resta a dire intorno ai Bramini ed alle altre caste, vi parlerò un poco nella seguente lettera della teologia degl'Indiani, del loro culto, delle religiose loro cerimonie ec. Debbo avvertirvi però ch'io non pretendo in conto alcuno esaurire una siffatta materia che forse nol potrebbe essere in tanti volumi quanti i nostri Europei Teologi e Commentatori ne hanno scritti su i numerosi e differenti rami delle loro divine scienze. Egli sarebbe mettersi in un mare, da cui i più dotti Bramini stessi non sanno punto uscire, per quanto m' è paruto; e qual fra le opinioni loro sia l'ortodossa, quale l'eretica, quale la popolare, qual la dotta, non è punto facile a determinarsi. Ho interrogato, ho ricercato, ho importunato, senza potere, fuorchè di rado, ottenere da varj Bramini la stessa risposta alla stessa dimanda. Uno toglie, l'altro aggiunge; e spesso ciò che raccontasi al settentrione in un modo, è narrato in un altro al mezzodì. Ciò mi renderà cauto all'asserire; poichè io desidero di non ingannarmi, ma molto più di non ingannare. Vi annojerò forse troppo con liste genealogiche e nomi di Dei e di Eroi ignoti in Italia; ma se, come mi scrivete, voi vi risolvete giammai di venire a visitar l'India e le sue

Divinità, ciò potrà forse servire ad agevolare un poco le vostre ricerche.

LETTERA III.

Che gl'Indiani riconoscano un solo Esser supremo, e non sieno punto idolatri, come gravemente ci veniva detto una volta, ella è cosa fuori d'ogni dubbio. Le immagini de' loro Numi non differentemente da essi si adorano che fra i Cattolici quelle della Vergine, degli Angeli, de' Santi, sebbene in India, siccome altrove, il volgo ignorante e stupido spesso non sa quello che pensa, quello che fa, quello che crede.

I differenti Dei e Dee degl'Indiani altro non sono che ministri e favoriti della Divinità suprema, o apparizioni, o emanazioni e porzioni di essa medesima sotto varie forme per distruggere, punire, o richiamare i malvagj nel sentiero della virtù, e per incoraggire, proteggere e premiare i buoni. Nulladimeno questi raggi ed emanazioni dell'essenza divina infinitamente saggia, infinitamente benigna e infinitamente potente, quando disuniti dal supremo fonte, prendono spesso una contraria natura e si bruttano in una mescolanza di vizj e debolezze

umane. Altri che seguono il Parvà Mimànsa, non ammettono cotali emanazioni della Divinità, ma sostengono che que' Dei furono solo uomini dotati dall' Esser supremo di qualità che gli avvicinavano ad essolui. Sia come vogliasi, egli è certo che trovansi presso gl'Indiani le più auguste e sublimi idee dell'Esser supremo, ed insieme le più sconce talora, assurde e ridicole intorno a que' loro Dei inferiori, a cui pure il solo e incomprensibile Dio confidò, secondo la loro teologia, il governo delle cose create.

Prima di passar oltre, osserverò quì, che gl'Indici Dei hanno spesso un poco differenti nomi nelle diverse moderne lingue dell' India, oltra una lunga fila, che n' ha ciascuno di loro nella Sanscrit. Ciò ha prodotto e tuttavia produce moltissima confusione negli scritti de' viaggiatori. Invece di Crishna o Crisna voi udrete talora Crisnen o Chisnen, Beda o Ved invece di Veda, Indren invece d'Indra, e mille altre siffatte differenze. È malagevolissimo inoltre lo scrivere le voci indiane con lettere Europee. Differenti suoni richiedono differenti caratteri, ed i suoni essendo molto più varj nelle lingue indiane che nelle Europee, più numerosi perciò hanno dovuto essere i loro caratteri.

Io scriverò sempre, o quasi sempre, per quanto potrò, i nomi in lingua Sanscrit e gli scriverò secondo la pronunzia Italiana, senza impacciarmi di piccole differenze d'accento or acuto or grave, cui mostrare sarebbe quasi impossibile. Il P. Paolino scrivendo varie voci o Sanscrit, o Malabariche con lettere Europee, per troppa affettazione di volerne mostrare la vera pronunzia, le rende spesso illeggibili per le molte consonanti che vi ammucchia.

Brahma, Vishnù e Sciva formano, come sapete, la trinità Indica detta Trimùrti; ma questa trinità è assai differente dalla Cristiana. Parabràhma è l'Esser supremo, eterno, infinito, onnipotente, incomprensibile, creatore di que'tre Numi e in fatti del tutto; e sopra lui saggiamente i Bramini non hanno inventato, ch'io sappia, alcuna favola, nè hanno immagine o rappresentazione veruna di esso. Egli diede a Brahma la facoltà di creare, a Vishnù quella di conservare le cose create, ed a Sciva quella di distruggerle, o piuttosto di cambiarne la forma. Eglino hanno un'infinità di altri nomi, o epiteti, come vi dirò più abbasso. Oltre questi tre principali, avvi poi un grande stuolo di altri Dei e Dee, Semidei e Semidee di vario ordine e di vario potere, com-

pagni, ministri, servi, o subordinati in diverso modo gli uni agli altri. Avvi Genj abitatori delle stelle, dell'aria, delle acque, de'boschi, de'fiumi, e d'altre cose create, a presso a poco come i Greci avevano le Najadi, i Fauni, gli Egipani, i Satiri, le Driadi, le Amadriadi ec. V'ha musici celesti, compagnie di Ninfe, Demoni, Furie ec.

Tutti questi personaggi sono generalmente inclusi sotto il nome di Deva o Dèuta, e di Deitti chiamati ancora Ashùra, e sì gli uni che gli altri divisi in varj ordini. I Deuta son quasi sempre in guerra coi Deitti; ma non mi sembra punto giusta la comparazione che da alcuni si fa dei primi coi nostri Angeli, e dei secondi coi nostri Demonj. I Deuta sono particolarmente devoti a Vishnù, e i Deitti a Sciva; ma fra i Deitti, sebbene sieno generalmente malvagi, ve n'ha pure alcuni di buoni, come Prahàlada, Bibìshana, o Bibìsciana (1) ed altri; e i Deuta commetton pure varie malvagie azioni l'uno contro l'altro e contro i Deitti, e sono talora ingannatori, mentitori, lasci-

(1) Sha, she, shi, sho, shu, debbono pronunziarsi a presso a poco come in italiano scià, sce, sci, sciò, sciù; onde talvolta ho scritto nel primo, talvolta nel secondo modo.

vi ec. Gli uni e gli altri nelle loro battaglie sono soggetti alle ferite ed alla morte; ma i loro respettivi Gùru, che sono i loro Precettori e direttori spirituali, ed i loro respettivi Medici, rendono loro la vita. Vrihàspati, o Brahàspati Genio o Dio del pianeta Giove, è il Gùru dei Deuta; Assuàni e Cumàra i loro Medici; e Indra, Dio delle nubi e della pioggia, come vedremo, è il Re loro.

Succora Asargia è il Guru dei Deitti, e Bàli è il capo o Principe loro. I Deuta montano al numero di trenta crore (1), e i Deitti a quello di ottantotto crore. I principali ordini de' primi sono i Marùta, Asthavashù, Ruddra, Suria, o Adìttia, Ribù, Vissuà, Saddhia, Nashèttia, Shiddha, Ciàrana, Gandhàrva, Viddiàdhara ec. Gl'Indiani hanno formato le corti de'loro principali Dei sul modello di quelle de'loro Principi. Vi sono i messaggieri, i paggi, i cantori, le danzatrici, i dottori, i poeti, i buffoni ec.

I principali capi de'Deitti sono Duimùrda, Shàmbara, Arìsta, Ajagrìva, Bibavashù, Ajamùca, Shancushira, Suarbànu, Capìla, Arùna, Pulòma, Breshapàrba, Ecabàctra,

(1) Un Cror è dieci millioni.

Anutàpana, Dumrachèsha, Virupàcsha, Bipracìtti ec.

I Ràcshasa e i Dànava sono due sorte di Deitti, ma affatto di malvagia natura, giganti, demoni, divoratori d'uomini e di animali: prendono ogni sorta di deformi sembianze, e si rendono invisibili a lor talento; e per avertere quei mali che son creduti fare o poter fare, si offrono loro talvolta sacrificj e si erigono picciole cappelle in loro onore.

Per farsene qualche idea convien rammentarsi quei versi dell'Ariosto C. VI.

Non fu veduta mai più strana torma,
Più mostruosi volti e peggio fatti:
Alcun dal collo in giù d'uomini han forma
Col viso altri di Scimmie, altri di gatti;
Stampano alcun co'piè caprigni l'orma,
Alcuni son Centauri agili ed atti:
Son giovani impudenti e vecchi stolti,
Chi nudi, e chi di strane pelli avvolti:

o quei del Tasso,

In fronte umana han chiome d'angui attorte,
E lor s'aggira dietro immensa coda,
Che quasi sferza si ripiega e snoda.
Quì mille immonde Arpie vedresti e mille
Centauri e Sfingi e pallide Gorgoni;
Mille e mille latrar voraci Scille,
E fischiar Idre e sibilar Pitoni,

E vomitar Chimere atre faville,
E Polifemi orrendi e Gerioni
E in novi mostri e non più intesi o visti
Diversi aspetti in un confusi e misti.

I Deuta e i Deitti prendono parimente diverse forme a lor talento, ora di uomini or d'animali, or di pigmei, or di giganti immensi che oltrepassano co'piedi gli abissi e colla testa le stelle. La immaginazione degli Orientali è assai più audace e stemperata della nostra; ed il pittore e lo scultore che sa sottomettere all'arte sua la mitologia e le metamorfosi degli Dei greci e romani, malagevolmente potrebbe rappresentar le immagini degli Orientali che vanno infinitamente al di là del gigantesco. Quando un Indù vi dice che Agàstia (un Rescì) si bevve tutto il mare per trovare e punire un malvagio Deitti ch'erasi nascoso nel fondo di quello (1); quando Maometto descrive l'An-

(1) Altri raccontano questa favoletta diversamente. Agastia era così piccolo che non eccedeva un pollice di statura. Passeggiando un giorno in riva al mare, questi si fè beffe della piccolezza di quel sant' uomo. Agastia corrucciato giurò punirlo, e fattolo venire, come una gocciola d'acqua, nella sua mano, sel sorbì; ma mosso poi dalle preghiere dei Denta, l'orinò e lasciollo andare; e quindi l'acqua del

gelo Asrafèl che sostiene il trono dell'Eterno sulle innumerabili sue spalle; che ha un millione di teste ed un millione di faccie; che ciascuna faccia ha un millione di bocche e ciascuna bocca un millione di lingue', non dee il pennello o lo scalpello cader di mano all'artefice?

Brahma ebbe nove principali figli cioè Marìci, Attri, Anghiràsha o Anghiràsa, Pulàsta, Pulàha, Cartù, Bhregu, Vasìstha, Dàsha, o Dàsa, tutti col titolo di Pragiàpati che significa Signori del creato, e detti Rescì, o Muni, il che è presso a poco quanto dire Santi Bramini, Patriarchi, Profeti, o qualcosa di simile, giacchè noi non abbiam forse vocaboli tolti o dalla religione Cristiana, o dalla mitologia greca e latina, che esprimano abbastanza le idee del sistema religioso Indiano. Nareda Muni poi fu il decimo figlio di Brahma, uscito prima dalla sua testa o dalla sua volontà, e nato una seconda volta dalla sua coscia, come Bacco da quella di Giove.

Da Marìci nacque Cashàpa, o Casciàpa, il quale ebbe tredici mogli, che furono Adìti, Diti, Danù, Casta, Aristà, Surashà, Ila, Munì, Crodavashà, Tamra, Surabì, Shamare che prima era dolce e pura, è divenuta salsa ed amara.

ramà, Timì. Da Cashàpa e da Adìti nacquero i Deuta, e da esso e da Diti sua seconda moglie i Deìttia; cosicchè costoro, sebben quasi sempre in guerra, sono fratelli da canto di padre. Da alcune poi delle altre mogli ebbe Cashàpa un assai strana discendenza. Casta fu madre delle capre, Crodavashà de'serpi velenosi, Tamrà degli uccelli rapaci, Surabì o Shurabì degli animali con unghie fesse, Sharamà di tutto ciò che vive nei boschi, Timì di quanto vive nelle acque ec.

Oltre que'nove principali Rescì, ve n'ha un gran numero di altri come: Shànata-Cumàra: Shànaca-shanàndana: Shanàtana (questi sono i tre che maledirono Vishnù, come dirò in seguito) Anghìra; Dèvala: Ashìta: Apantaratamà, Viàsa, Marcandèja, Goutàma, Vasìstha, Rama, o Parasu-rama, Capila-Muni, Suca-Muni, Durbàsha o Durbàsa, Jaghniavàlca, Giatucarènnia, Arùni, Lomàsha, Ciavàna, Datta, Asurì, Patangiallì, Vedashirà, Baddia-Muni, Panciashirà, Arennianàba, Vissuamàttra, o Coushàglia, Srutadèva, Retadduagià, e moltissimi altri, ch'io temerei di troppo annojarvi in solo nominarveli.

Varùna è il Dio del mare e delle acque, ed è per lo più rappresentato assiso

sopra un Coccodrillo: Suria è il Dio del sole; Ciàndra, della luna che presso gl'Indiani è maschio (Deus Lunus): Pàvana, o Bajù è il Dio del vento, rappresentato sopra un'antelope o cervo: Aghni detto ancor Pàvaca o il Purificatore, è Dio del fuoco, rappresentato sedere sopra un montone; e Suahà detta ancora Suchì, Sudà ec. è sua moglie. Prìthivi è la Dea della terra, Cartìca o Sham-cartìca o Cartichèja è il Dio della guerra figlio di Sciva: Cubèra è il Dio della ricchezza, e nelle sue immagini cavalca per lo più un cavallo bianco; Nalacùbara suo figlio è il Dio del lusso: Cama è il Dio dell' Amore. Le Apsara o Apsèra sono bellissime fanciulle, e i Gandharva leggiadrissimi garzoni, le une e gli altri di natura celeste e divina, che danzano e cantano davanti Brahma, Indra ec. I Chìnnara son parimente cantori, e suonatori di musici strumenti; i Chempurùsha paggi e donzelli alati come Angeli, e bellissimi.

De' più degni fra questi Dei vi parlerò un poco più distintamente a basso.

Al dire del Sig. Dow, i Bramini negano che Brahma esistesse mai, ed asseriscono non altro essere egli che un Ente allegorico, la parola Brahma null'altro significando, secondo lui, in lingua Sanscrit che

Sapienza; ma tutti i Bramini ch'io ho consultati, mi hanno sempre risposto differentemente. Qualcuno ha creduto che Brahma e Sarassuatì altri non sieno che Abramo e Sara sua moglie; ma Sarassuatì non solo è moglie, ma figlia insieme di Brahma, e nessunissima rassomiglianza passa d'altronde fra la storia e i fatti de' primi e quella de' secondi.

Sarassuatì è la Dea della eloquenza, della musica, delle scienze, inventrice, secondo i Bramini, delle lettere Devanàgri (1) e della lingua Sanscrit: ha seco i Raga, genj che presiedono ai modi musici, ciascuno de' quali è accompagnato da cinque Raghni, o Ninfe dell'armonia.

Non so se sia vero ciò che lo stesso Sig. Dow dice, cioè, che i Bramini danno un particolar conto della origine della religione giudea con ricordi d'indubitata antichità. Il Ragia Tura, dicono essi, il qual visse nei primi tempi del Cali Jug, ebbe un figlio che apostatò dalla fede Indiana, perlochè fu dal padre sbandito nell' Occidente. Lo Apostata fissò la sua residenza in un paese chiamato Mohgod e propagò la religione giudea. Questa istoria, dice il Sig. Dow, por

(1) Lettere in cui si scrive il Sanscrit.

trebbe riferirsi a Thare ed al suo figlio Abramo.

Quei tre Dei, Brahma, Vishnù e Sciva sono figli e mariti insieme di Parashactì, detta ancora Maha-maja, Adi-maja, Pràcreti ec., e questa Dea ch' è triforme, come moglie di Brahma, e Shavittrì; come moglie di Vishnù, è Leccimi; e come moglie di Sciva, ella è Shactì, detta pure Gourì, Parvati ec. come dirò in appresso.

Parashacti (1) volendo ammogliarsi a Brahma ed a Visnù suoi figli, è da essi, come loro madre, rigettata. Ella irata gl' incenerisce e s' indirizza a Sciva, che per la stessa ragione ricusa di acconsentire alle brame di lei. Temendo però un egual fato co' primi, si dà alla fuga, ed impedito dal suo stesso Linga (phallus) che per la sua lunghezza egli strascinava per terra, se lo tronca. Parashactì corre a raccoglierlo, e Sciva allora arrestandosi, la scongiura che avendo ella ottenuto ciò che volea, ravvivi almeno Brahma e Vishnù suoi fratelli. Ella gli risuscita e divide se stessa in tre differenti forme. Una è Shavittrì moglie di Brahma, una Leccimi moglie di Vishnù, ed una Pàrvati o Shactì, o Cali, ec. moglie di

(1) Per Parashacti è simboleggiata la potenza divina da' Bramini mistici e ragionatori.

Sciva. Parlerò abbasso di queste tre Dee. Or se si vuole che tutto questo sia allegorico, io lo concederò, purchè si confessi allo incontro essere un allegorico bastevolmente stemperato, ridicolo e indecente.

Brahma ha quattro faccie e quattro mani; e dalle sue quattro bocche uscirono i quattro Veda. Aveva egli da prima cinque teste, secondo le Braminiche dottrine, ma la quinta gli fu troncata via da Sciva adirato seco per una bugìa ch'ei disse, o, secondo altri Bramini, perchè non mandava fuori con essa se non se parole d'orgoglio ed urli insignificanti.

Parmi, carissimo amico, di vedervi ridere a queste stravaganze ed in atto di dimandarmi quella ragione e questa; ma se volete ch'io continui, non conviene che voi mi dimandiate ragioni.

Brahma non ha templi nè sacrificj in questo mondo, come Vishnù e Sciva, per una certa imprecazione di sua moglie Shavittrì. Costituì i Bramini eredi di tutto, custodi e interpetri della legge.

Nel tomo primo delle Ricerche Asiatiche (p. 244.), è descritto il modo, con cui Parabrahma creò il mondo; e le parole, se non erro, ne sono tolte in parte dalle Instituta di Menu, uno degli antichissimi libri degl'In-

diani. „ Questo mondo, ivi si dice, era tutto oscurità; indiscernibile, indistinguibile; il tutto si era in un profondo sonno, quando il per se esistente invisibil Dio (Parabrahma) facendosi manifesto coi cinque elementi ed altre gloriose forme, interamente dissipò il bujo. Bramoso di dar essere a varie creature per mezzo d' una emanazione della sua stessa gloria, egli prima creò le acque e loro impresse una potenza di moto: da questo moto fu prodotto un uovo d'oro sfolgorante al paro di cento Soli, in cui nacque Brahma per se esistente, il gran padre di tutti gli esteri razionali „ ec. Questo è, come voi vedete un gergo non troppo facile a capirsi, e parole gettate alla ventura; ma quando da noi poveri mortali

„ Colla veduta corta d'una spanna,

si vuol parlare della creazione del mondo e di sì fatte altre cose, egli è ben forza sognare,

„ E ragionare in guisa d'uom che sogna.

E poichè siamo a parlar di sogni, eccovi quello di Sanconiatone che rassomiglia alquanto al già riportato. „ Il principio dell' Universo, dic' egli, fu un'aria oscura e ventosa ed un Cao turbulento: e quando questo vento innamorossi de'suoi principj propri, e si fè una mistura, questa mistura

fu detta Desio, o Cupido, donde vennero tutti i semi di questa fabbrica e la generazione dell'Universo. „ E dipoi egli dice „ ma v'erano certi animali privi di senso, da'quali escirono intelligenti animali e furono chiamati Zophesemin, cioè inspettori e soprintendenti del Cielo, e furono formati a foggia d'un uovo (1).

Nei versi attribuiti ad Orfeo si parla pure d'un uovo.

Eccovi ancora qualche altra cosa di simile secondo altri Bramini. Nel ventre di Parashacti secondo il voler di Parabrahma, o piuttosto col Parabrahma riguardar Paras-

(1) Aristofane negli *Uccelli* imita o copia questi enimmi inestricabili o queste ciance vuote di senso: „ In principio, egli dice, era il Cao, la Notte, l'Erebo nero e l'ampio Tartaro; nè eravi Terra, nè Aere, nè Cielo. Ma negl'infiniti seni dell'Erebo la notte dalle nere penne partorì un uovo ventoso, dal quale a suo tempo sbocciò il desiderevole Amore, rifulgente per ali d'oro in sulle spalle, simile ai velocissimi giri dei venti. Questi mescolato al Cao alato e caliginoso nell'ampio Tartaro, produsse il genere nostro e lo trasse per la prima volta alla luce ec. „. Coloro che sanno, potran trovare in questi testi di molte e belle cose; io per me non ci trovo nulla.

hacti, formasi un viluppo informe detto Mahàtattuà, cioè il gran tutto, inesplicabile e simile ad un uovo. Ella partorì, quel viluppo si ruppe e si sciolse, e ne uscì Razogùna, Shattuagùna e Tamogùna, la prima appartenente a Brahmà, la seconda a Vishnù e la terza a Sciva. Queste sono secondo il Dow, le qualità creativa, la preservativa e la distruttiva; e secondo il Jones, sono tre qualità della mente, cioè di eccellenza, di passione e di oscurità.

Altri parlano della creazione in altro modo. A Vishnù ondeggiante sulle acque nasce dall'umbilico il loto o ninfèa, detta in Sanscrit *càmala*, *padma* ec. e dentro il fior di essa, Brahma, e di mezzo alle ciglia di questi nasce Sciva che fu da Brahma, perchè nascendo pianse, chiamato Ruddra, o il piangente.

In queste e simiglianti favole, come in tutte quelle d'ogni altra pagana mitologia, si è sempre voluto da alcuni che sensi misteriosi ed allegorici stien sotto al senso piano e letterale. Quei tre Dei, Brahma, Vishnù, e Sciva, dice il Sig. Bailly, altro non sono che atti della potenza divina, attributi dell'Esser supremo separati poscia e personificati dalla ignoranza. Io ne dubito molto; come pur sempre non ho potuto dare

intera fede a quanto si dice di tanta antica sapienza Indiana, Egizia, Caldea ec. Se si vuole che gl' inventori di que' Dei pensassero infatti sì astrattamente, perchè non dirò io in simil modo che Vulcano, Venere, Nettuno ed altri Numi greci e romani sono soltanto atti del poter divino, attributi dell' Esser supremo, e che chi gl' inventò, null' altro ebbe in mente di voler significare? La ignoranza, (segue a dire quell' ingegnoso autore, il quale, come sapete, inventa un popolo distrutto ed abbiato, da cui gl' Indiani ed altri popoli trassero solo certi rottami di quelle scienze ch' esso avea portate ad un' alta perfezione) la ignoranza, egli dice, ha succeduto alla luce.

L' esistenza, io rispondo, di quel popolo così illuminato, altro non può essere che una ipotesi, ma egli è un fatto, che se qualche volta la ignoranza ha succeduto alla luce, questa per lo più è venuta dopo della ignoranza. La religione nacque cogli uomini, e prima che eglino uscissero dalla barbarie, prima che potessero volgersi alle scienze, alle lettere e ad astrusi e raffinati concetti, si aveano già formato i loro Dei; e come mai in quello stato mezzo selvaggio, la mente umana potè ragionare così metafisicamente? A me par certo che Brahma,

Vishnù, Sciva ed altri Dei colla maggior parte delle favole loro esistevano già fra 'l popolo immaginati così alla rozza. Ma quando poscia i Sacerdoti e i Dottori sorsero e cominciarono a ragionare e disputare, scorgendo quegli Dei fabbricati troppo grossamente, e non sapendo, o vedendo pericoloso lo inventare un altro sistema differente e meno assurdo, tentarono, come meglio seppero, di racconciare il primo informe abbozzo e di appiccarvi ciò che parve loro più ragionevole e meno crollante. Questo è succeduto in quasi tutte le religioni: la brama fu grossolana e popolare; i Teologi e i Dottori la ricamarono e si sforzarono di accordare la follia colla savièzza. Quindi ebbe origine, secondo ch'io penso, la maggior parte de' simboli, delle allegorie, e dei misteri.

L'Autor del Sistema Brahmanico poi pretende assolutamente che Brahma altro non sia che la terra, Vishnù l'acqua, e Sciva il fuoco o il Sole. Voi in quel suo libro assai più ripieno di ingiurie contro questo e quello che di ragioni, potrete vedere gli argomenti, coi quali egli immagina avere stabilita irrepugnabilmente la sua opinione; essi a me non sembrano meritare confutazione alcuna, onde passo ad altro.

Avete già udito parlare delle dieci in-

carnazioni di Vishnù dette Avatàra, che formano il soggetto di molti Puràna assai voluminosi. Sono esse le seguenti: Matcia che vuol dir pesce; Catciàpa o Curma, testuggine; Varàha, cinghiale; Naralngha, mezzo uomo e mezzo leone; Vàmana; Parasu-rama; Shri-rama; Crishna; Buddha; Calichi o Calènchi.

La prima volta Vishnù prese la forma di pesce per ricuperare i Veda che Shancàshur un malvagio Deitti avea rubati a Brahma mentre questi erasi addormentato, e gittatigli nel fondo del mare. In questo Avatàra di Matcia, e forse anco nel secondo di Curma, gl'Indiani alludono al diluvio universale ricordato in un modo o in un altro da tutte le nazioni. Riporterò un passaggio che il Cav. Jones trasse, com'io credo, de autentici libri Indiani.

„ Un pio Re detto Satiavrata (1), Menu, e Vaivàsuata cioè figlio del Sole, servo dello spirito che si move sulle acque, e sì devoto che l'acqua era il suo solo sostenimento regnava in Dràvira. Un giorno, mentre ei stava facendo una libazione nel fiume Critamàla e tenea l'acqua nella palma della mano, vi scorse dentro un piccolo pesce. La-

(1) Il mio Pandit pronunzia Shactiabrèta.

sciollo di subito cader nel fiume, quando il pesciolino, detto Saphari così parlò al benevolo Re: Come puoi tu, o Re, tu che sei così tenero verso gli oppressi, lasciarmi nell'acqua di questo fiume, dov'io così debole non posso resistere ai mostri della corrente, che m'empiono di spavento? Il Re non sapendo chi si stesse sotto quella forma di pesce, ma compassionevole e buono, lo tolse del fiume e il pose dentro un piccolo vaso d'acqua; ma il pesciolino in una sola notte crebbe sì che non più poteva capervi, e così rivolse di nuovo le sue parole al Re: Deh concedimi un più spazioso e piacevol soggiorno: io non posso vivere sì miserabilmente in così angusto ricetto. Il pio Monarca lo levò dal vaso e lo pose in una cisterna, ma in meno di cinquanta minuti egli crebbe tre cubiti e parlò nuovamente al Re come prima. Questi lo mise in uno stagno, dov'esso ben tosto divenne un grandissimo pesce, e lagnossi al Re, come dianzi, della strettezza di sua abitazione. Fu trasportato in un lago; e quello ancora ben presto egli riempì colla sua massa. Fu gettato nel mare ed ei di nuovo parlò al Re in questo modo: Quivi i cornuti pescicani e gli altri (1) mo-

(1) S'egli era così grosso, come mai potea temere degli altri pesci? Simili incongruenze si trovano assai spesso nei libri e racconti Indiani.

stri mi divoreranno: Ah tu non dovresti lasciarmi in questo oceano. Il Re tante volte deluso gli disse allora: E chi mai sei tu, che m'inganni sotto queste mentite forme? Io non mai vidi nè udii parlar giammai d'un così prodigioso abitator delle acque qual tu sei, che in una sola notte hai di te stesso riempito un lago di cento leghe di giro. Al certo tu che ora apparisci davanti a me, sei Bhagavat, il grande Heri, il cui soggiorno era sulle acque, e che per pietà de'tuoi servi, porti la forma de'natii del profondo. Salutazione e lode a te, o primo maschio, Signor della creazione, della conservazione, della distruzione! Tu sei il più alto oggetto, o supremo regolatore, di noi tuoi adoratori, che piamente ti cerchiamo. Tutte le tue delusive discese in questo mondo, danno esistenza a' varj esseri. Nulladimeno io sono ansioso di sapere perchè hai tu vestita una forma sì fatta. Deh non far, o tu dagli-occhi-di-loto, ch' io m' avvicini invano a' piedi d'una Deità, la cui perfetta benevolenza s'è estesa sopra di tutti.

Il Signore dell'Universo amando l'uomo pio che così lo scongiurava, e volendo salvarlo dal mare della distruzione cagionata dalla depravazione del mondo, così gli disse che cosa ei dovesse fare: Di quì a sette gior-

ni, o domatore de'nemici, i tre mondi saranno immersi in un Oceano di morte; ma in mezzo alle acque distruggitrici un ampio vascello mandato da me per tuo uso, t'apparirà. Tu prenderai allora tutte l'erbe medicinali ed ogni maniera di semi, e accompagnato da sette Santi, circondato da coppie di tutti gli animali, entrerai dell'Arca spaziosa, e là dimorerai, sicuro dal diluvio, sopra un immenso Oceano senza altra luce che lo splendore de' tuoi santi compagni. Quando la nave sarà agitata da un impetuoso vento, tu la legherai con un gran serpente marino al mio corno; poichè io sarò presso di te: traendo la nave con te ed i tuoi compagni, io resterò sull'Oceano, o capo degli uomini, finchè una notte di Brahma sia del tutto finita. Allora tu saprai la mia vera grandezza, giustamente nomata la suprema divinità: per mio favore a tutte le tue dimande sarà risposto e la tua mente abbondevolmente istruita. „ Heri, avendo così ordinato al Monarca, sparì; e Satiaurata umilmente aspettò il tempo che il regolatore de'nostri sensi aveva fisso. Il pio Re avendo sparso verso l'Oriente gli appuntati fusti dell'erba *darbha*, e rivolgendo la sua faccia verso il Settentrione, sedeva meditando sui piedi del Dio che avea portato la

forma d'un pesce. Il mare crescendo per le piogge cadenti da immense nuvole, e sorpassando le sponde, diluviò la intera terra. Egli tuttora meditando sull'ordine di Bhagavat, vide il vascello avanzarsi, e avendovi portato i medicinali virgulti, ed in tutto conformatosi alle direzioni di Heri, vi entrò coi principali Bramini. I Santi così gli parlarono: O Re medita sopra Chèshava, il quale certo ci libererà da questo pericolo e ci concederà prosperità. Il Dio invocato dal monarca, di nuovo gli apparve distintamente sotto la forma di un pesce, fiammeggiante come oro, e stendentesi un millione di leghe, con uno stupendo corno, sul quale il Re, secondo il comando di Heri, legò la nave con un cavo fatto d'un serpente, e lieto di sua preservazione, stette lodando il distruttore di Màdhu. Quando il Re ebbe finito l'inno, il primevo maschio Bhagavat, che vegliava a sua salvezza sulla grande espansione delle acque, parlò alto alla sua propria divina essenza, pronunziando un sacro Puràna che contenea le regole della filosofia Sanchia; ma esso fu un infinito mistero, da star nascosto dentro il petto di Sàtiaurata, il quale sedendo sul vascello co'Santi, udì il principio dell'anima, l'essere eterno proclamato dal potere preservatore. Heri

allora alzandosi insieme con Brahma dal diluvio distruggitore che era scemato, uccise il Demone Hajagrìva e ricuperò i sacri libri. Satiaurata instruito in ogni divina ed umana cognizione fu nel presente Calpa, per favor di Vishnù dichiarato settimo Menu soprannominato Vaivàsuata,,.

La seconda volta Vishnù s'incarnò in testuggine. Eccovi più brevemente ch'io posso, quello che il mio Pandit mi racconta sopra di ciò sull'autorità dei Purana.

Per la forza d'una imprecazione scagliata da Durbàsha (un Resci) contro Indra che l'aveva insultato, Leccimi Dea della Fortuna, dell'Abbondanza e della Felicità, e moglie di Vishnù, e seco lei quanto di buono, di ricco, di prezioso era nell'universo, furono sepolte, mescolate e confuse nell'Oceano. Indra con tutti gli altri Dei ricorsero a Brahma, che inabile a riparare a tanto male portossi seco loro a Localòc Parvàt una montagna d'immensa altezza sulla cui cima sta Vaicùnta residenza di Vishnù; e là rivolsero a questi le loro preghiere e ne implorarono il soccorso. Una voce dall'alto avvertì gli Dei di far in qualunque modo la pace co'Deitti, e di chiamarli al grand'uopo in ajuto. Una passeggiera pace fu conclusa fra quelli e questi; ed una montagna detta Man-

dàr (che è nel Coimbettore secondo il mio Pàndit) portata da essi nel mare servì di frullo per separare le cose buone dal resto, come nel fare il burro. La legarono per lo mezzo col serpe detto Vàsughi da cinquecento teste, e i Deuta dalla parte della coda, e i Deitti da quella della testa, incominciarono a travagliare; ma la montagna tratta dal proprio peso cominciò a minacciar d' affondarsi. Si misero essi a piangere ed a raccomandarsi a Vishnù, il quale, presa immantinente la forma d'una smisurata testuggine, la sostenne sulla immensa sua groppa. Nel fregamento il serpente Vàsughi vomitò un torrente di veleno che empiè il mare d' una lorda e insoffribile spuma, onde i Deuta e i Deitti ammorbati da quel vapore, nè potendo continuare il loro lavoro, pregarono Sciva di qualche rimedio. Questi mosso dalle lor suppliche s' inghiottì quel tossico orribile, come porzione che a lui toccava; senza di che questo mondo ne sarebbe stato appestato e miserevolissimo; ma quella bevanda misegli nelle fauci un tal fuoco ch' egli per rinfrescarsi si versò sulla testa il fiume Ganga o Gange; nè ciò bastando a spegnere quel fiero ardore, invocò in suo ajuto Vishnù che lo salvò, restandogli solamente sul gorgozzule un marchio tur-

chino, onde fu detto Nilacanta, cioè avente gola azzurra.

Varie cose poi furono per tale strano modo tratte dal mare, cioè Leccimi, la quale Vishnù si tolse come cosa propria; Mudèvi sorella maggiore di Leccimi, e Dea della Infelicità, della povertà e del disordine, detta ancora Baddra che fu data in moglie a Sandiìla, un Rescì; ma questi lagnandosi amaramente della sua porzione, Vishnù la prese e la pose sotto l'albero a lui sacro detto Asuàsta. Delle altre cose ricuperate, Suria, ossia il Dio del Sole ebbe il cavallo Ucceishravà che trae il suo cocchio: Indra ebbe un bianco elefante detto Airavàta, Urubascì una bella danzatrice, e Galpabrikcia un albero meraviglioso ch'è nel suo Cielo, e dal quale si ottiene qualunque cosa si domandi o si desideri. Ad ogni Deuta e Rescì fu dato Camdènu, la vacca dell'abbondanza, con faccia di donna; e i Deitti ebbero per se Varùni Maddia la Dea del vino e della ubbriachezza. Non istarò a dirvi quanto altro fu estratto. Danuvantarì Dio della medicina fu l'ultimo a venir fuora con una coppa contenente l'acqua della vita, un Nettare, un Ambrosia (detta Amrèta o Sudà in Sanscrit) capace di conferire la immortalità a chiunque la bee. Per l'acqui-

sto di tale preziosa bevanda avevano i Deitti faticato in ajuto dei Deuta; si rapirono dunque via la tazza, e se l'andavano infra di loro tumultuosamente strappando di mano con pericolo forse di versarla, quando Vishnù prese incontinente la forma d'una fanciulla o Dea d'incomparabil bellezza, detta Mohòni. Attoniti essi ed abbagliati da vista sì incantatrice sospesero le loro gare; ella con dolci parole e con lusinghieri sembianti si offerse arbitra della contesa loro co' Deuta non meno che fra loro medesimi. Accettarono essi l'apparentemente imparziale offerta, e le posero in mano la contrastata coppa. Ella, fatti schierare i Deitti da un lato e i Deuta dall'altro, prese con bello, ma ingannevol modo a distribuire il sacro liquore, incominciando dai Deuta.

Bippraèltti intanto un Deitti più avido e impaziente degli altri, e sperando forse di ottenerne una più larga porzione, presa la forma di Deuta andò a sedersi fra loro, ma nell'atto di bere la porzione già distribuitagli, Suria, e Ciandra accortisi del furbo Deitti, ne fecer coll'occhio cenno a Mohòni, ossia Vishnù in quella forma, che immantinente lanciatagli la sua ciaccra (ferro taglientissimo di forma rotonda) gli spiccò il capo dal busto. Avendo già il Deitti toc-

cato co'labbri il nettare, le divise parti non morirono, ma il capo divenne Chètu una Cometa, il cui apparire minaccia fami, morti e disastri d'ogni maniera, ed il tronco fu trasmutato in Ràhu un pianeta che produce l'ecclissi tanto del Sole che della Luna. Vishnù, lasciato il resto del liquore in poter d'Assuàni e Cumàra i due Medici dei Deuta, ripiglia la sua forma e se ne vola alla sua sede in Vaicùnta.

I Deitti irritati cominciano immantinente la guerra: Bali si azzuffa con Indra; Ciàndra e Sùria con Chètu e Ràhu; Jamà con Calnàbà; Vrihàspati o Brahàspati con Sùccora Asàrgia; Zajànta figlio d'Indra con Banashùra figlio di Bali; Cartìca con Breshapàrba; Ganèsha con Biròzana; Virabàddra figlio di Sciva con Shumàli ec. ec.

La battaglia fu orribile e dubbiosa, e malgrado le incredibili prove d'Indra che troncò la testa a Bali ed al suo figlio Numìci che si trasfigurò in varj modi, i Deuta eran sul punto d'essere sconfitti se Vishnù non fosse di nuovo accorso in loro ajuto, e Nareda Muni decimo figlio di Brahma non fosse venuto per ordin del padre a staccar finalmente la lunga e sanguinosissima pugna. Se avessi il pennello d'Omero, o dell'Ariosto potrei forse senza timor d'annojarvi,

tentar di descrivèrvi le varie botte, i vari casi di questo e di altri conflitti; ma siccome essi sono un poco più stravaganti di quelli descritti da' due Poeti, sarà meglio finir la istoria del secondo Avatàr, ch'è forse già troppo lunga.

Sono trovate in questa favola varie allegorie come in tutte le altre. Io dirò solo che questa è l'unica via di salvarle dalla estrema stravaganza che altrimenti vi si troverebbe.

La terza volta Vishnù prese la forma di cinghiale per trovare i piedi di Sciva appiattati dentro la terra, secondo alcuni. Secondo il mio Pandit, ecco perchè. Giàja e Biggiàja due Deità, ministri e servi di Vishnù, per un insulto fatto a quattro Resci e santi Brahmini son condannati da una maledizione di questi a subire tre trasmigrazioni in Deitti; prima in Arenniàkcià ed Arenniia-Cashapù (1) fratelli gemelli; quindi in Ràvana e Cumbacàrana e quindi in Shishupàl, e Dantabàttra; dopo di che vien lo-

(1) La parola Arenniàkcia secondo il Sig. Wilford significa *avente occhi d'oro*; secondo il mio Pandit, significa *avente occhi di cervo*. Arenniia-Cashapù significa secondo il primo, *abbigliato d'aurei vesti*; secondo il Pandit, significa *avente collo di tigre*, cioè largo, forte ec.

ro perdonato e ritornano Deuta, come prima, presso Vishnù in Vaicùnta.

Arennìàkcia portò via Prìthivi, la Dea della terra nel profondo degli abissi. Vishnù avvisato di ciò dai Deuta scende in forma di cignale o almeno con testa di cignale, come l' ho veduto dipinto, in soccorso di lei; la trova in seno ad Arrenniàkcia addormentato, e la leva via sulle sue zanne. Arenniàkcia si sveglia e corre minaccioso dietro a Vishnù, ma questi di subito la ritorna in forma di terra e così la salva dal Demone. Una guerra che dura mille anni succede fra Vishnù ed Arenniakcia, il quale rimane finalmente vinto ed ucciso. Diti la madre il piange ed il suo fratello Arennia-Cashàpù ne giura vendetta. Vishnù in forma d' aria si nasconde nel corpo del suo nemico medesimo: Dopo un gran tempo le carni si corrompono e cadono ad Arennia-Casciapù, e il fuoco gli esce dalla testa aperta. I Deuta impauriti e molestati da quell'ardore, (poichè Arennia-Casciapù è rappresentato toccar quasi colla sua testa i Cieli) rappresentano il pericolo a Brahma che estingue il fuoco, e tocco da pietà per lo Deitti che da lunghissimo tempo era stato suo devoto, gli concede il singolar privilegio ch' ei gli domanda, di non poter es-

ser ucciso nè da uomini, nè da animali; nè da Numi; nè di giorno, nè di notte, nè dentro nè fuori di casa, nè in cielo nè in terra.

Indra nel tempo che Arennia-Casciapù fu così orribilmente e disperatamente ammalato, s'avea tolta Cajadù moglie di lui gravida di Prahàlada col disegno di porre a morte il fanciullo appena nato, temendo in esso un così acerbo e mortal nemico quanto il padre gli era stato. Ma Nareda Muni riprende Indra, e manifestandogli che il fanciullo è consacrato a Vishnù; che questi lo ha scelto per suo special servo, e ch'ei sarà amico di lui e di tutti i Deuta, e non avverso, il persuade a liberar Cajadù la madre. Indra le chiede perdono e la rilascia a Nareda Muni. Questi la conduce in sua casa, ne prende cura aspettando il nascer del figlio, e la istruisce nella sana dottrina. Ella ode i santi dommi addormentatamente, ma il fanciullo rinchiuso nel ventre ascolta diligentemente ed apprende tutte le lezioni. Nareda Muni la rimette quindi al suo marito che per favor di Brahma era già sano e ritornato nel suo regno. Prahalada nasce, ed è posto sotto la tutela di Sùccora Asàrgia il gran Precettore dei Deitti; ma egli invece d'apprendere le sue false dottrine ri-

pete le già udite da Nareda Muni in lode di Vishnù e degli altri Dei, e toglie ad insegnarle ai figli de' Deitti ch'erano seco a scuola, al suo nuovo maestro stesso ed a suo padre. Questi n'è al maggior segno irritato, e nulla giovando le ripetute minaccie, ordina alla fine che sia ucciso. Egli è messo nelle fauci alle serpi, è avvelenato, è rovesciato da un'alta montagna, è gettato nel mare e nel fuoco, ma tutto invano, vegliante Vishnù in sua difesa. I servi stanchi lo riconducono illeso al padre, a cui di nuovo egli predica la potenza e la gloria di Vishnù. Arennia-Cashapù trae la spada per ucciderlo, ma Prahàlada gli annunzia che invano il tenterà; che l'assistenza di Vishnù è omnipresente ai suoi devoti; ch'egli è in ogni oggetto, in quella spada stessa che il padre ha in mano, in quella luce che da essa sfolgora, in quella colonna che sostiene il tetto del palazzo ec. Quì Arennia-Casciapù trasportato di rabbia, come per voler provare il vero delle ultime parole di Prahàlada, percuote coll' else della spada la colonna: essa si apre con un muggito orrendo: i Deuta, i Deitti, il Cielo, la terra tremano e ondeggiano; e Vishnù n'esce fuori in forma di mezzo leone e mezzo uomo che sbrana l'empio padre.

Queste istorie raccontate alla lunga, sebben dirette a insegnar qualche gran verità sono per altro ripiene di molte inezie e bambinaggini, come troverete, se mai vi prende voglia di venire ad udirle in India. Per esempio, per salvar la promessa fatta da Brahma ad Arennia-Cashapù, dicono i Bramini che questi fu ucciso sul punto del tramontar del Sole, cioè quando non era nè giorno nè notte, fu sbranato precisamente sulla soglia, cioè nè dentro nè fuori di casa, fu sollevato a mezz' aria da Vishnù nel lacerarlo ec.

Arennia-Cashapù rinacque poi in forma di Ravanà, ed Arenniaccia in quella di Cumbacàrana fratello minore di Ravana, de' quali vi parlerò in seguito. Questa trasfigurazione di Vishnù in mezzo uomo e mezzo leone, ossia Nar-singha, cioè uomo-leone, è il quarto Avatàra, o discesa di Vishnù su questa terra.

La quinta volta Vishnù s' incarnò in Vàmana, in Bramine di piccolissima statura, un nano.

Bali ingannato co' suoi Deitti da Vishnù e dai Deuta nell'affare della bevanda della immortalità, sconfitto e ucciso da Indra e ritornato quindi in vita pel solito mezzo, si diè a divisare il modo di salire in grandez-

za e in potenza; e seguendo le dottrine dei Veda e i consigli de'Rescì e de'Bramini che in grandissimmo numero raccolse e liberalmente e magnificamente trattò alla sua corte, con varj sacrificj e coll'onnipotente favore dei Bramini divenne così formidabile che gli riescì di scacciar Indra e i suoi Deuta dal regno loro. Vishnù mosso dalle preghiere e dai devoti sacrificj di Adìti lor madre, le promette di ristabilirgli sul trono, e s'incarna nel di lei ventre in Vàmana.

Bali intanto continuava, per assicurarsi il regno, que'modi, coi quali se lo aveva acquistato, cioè le liberalità ai Bramini ed i sacrificj, uno de'quali detto Assuamèdha ch'era quello appunto il quale avrebbe escluso per sempre Indra e i suoi Deuta dal regno loro, consisteva nell'immolare cento cavalli. Novantanove n'erano già stati sacrificati, quando Vàmana in qualità di Bramine si portò alla corte di Bali. Questi circondato dai suoi Bramini lo accolse benignamente, l'onorò, gli lavò i piedi secondo il costume, il fè sedere cogli altri, e meravigliato della sua piccola statura non meno che del suo spirito, gli fece le più grandi offerte. Vamana ricusò tutto e solo chiese tre piedi di terra. Bali si recò quasi ad ingiuria una così leggiera e scherzevole diman-

da; pure, insistente il nano, gliela concesse. Succora Asargia il suo Guru allora, sospettando il vero, lo avvertì di badar bene a quello ch' ei prometteva; che il nano non era già un Bramine; ma Vishnù stesso sotto quelle sembianze, che due passi di lui misuravano la terra, il cielo e gli abissi, e il consigliò a ritrattar subito la mal considerata promessa. Bali se ne rise, volle mantenere la data parola, seguissene che potea, e si fè arrecar il vaso d'acqua per versarla in mano al Bramine, secondo il costume di ratificar le promesse. Succora Asargia vedendo vana ogni savia sua rimostranza coll'orgoglioso ma insieme religioso Re, entrò in forma di mosca nel beccuccio del vaso per arrestar l' effusione dell'acqua, ma Bali con un fuscellino tentando levar l' impedimento, cavò un occhio al trasformato Succora Asargìa, che fu costretto lasciar cader l' acqua, e così la promessa fu confermata. Il piccolo Vàmana divenne immantinente un gigante immenso che al primo suo passo giunse in Patàl, nel fine degli abissi, ed al secondo oltre la sede di Brahma nei cieli, e non trovando ove posare il terzo passo, dimandò a Bali in qual modo ormai poteva egli compiere la sua promessa. Questi ravvedutosi gli offerse la sua stessa testa

sulla quale Vamàna, ossia Vishnù, posasse il suo piede. Vishnù accettò; i Deitti allora accorsero contro lui in ajuto di Bali, e i Deuta di Vishnù; ma l'umiliato Re impose ai suoi Deitti di desistere dalla vana impresa. Vishnù fu contento di quella umiliazione, ristabilì Indra nel suo regno, assegnò quello di Patàl a Bali, e gli promise che dopo un certo tempo e in un futuro ordine di cose gli accorderebbe ancora quello d'Indra.

Dal suo Avatàra in Vàmana, Vishnù ha il nome di Trivìcorama, cioè, misurante con tre passi l'universo.

In commemorazione di ciò si celebra ogni anno una solenne festa nel mese d'Agosto nel Malabar, ed altrove nel mese di Novembre. Essa è detta Uònom e dura dieci giorni. L'ultimo dì i Najer Malabarici (che in tale occasione per quanto poveri sieno, debbon vestir nuovi panni) messisi in due schiere ad una certa distanza, pugnano fra loro con archi e frecce. Questa non è una immagine di conflitto totalmente simulata; poichè vi restano pel solito alcuni uccisi e non pochi impiagati da ambedue le parti. Coloro che vi muojono, son creduti andarsene al cielo dirittamente. Egli è quasi un disonore per un Najer il non aver qualche volta pugnato in questi combattimenti. Il

Re di Travancore fa distribuire a tutti coloro che vi rimangon feriti una certa somma di danaro.

Raynal ha ripetuto dopo Strabone che gli agricoltori in India erano una volta sommamente rispettati nella più gran licenza della guerra e tiravano tranquillamente i lor solchi presso a due armate feroci. La guerra in India nei tempi presenti trae seco tutto quello spavento o calamità che altrove, e ne' tempi antichi probabilissimamente non si fè mai guerra in un modo così dolce. Io m'immagino perciò che chi riferì tal novelletta a Strabone, s'era a caso trovato presente al combattimento sopramenzionato senza saper molto di che si trattava, e il prese per una vera battaglia: ma probabilmente quì ancora esagerò, poichè la sola curiosità in tali occasioni basta a staccare i lavoratori dall' opera. Vero si è però che i mercanti di grano detti Vangiàri, i quali sopra buoi lo trasportano talora a grandissime distanze, passavano una volta sicuri a traverso di nemiche armate; ma oggigiorno sono anch'essi esposti molto ad essere saccheggiati.

La sesta volta Vishnù scese in terra in forma di Parasu-Rama.

Riguardando egli un giorno il suo fer-

ro nomato Sudàrsana Ciàccra, gli dice: Tu hai per certo una gran forza nelle mie mani. Son io, quegli risponde, son io che vado a troncar le teste de' tuoi nemici: e chi altri, fuorchè io, rende il tuo nome glorioso e temuto? Vishnù irritato di quelle orgogliose parole, il condanna a nascere in forma d'uomo su questa terra. Nasce esso infatti, per divenire un suo mortal nemico, dal Re Cretavìrja, ma nasce senza braccia. La madre, lagnandosi della sua sventura mostra il monco figlio al Rescì Dattatrèja. Egli avrà mille braccia, dice questi, stendendo la sua mano sul fanciullo, e Vishnù solo, non altri, potrà superarlo. Mille braccia (1) spuntano al figlio, onde è detto Sahastràrgena (2), e tutti i Deuta in vederlo ne paventano. Oltre un gran numero di azioni straordinarie e stupende, entrato egli un giorno nel fiume Nerbùda, colle sue mani ne arresta il cor-

(1) Gl' Indiani nel rappresentare varj de' loro Dei e Dee con più teste e con più braccia, intendono significare, per quanto si vuole, la loro sapienza e la loro possanza. Il simbolo però non mi sembra de' più raffinati; nulla è certo più strano a rimirarsi che questi Briarei, e queste figure mostruose e granchiesche.

(2) Questa parola significa, avente mille braccia.

so, e il fiume straripando, guasta un sacrificio di Linga fatto da Ràvana gigante con dieci teste e venti braccia. Questi irato gl'impone di lasciar correre il fiume; egli ridendosi di sue altere parole gli dà di piglio e seco il porta schiavo nella sua terra, ma il rilascia poi alle preghiere del padre Cretavìrja.

Un altro giorno essendo a caccia colla sua armata, incontra in un bosco Jamadàghni un Rescì, con Renùca sua moglie, i quali erano suoi cognati. Jamadàghni, ai preghi della sposa, consente di usar ospitalità al cognato quantunque ne conoscesse il genio malvagio, ed ordina a Camdènu di apprestar il convito. Questo Camdènu, come vi ho detto sopra, è una vacca con viso di donna, e fa immantinente nascer ogni sorta di cibo, anzi qualunque cosa si desideri e dovunque si voglia. Il pranzo di subito fu pronto ad una scossa di corpo che diè la maravigliosa Camdènu: ma Sahastràrgena invaghitosi d'una vacca di tanta virtù, la chiede al suo ospite ed essendogli negata, se la toglie via per forza. Parasu-Rama intanto figlio di Jamadàghni e di Renùca, in cui Vishnù s'era incarnato, ritornando dal bosco dove era andato a cercar legna, fiori ed altre cose per compier

il sacrificio dell' Oman, o Aghniòtra, trova il padre profondamente afflitto per la perdita di Camdènu, e intesa la cagione del suo affanno, s'arma immantinente, raggiugne Sahastràrgena in cammino, e dopo rimproveri e minacce viene alle mani con tutta la sua armata e con Sahastràrgena stesso. Disfà quella e uccide questi, e rimena Camdènu al padre che, vedendolo tutto insanguinato, gliene chiede la ragione. Parasu-Rama gli racconta tutto il successo, e quegli, sommamente dolente, gli dice che per espiare l'orribil delitto da lui commesso nel versare egli Bramine il sangue, e sangue di un Re, gli è duopo andar pellegrinando per tutta la terra. Egli obbedisce al padre, va errando pel mondo, e purgata la sua colpa, ritorna alla casa paterna dopo un gran numero di avventure ch'io per brevità tralascio. Un giorno mentre egli era assente, dieci mila figli di Sahastràrgena ch'erano sfuggiti alla strage, volendo vendicare la morte del padre loro, uccidono Jamadaghni. Accorso Parasu-Rama alle grida di sua madre Renùca e inferocito dal dolore all'aspetto del padre estinto, incomincia la seconda strage ed esterminio di quella stirpe. Quindi portato il corpo del padre all'ampio lago di sangue che s'era formato di tanta uccisione e bagnatevolo, lo ritorna in vita.

Jamadaghni fu poi assunto nel cielo d'Indra in compagnia degli altri Resei; e Parasu-Rama purgò i nuovi suoi falli con nuove espiazioni, che io tralascerò di dire per ora.

La settima incarnazione di Vishnù fu in Shri-Rama.

Nàreda Muni figlio di Brahma innamoratosi ardentemente d'una bellissima fanciulla, le offre la sua mano. Ella orgogliosa della propria bellezza la ricusa, dicendogli ch'ella non si accoppierebbe giammai ad uomo, o Dio, il quale non la eguagliasse in bellezza. Nareda Muni parla con Vishnù de' suoi amori, e questi per burlarsi di lui lo rende bellissimo, ma con faccia di scimmia. Nareda che crede ogni parte del suo corpo d'egual bellezza, colla certezza di riescire nel suo disegno vola immantinente a mostrare il suo bel viso all' oggetto delle sue brame; gli Dei per sollazzarsi lo seguono e si trovano presenti all' abboccamento che gli fa quasi scoppiar dalle risa. Nareda corre confuso e pien di vergogna a riguardarsi in uno specchio, ed arrabbiato della beffa vomita una imprecazione che condanna Vishnù a scendere in terra in forma umana e gli altri Dei in forma di scimmie. La maledizione è efficace ed irresistibile, come tutte quelle lan-

ciate dai Bramini. Se la favoletta non vi annoja, ve la racconterò un poco men brevemente delle altre.

Dasaràta o Dacsharàta Re di Ajòddia presso Càsi, non avendo figli, facea per ottenerne molti sacrificj. Un giorno finalmente chiamato Sranga, un Rescì che menava la sua vita in un bosco, ed offrendo l'Oman o sacrificio al fuoco, Vishnù in forma di un bel giovine del color di quell' elemento gli apparse in mezzo alle fiamme, con un bacino d'oro in mano ripieno di certa vivanda; gliela diede, imponendogli di farne gustare alle sue mogli e disparve. Dasaràta obbedì, ed ebbe i seguenti figli; da Cousciglia sua prima moglie li nacque Shri-Rama, da Caicài nacque Baràtha, e da Shumintìra nacque Lacciàmana, e Shattrùgana.

Shri-Rama è Vishnù stesso sotto quella forma o almeno una grande porzione di lui: in Lacciàmana si è trasformato il suo serpe detto Shessanaga; Baràtha altro non si è che una porzione più piccola di Vishnù incarnata sotto quella forma, e Shattrùgana un'altra porzione ancor più piccola.

Shri-Rama e Lacciàmana son conceduti dal padre a Visuamìttra che gli conduce pel mondo in cerca, come pare, di avventure. Dopo molte di queste che sono stra-

namente meravigliose, e dopo molte prodezze contro giganti e gigantesse di stupenda statura, e contro armate di Deittia e di Ràcshasa, giungono in Gianacapùra ove regnava Shiradduagià. Era padre costui d'una bellissima figlia per nome Scita, la quale egli avea giurato di dare in isposa solamente a colui che avrebbe forza di incurvare un arco, dono di Sciva stesso. Diversi Re lo tentano invano. Rama lo piega e sposa Scita, colla quale se ne torna nel suo regno con gran contento di suo padre Dasaràta e de' popoli. Dasaràta nondimeno ad istigazione di Caicài sua seconda moglie concede il governo del Regno a Baràtha; onde Shri-Rama con sua moglie Scita e con suo fratello Laceiàmana se ne va nuovamente errando. Dopo varie e nuove avventure ch'io tralascio, la fama della bellezza di Scita giunse alle orecchie di Ràvana (1) Re di Sèilan, figlio di Vishuasravà (un Rescì) e di Chèscini figlia d'un Deitti. Desideroso di possederla, egli si traveste da povero, parte della sua Isola, gli riesce abboccarsi con lei mentre Rama era assente, di rapirla per arte sopra d'un carro e portarla in Seilan, dove la tien nascosta in un giardino con somma segre-

(1) Ravana fu fratello minore di Cubéra, Dio della ricchezza, ma non da canto di madre.

tezza e gelosia alla vista altrui, procurando, ma invano, di sedurla. Rama, correndo in cerca dell' ignoto rapitore, è informato del cammin tenuto da Ravana da un uccello che avea combattuto con questi per arrestarlo, ma era rimasto gravissimamente ferito e vicino a morte. Rama concede all' uccello il perdono delle sue colpe ed un posto in Vaicùnta cioè in cielo presso di se; e giunto al luogo ora detto volgarmente il ponte d' Adamo (e che dovrebbe dirsi il ponte di Rama) raccoglie un armata di Scimmie che sono gli Dei tramutati in quella forma, ad eccezione però di Brahma ch' è sotto quella d' orso. Suria il Dio del Sole è il Re di queste scimmie sotto nome di Vali; Indra di Suggrìva minor germano di Vali; e Sciva è Anumàn uno scimmiotto di grande audacia, valore e sagacità. Fu questi eletto nel consiglio generale di guerra per esser mandato a riconoscere il paese nemico, ed egli, ascesa un' alta montagna presso il capo Comorino, si spiccò da essa con uno stupendo salto e cadde in Seilan, ove, vinte dopo un meraviglioso combattimento, due smisurate gigantesse dette Lanchèsciuari, o Lèncani, e Uggraciàndi, o Ciàja, che stavano in guardia dell' Isola, si porta in Lanca Reggia e Fortezza di Ravana, spia tutto e discopre fi-

nalmente Scita nel giardino, cui rimette un anello da parte di Rama, e ne riceve un altro per portarlo a Rama stesso insieme colle sue nuove e colle notizie delle forze di Ràvana. Bramoso però di distinguersi, comincia a dare il sacco al giardino, a schiantarne gli alberi ed a guastarne i frutti ed i fiori; e dopo varie prodezze contro coloro che furon mandati per prenderlo, riman vinto e preso da Indragitta (1) figlio di Ravana che il mena legato alla presenza del padre. Questi ne ordina la morte; ma riesce ad Anumàn di persuadergli (io non so come) che solo col rivestirgli la lunghissima coda di materie combustibili, ed appiccarvi il fuoco, egli potrà succedere nel suo disegno, e non con altri modi. Ravana, forse per divertirsi, il compiace in quello da lui scelto genere di morte; ma appena accèsogli il fuoco alla bisunta immensa coda, egli si dibatte e si scioglie, e correndo e dimenandola per lo paese, ne abbrucia e distrugge una gran parte; dopo di che con un altro salto se ne torna dove Rama col suo esercito di scimmie stavasi accampato.

Dopo varie consultazioni sul modo di

(1) Il suo nome fu Meganàda, ma avendo combattuto con Indra e vintolo, ebbe il secondo d' Indragitta.

trasportar l'esercito in Sèilan, vien risoluto di chiudere il passaggio al mare fra quell'isola ed il Continente. Varùna che vede invasi i suoi dritti, offre invano in isposa a Rama la sua figlia Cannia Cumàri (1) per consolarlo della perdita di Scita e distorlo dall'impresa. Con legni, con zolle di terra, con pietre, con colline e con montagne rovesciate dentro lo stretto, fanno le scimmie il ponte e l'armata passa. Succedono varie sanguinose battaglie fra questa e quella di Ravana composta di Deitti e di Racshasa, in una delle quali Cumbacàrana, Indragìtta e Raticàja, il primo fratello, ed i secondi figli di Ravana, sono uccisi.

Finalmente Ravana stesso è sconfitto e morto; e Scita messa alla prova del fuoco che mostra esser ella stata sempre fedele al suo sposo ed incontaminata, ritorna lietamente fra le braccia di questi.

Bibìshana, fratello di Ravana, maltrattato da lui mentre lo consigliava a restituire Scita e così evitar le calamità della guerra, e ch'erasi perciò fuggito dalla parte di Rama, fu per ricompensa posto da questi sul trono del fratello, dove ancor di presente regna, secondo le Braminiche leggende.

(1) Questa figlia di Varùna risiede presso il Capo Comorino, che da lei prende il nome.

Questa istoria, di cui io v'ho dato solamente lo sbozzo, è lunghissima e piena d'episodj di varie sorti, nojosi, ridicoli e talvolta ancora dilettevoli.

Ravana dipoi rinacque in forma di Shishupàla; e Cumbacàrana in forma di Dantabàttra Re di Cianderì, nemici di Crishna e da esso uccisi: e dopo queste trasmigrazioni, espiata la colpa loro, son di nuovo ammessi in Vaicùnta e ritornati Giàja e Biggiàja, dei quali v'ho parlato nel terzo Avatàra di Vishnù.

Shri-Rama poi è ucciso da due suoi figli detti Lava e Cùsha, e quindi ravvivato da Indra coll'acqua dell' immortalità.

Non vo' tralasciar di dirvi ciò che l'autore del Sistema Brahmanico immagina e crede sopra Shri-Rama ed il resto della passata storia. Shri-Rama è Bacco il giovine; Ravana Re di Seilan è Plutone, e il mare fra il continente dell'India e quella Isola è il fiume Stige. Scita poi (da esso detta Sida) la quale è moglie di questo Rama o Shrirana, chi è ella mai? Ella è la terra che si rivolge nell'arare.

La nona incarnazione di Vishnù fu in Crishna, parola significante nero, o azzurro cupo. Padre di Crishna fu Vashudèva o Vasudèva, e madre Devachi, di casta

Cshattria. Campsha o Camsa suo zio materno, minacciato da una voce che un suo nipote lo priverebbe del regno e della vita, avea già messi a morte sei maggiori suoi fratelli; onde il fanciullo appena nato fu da' suoi genitori di notte e segretamente confidato alla cura di Nandagòpa un ricco pastore in Gòcula; ed a Jasòda sua moglie, i quali sostituirono in luogo suo una loro bambina nata la stessa notte.

Fu Crishna un ragazzo non meno maraviglioso e straordinario che tristarello ed impertinente. Dieci giorni dopo nato uccise Pùtana una Ràcshasi, una Diavolessa, sorella di Camsa, e in conseguenza sua zia materna che avea tentato di avvelenarlo col porgergli il capezzolo della sua poppa asperso di veleno: dopo tre mesi uccise un Deitì detto Shactàshura o Sacatàsura; dopo un anno, un altro detto Trenàbreta; dopo due anni liberò Nalacùbera con Manigrìva suo figlio, i quali da una maledizione di Nàreda Muni, erano stati come Astolfo nel mirto, confinati ed imprigionati dentro due alberi detti Giamala e Argiuna che uscivano da una comune radice; disloggiò del fiume Jamùna il serpente Calinàga o Calijà e il confinò in Ramanicadùipa ossia Duàrica in riva al mare, dov'era nato e dove al pre-

sente dimora: in età di sette anni levò e sostenne sul suo dito mignolo la montagna Govàrdana: fe' poi il pastore, rubò del butirro a certe pastorelle o vaccaje dette Gopastrì o Gopi, sedicimila cent'otto di numero, ch'egli visitava amorosamente e fecondava tutte in una sola notte e da ciascuna delle quali ebbe dieci figli (1); fu esperto suonator di zufolo: fece la guerra in ajuto de' cinque fratelli Pàndava, il maggior de' quali fu Judistira o Darmàragia (2), contro Durgiò-

(1) Crishna, fra gli altri suoi scherzi ed impertinenze giovanili, mentre un giorno alcune di queste Gopastrì (volgarmente Govastrighe) stavano lavandosi in uno stagno, furtò loro i panni lasciati sul margine di quello, e salì con essi sopra un albero lì vicino a prendersi trastullo del loro imbarazzo.

(2) Questi sebben nato dalla moglie di Pandu, fu figlio di Jama ed ecco come. Un Resci prese la forma di cervo e sua moglie quella di cerva e si congiunsero nel bosco. Pandu essendo alla caccia uccise il cervo; onde la moglie cerva lo maledì, bramandogli la morte qualora si congiungesse colla sua moglie. Pandu intimorito della imprecazione ne fa parte alle due sue spose e le dispensa dalla fedeltà conjugale. Cuntì la prima chiamò Jama, da cui nacque Judistira o Darmaràgia; quindi giacque con Pàva-

dana e i suoi novantanove fratelli e finalmente in compimento d'una maledizione del Rescì Durbàsha, in cui una porzione di Sciva s'era incarnata, fu ferito in un piede da una saetta scoccatagli da un certo Còzara o Cògiara (1) pescatore, e di una tal piaga morì.

Ora se vogliam credere all'autor del Sistema Brahmanico, Crishna è Apollo, è Ercole, è il Sole in ecclisse che colle sue saette, cioè coi suoi raggi, uccide il serpente Sessen o Vàsughi; (2) che squaglia il butirro, cioè, secondo lui lo furta (quantunque furtare non mi sembri precisamente lo stesso che squagliare): che visita amorosamente le pastorelle, cioè le stelle, nella notte e

na Dio del vento e ne nacque Bimascèna; quindi con Indra, e ne nacque Argiùna. Maddrì altra sua moglie si prese Assuàni e Cumàra e dal primo nacque Nàcula e dal secondo Shahadèva.

(1) In questo Còzara erasi trasformato Vàli Re delle Scimmie.

(2) Secondo il mio Pandit, Crishna non uccise mai il serpente Vàsughì, nè ebbe mai con esso guerra: e nemmeno uccise mai il serpente Sessen, se, come pare, l'autor del Sistema Brahmanico intende per esso il gran serpente da mille teste detto Shessa-naga, o Sessa-naga, su cui Vishnù riposa.

le impregna, sebbene quelle pastorelle si lascino vedere senza vergogna in quell'atto, ed egli più luminoso di loro si nasconda a noi, io non so come; e sebbene non si sappia, nè possa sapersi che cosa abbia ad escir fuori da quel'impregnamento. Il Sole poi, secondo il nostro Autore, è detto Crishna cioè nero o fosco, per una ragione chiarissima e semplicissima, cioè perchè dalla interposizione di un altro corpo vien privato di raggi e di luce. E tutte queste son credute dal nostro Autore ragioni invincibili, argomenti che non ammettano dubbio o risposta di sorte alcuna.

In questo nono Avatàra di Vishnù, il gran serpente Shessa-naga incarnossi in Balabàddra-Rama detto ancora Shancàrshana, Bala-rama e Rahuhanèja, e fratello di Crishna. Rohìni (1) moglie di Ciandra fu sua nutrice, presso la quale egli fu trasportato per salvarlo dal furore del suo zio materno Camsa. Questi alla fine fu ucciso da Crishna e da Balabiddra-rama mentre dava ordine che il loro padre Vasudèva e la loro madre Devachi fossero messi a morte.

I Puràna detti Arivànsa e Bhagavàta contengono i miracolosi fatti e tutta destesamen-

(1) Il P. Paolino dice che Rama o Shri-rama nacque da Rohìni.

te la storia di Crishna, della quale, per non annojarvi, vi ho dato solo uno schizzo.

Questa è la più grande incarnazione di Vishnu o quella almeno, di cui più si parla dagl'Indiani. Le donne, le zittelle, i vecchi, i giovani sono del pari devot di Crishna, la cui storia bizzarramente scrziata gli diletta tutti colle varie stravagaize.

Il P. Bouchet Gesuita, il qual vuole che gl'Indiani improntassero la religone loro dagli Ebrei, trova in Crishna chiaramente Mosè; gl'Inglesi di Calcutta vi trovano Apollo; il P. Paolino trova in esso Apollo e varie altre cose; altri vi trovano perfino Cristo; e finalmente nella storia di Crishna si trova il trovabile, come si troverà forse un giorno nell' Orlando Furioso dell'Ariosto e nel Don Chisciotte di Cervantes, quando i commentatori vi metteranno le mani. Non hanno forse alcuni trovata la istoria de' tempi loro nella Iliade e nell'Odissea?

Il nono Avatar di Vishnù fu in Buddha. M'è paruto che i Bramini Malabarici non ammettano di buona voglia questa incarnazione di Vishnù, o almeno che sieno avversi al parlarne molto. Io vi parlerò di Buddha dipoi e passerò qui alla decima incarnazione di Vishnù. Questa succederà al fine del Cali Jug fra trecentotrentaduemila

anni in circa, se non ho sbagliato. La terra in quel tempo sarà coperta di scelleraggini e Vishnù nascerà in casa d'un Bramine per nome Vishnù-Jasa in forma umana. Egli sarà detto Calichi o Calènchi; ed il cavallo ch'ei monterà avrà nome Bigeisciuà. Calichi colla scimitarra alla mano scorrerà la terra e ne distruggerà gli empi e scellerati abitatori,

„ Crollerà i Cieli,
„ Confonderà le sfere,
„ Farà del mondo una scomposta mole;
„ Toglierà il corso agli astri, i raggi al Sole:

e quindi l'età Satia ritornerà come prima e

„ Un nuovo avrà principio ordin di cose:

e così in seguito eternamente.

L'Autor del Sistema Brahmanico dice che questa incarnazione di Vishnù sarà in un cavallo detto Calichi. Non saprei dire da chi egli abbia udito ciò; nè come un cavallo potrà maneggiare una scimitarra; ma debbo però dire ch' io ho una volta veduto Vishnù rappresentato in una pittura Indiana di questo decimo Avatàra in forma d'un uomo con testa di cavallo.

Proposi modestamente un giorno ad un Bramine una mia obiezzione o dubbio, cioè, che questo Dio conservatore mi pareva aver cambiato affatto natura in una così terribi-

le distruzione del mondo intero operata dal suo braccio vendicatore. Egli mi rispose che disfare un mondo perchè un altro ne nascesse, dovea chiamarsi non distruggere, ma conservare.

Questi sono i dieci grandi Avatarà o trasformazioni di Vishnù. Ve n'ha pure quattordici altre più piccole cioè consistenti in più piccole Angsa o porzioni di Vishnù incarnate, che ancor sono ammesse; anzi ve n'ha moltissime fino a più di mille menzionate in varj libri, sebbene ammesse da questo e negate da quello. La furberia Braminica che le fabbricò per questo o quel fine, sembra che non fosse sempre nè dappertutto egualmente fortunata.

Dalle sue dieci incarnazioni Vishnù ha l'epiteto di Dasharupabrèt, cioè, che veste dieci forme.

Egli ha poi, come già vi ho detto, per moglie Leccimi la Dea della felicità, e dell'abbondanza, ond'è detta Shri, o Shris; per lo che da un'Etimologista è stata paragonata a Cerere, dalla parola Shris, traendo fuora, con troppa forza invero, quella di Ceres.

Questa Dea ha le sue trasformazioni come Vishnù. Così, quando egli discende su questa terra e vestito di umana carne apparisce in Shri-Rama, ella pure accompagna

il suo sposo e nasce Scita: quando esso incarnasi in Crishna ella diviene, Rucshàmini ec. Ha ancora diversi nomi come Padmalajà, Shri-aripprià, Indìra, Locamàta, Cirabditanajà, ed altri.

Dirovvi adesso brevemente qualcosa di Sciva. Egli è rappresentato assiso sul bove detto Nandìsciuara: ha tre occhi, uno de'quali in mezzo della fronte; è armato di tridente, cinto di serpi, ed ha filze di teschi intorno al collo e al suo diadema; spada, clava e scure in mano: talora il fiume Gange gli scende dal capo e talora è rappresentato solamente colla figura d'un Linga, come quasi per tutta la costa Malabar.

L'Autor del Sistema Brahmanico dice esser chiaro che Sciva altri non è che il Sole; e poco dopo egli aggiunge „ esso è Ercole; esso è Giove tonante e fulminante, esso è il fuoco procreatore „ e ciò non bastando, dice altrove che „ Sciva è Bacco, Sebasio, Sebesio, Sebadio, Siba o Sciva.

Se questo è ragionare, quell'Autore ed io siamo al certo due animali affatto differentemente ragionevoli. Del resto, non è egli il solo fra coloro i quali sulla indiana mitologia si sono occupati, che al primo cieco barlume di rassomiglianza fra un Nume o una favola indiana ed una Greca, con una

meravigliosa impazienza e gioja della grande loro scoperta, pronunzino: ella è dessa; e vogliano sovente che una cosa sia cento cose. Se alcuni Dei e Dee Indiani rassomigliano ad un Dio greco, egizio o romano per qualche lato, per moltissimi altri a me pare che ne differiscano grandemente, e che ostinarsi a voler riguardare quel lato solo e chiuder l'occhio su tutti gli altri, sia un acciecarsi e un volere acciecare.

„ Il capriccio, dice Rousseau, che ebbero i Greci di ritrovare i loro Dei presso popoli barbari nacque dall' altro ch' eglino pure avevano, di riguardarsi come Sovrani naturali di que' popoli. Ma ella è un'erudizione molto ridicola ai giorni nostri quella che si aggira sull'identità degli Dei di differenti nazioni, come se Moloc, Saturno e Crono potessero essere il medesimo Nume; come se il Baal de' Fenicj, il Zeus de' Greci e il Giove de' Latini potessero esser lo stesso; come se potesse rimaner qualche cosa comune ad esseri chimerici che portano nomi differenti „.

Da quel capriccio ebbe pure origine, al mio credere, una parte di quella confusione e viluppo che regna nella mitologia greca, mentre vi sono tanti Giovi, tanti Bacchi, tante Veneri ec. qual nato in un

paese e qual in un altro, quale in uno e quale in un altro modo; e quindi parmi pur chiarissimo che quella mitologia, siccome la Indiana e tutte le altre, fu costrutta, da' Poeti teologi a pezzi ed a riprese, nel modo che ad un vasto edifizio si vanno facendo in diverse età sempre nuove aggiunte.

Gli Dei Indiani (non si dee già negare) hanno talora certe rassomiglianze con quei di Grecia, d'Egitto, d'Italia e di altre nazioni; ma nel confrontargli ad uno ad uno fra loro, quando si è trovato uno o due attributi simili e conformi, se ne incontrano poi tanti e tanti affatto opposti ch'è impossibile seguir più dtre il paragone. I Greci davano per esempio a Giove l'epiteto di Triophtalmos, avente tre occhi, uno de'quali egli aveva in mezzo della fronte: Sciva pure ha tre occhi, ond'è detto Trilòzzana in Sanscrit: egli ha pure l'epiteto di Biomachèscia, cioè Signor del firmamento ec. onde potrebbe parimente rassomigliarsi a Giove. Dicasi lo stesso di qualche altro suo attributo; ma se si continui la comparazione in tutto il rimanente, si vedrà che sarebbe veramente strano il pensare che i Greci o i Romani fabbricassero il loro Giove sul modello di Sciva.

La moda dunque di queste congettu-

re innalzate sopra fondamenti così sottili e poveri che non si scorgono se non dall' appassionata e abbarbagliata vista dell' Antiquario ricercatore, mi vo' immaginando che passerà rispetto alle cose Indiane, come passano tutte le altre mode.

Sciva apparve, secondo i Bramini, sotto mille ed otto forme differenti. A seguirlo per tante sue trasfigurazioni, temerei di stancar troppo la vostra pazienza, onde passerò (1) alla sua moglie Pàrvati o Bhavàni.

(1) Dopo aver dato una rivista ai tre principali Numi Indiani, non sarà forse fuor di proposito l' aggiunger quì per i curiosi una parte almeno degli altri nomi e epiteti ch' eglino hanno in Sanscrit, come ancora alcuni di quelli di Parabrahma. Essi son tutti tolti dal Dizionario Amarasinha. Ne tralascio la spiegazione perchè non sarei sempre sicuro di non isbagliare, e perchè, a ben farla, converebbe talora entrar più distesamente nella mitologia.

Nomi o epiteti di Parabrahma.

Niràngiana: Majatta: Nirvicàlpa: Gunatìta: Giotirmajàn: Abbicta: Adiapurusha: Suajangiòti: Nirvicàra: Shattamàttran: Nirvishèshan ec.

Nomi o epiteti di Brahma.

Atmobù: Suragèsa: Paramèsti: Pitamahà: Erenniagàrbà: Lochèsla: Suajanbù: Ciaturàna-

Vien questa Dea rappresentata con occhi spalancati e terribili, con faccia nera qual carbone, con lunghe sporgenti zanne, e con chioma irta ed intrecciata di serpi. Ha ta-

na: Data: Abgiagiòni: Daraina: Birincì: Camalàshana: Shrestà: Pragiàpati: Bedà: Bidàta: Biscinashràc: Bidì.

Nomi o epiteti di Vishnù.

Naràjena: Vaicunta: Bistara-Sciaryà: Damùdara: Reshichèsha: Màdhava: Prabù: Deittiàri: Pundaricàcscia: Govìnda: Garudadduagià: Pitàmbara: Atciùta, Sharanghì: Bissuacscèna: Gianàrdana: Upèndra: Indravaragià: Ciaccrapàni: Ciaturbugià: Padma-naba: Madhuribù: Baashudèva, o Vaashudèva: Triviccrama: Devachinàndana: Sciourì: Shripatì: Purushòttama: Vanamàli: Baliddnànshi: Camsaratì: Adècshagià: Vishuambarà: Caittabagìt: Bidù: Shribazzalànzana: Gadaggrazà: Mungiachèsha: Dasharahà: Dasharupabrèt.

Nomi o epiteti di Sciva.

Sciamburìsha: Pashupatì: Shulì: Mahèsciuara: Isciuara: Sharba: Ishàna: Shancarà: Ciandra-shècara: Butèsha: Candaparasciù: Ghirisciò: Mrèda, o Merèda: Mrettungiajà: Chirtibasha: Pinachi: Pramatadipà: Uggra: Capardì: Shricantà: Sciticantà: Capalabretà: Bamadèvo: Mahadèvo: Virupàkcia: Trilòzzana: Creshanurèta: Sharvàgnia: Durgiatì: Nilaloìta: Arashmarà: Harrahà: Bargahà: Strambacà: Stripurantacahà ec.

lora otto, talora sedici braccia, porta la spada, il tridente, una fionda obliqua e ritorta, una ruota ferrea acutissima, un gran coltello, una clava e varie altre cose, e preme col piede la testa al serpente detto Scianca.

Or secondo l'Autor del Sistema Brahmanico, questa Dea è la Luna, è Iside, è la natura, è la Venere Urania, e dee di più, per colmo di stravaganza, paragonarsi alla Venere greca (1).

A questa Deità s'immolavano negli antichi tempi vittime umane, ed oggigiorno se le offre il sacrificio detto Tucam, in cui un uomo sospeso in aria ad un alto legno con una legatura sotto il petto e con due uncini di ferro fitti nelle carni delle reni, senza dar segno di dolore, ma brandendo allegramente una spada vien portato in processione dalla moltitudine.

Quindi il Sig. Maurice di botto conclude che la spietata Diana del Taurico bosco altra probabilmente non si era che questa fiera Deità (2) degl'Indiani. Tali argomenti mi

Gangadarà: Andacaripuhù, Cartardanshì: Brahadduaggiahà: Biomachèsha: Babà: Shrimat: Stanù: Ruddra: Humapattihì ec.

(1) V. p. 99. e 103. ec. Syst. Brah.

(2) Ella ha pure altri nomi, come Una, Cattiàjani, Gòuri, Cali, Heimavatì, Isciuari,

sembrano simili a quest'altro: Falari fu un Principe crudele; Nerone parimente; dunque Falari e Nerone altri probabilmente non furono che lo stesso Principe.

Tra i Maratti e nel Bengala si sacrifica con solenne cerimonia un bufalo a questa Dea in commemorazione della vittoria ch' ella riportò sopra il Deitti Mahishashùr. Questi in forma di bufalo fè la guerra ad Indra e alle sue celesti schiere per cento anni, e alfine sconfittolo, si usurpò il suo trono. Indra co' suoi vinti Deuta scacciato dal Cielo ed errante sulla terra, va condotto da Brahma ad implorar l'ajuto di Vishnù e di Scìva. Questi tocchi di pietà per lui e irritati contro Mahishashùr gettano dalle lor bocche adirate una fiamma che si converte in una Dea d'incomparabil bellezza con dieci braccia armate. Questa fu Pàrvati sotto nuova forma, detta Durgà. È mandata contro l'usurpatore; assisa sulla sua tigre lo investe nelle varie forme, in cui egli si trasfigura, e finalmente prendendogli col piede la testa, con un colpo di spada gliela stacca dal busto. La parte superiore di un corpo umano spicca immantinente sul collo reciso del bufalo per rinnovare la pugna, ma Durgà lo

Scivahà, Rudràni, Ghirigia, Menacatmagià, Baddra-Calì, Durgà ec.

trafigge colla sua lancia per mezzo il cuore e pon fine al combattimento.

Secondo l'Autor del Sistema Brahmanico, questa Dea è creduta mandare il vajuolo: secondo il mio Pandit, Scìtala una Dea di molto minor importanza, è colei che, secondo l'opinione del vulgo, manda quella malattia.

Ganèsa o Ganèscia è il Dio della sapienza, detto ancora Viddiadìpati, cioè signor delle scienze, e Vighnaràgia, che significa Re e signoreggiator degli ostacoli, o rimovitor de' mali. Dai Tamulici è appellato Pulleàr, e corrottamente in alcuni luoghi Gones. Egli è rappresentato con testa di elefante (onde ha l'epiteto di Gagiànana) con un solo dente o almeno un dente più corto dell'altro, perchè, secondo la favola, gli fu da Parasu-Rama troncato con un colpo di scure, per lo che è detto Ecadànta, (cioè avente un solo dente:) ha una pancia larghissima, e sta assiso sopra un gran sorcio con gambe incrocicchiate al modo degl'indiani. Viene invocato prima d'entrare in qualche negozio o risoluzione, ed ogni scrittura si comincia con queste parole: lode, salutazione, rispetto a Ganèscia. Gli scolari celebrano in suo onore una festa nel mese di Agosto, se ben mi ricordo. Questo Dio è stato paragonato al

Giano de' Romani, e passano certo fra essoloro alcune rassomiglianze, sebbene al tempo stesso non minori dissimilitudini. Nulladimeno l'Autor del Sistema Brahmanico vuol assolutamente far de' due Numi un Nume solo; e con quali stiracchiature, voi vel potrete vedere, se vi aggrada.

Ganèscia è riputato figlio di Sciva; poichè Pàrvati, incarnatasi in Parsùti moglie di Dacsha Pragiàpati, e lavandosi un giorno in un certo stagno, mentre colla mano si astergeva il sudore, secondo la favola indiana, sel trovò con mirabile origine nato in mano.

Indra, Dio delle nubi e della pioggia, rassomiglia per diversi lati al Giove de' Greci e de' Romani, specialmente al Jupiter pluvius, ma troppe al solito sono ancora le differenze fra esso loro per poter credere che uno servisse di modello per l'altro. Eccovi una favola Indiana intorno ad Indra.

Questo Dio innamorato d'Aìllia moglie di Gautàma, prese la forma di gallo in compagnia di Ciàndra, e cantò presso l'albergo di quel Rescì in sulla mezza notte. Uso questi di lavarsi nel Gange di buon'ora, e d'attendere alle mattutine preghiere, uscì di casa. Indra immantinente spogliossi la forma di gallo e presa quella di Gautàma, la-

sciando Ciàndra alla porta, si presentò ad Aìllia, che sebbene si avvedesse chi egli veramente si fosse, non seppe resistere alle ardenti instanze del Dio. Gautàma giunto al fiume e accortosi ch'era ancor mezza notte, ritornossene a casa e scoperto il fatto, maledisse gli adulteri. Per la virtù sempre immancabile della maledizione, la moglie Aìllia fu convertita in pietra; e al povero Indra usciron fuora sparse per tutto il corpo mille joni, o muliebri pudendi, onde egli per vergogna stette ascoso per mille anni in un fiume detto Manasharùvara, durante i quali altri governò il suo Cielo. Finalmente Brahma, Vishnù, Sciva ed altri Dei intercedettero in suo favore, e dopo varie umilianti ed austere penitenze, Gautàma gli perdonò, e le muliebri joni furon cambiate in mille occhi, onde ha l'epiteto di Sahasracsha (cioè avente mille occhi). Le sue parti virili essendosi imputridite e disfatte, gli furon sostituite per ordine di Vishnù quelle d'un capro (1).

(1) *I seguenti son nomi ed epiteti d' Indra.*

Martuàna: Magavana: Bidògia: Pacshàshana: Breddasravà: Sunashira: Puruhùta: Purandara: Zistnù: Lecarshava: Shaccra: Satamagnù: Divaspati: Suttramàgo: Travitbazdrì: Bahashavà: Brettrahà: Brèshì: Batsoshpatì: Surapatì: Bala-

Questa favola con altre molte sopra Indra, non so vedere qual relazione o somiglianza si abbia con quelle del Giove Greco, il quale fu, secondo me, greco e non indiano, come Indra fu indiano e non greco.

Indra porta ancora, fra gli altri, l'epiteto di *nasuto* per un gran naso che una certa imprecazione gli fè venire; epiteto non mai, per quanto io sappia, dato a Giove da alcun poeta greco o latino.

Indra lancia il folgore, e l'iride è l'arco, su cui lo innocca; ma il tuono è fatto da Gàgia minor germano di Garùda l'uccello sacro a Vishnù e di Arùna cocchiere di Suria o del Sole. Il regno o cielo d'Indra è detto Indralòga, o Suàrga.

Jàma è il primo ministro di Sciva; giudice delle buone e delle malvagie azioni, institutore di premio e di pena. Egli negli infernali suoi dominj detti Jamapùr, che sono verso il mezzogiorno del mondo, esamina i meriti e i demeriti delle anime dei trapassati coll' assistenza de' suoi ministri e segretarj Cittra, Cittragùpta, Aràjama ec., e d'una deformissima armata di esecutori

rati: Sacipati: Szrambabèdi: Arì: Ajasurà: Namaciaùdana: Shaner Andana: Dusciàvana: Turashàt: Megabàana: Pràcimabaraìì: Rahibà: Pretanashàt: Pulomagìt: Acàndala ec.

Demonj, ma che però non debbono esser confusi nè co'Deitti nè coi Ràcshasa.

Presso questo Dio sono due grossi cani da tre teste, uno detto Bazdradàntstara (il che significa avente denti di diamante) e l'altro detto Surpanàca cioè (di larghe unghie, di grossi artigli.) Mordono essi e stracciano le carni dei malvagi, che simili a quelle di Tizio, immantinente rinascono. Avvi pure un gran numero di uccelli detti Ghèrdara, ed ogni sorte d'animali feroci, e velenosi per punire i rei divisi in ventiquattro soggiorni. Mittra e Barùna sono coloro che traggon l'anime de' trapassati alla presenza di Jama; ma quelle de' perfetti non sono soggette al suo impero, e vengono senza altro esame condotte nella suprema felicità. Jama è rappresentato cavalcare un bufalo; ed è figlio di Sùria (1).

Cartìca, o Sham-Cartìca, o Cartichèja, detto ancora Subramànnia, Mahascèna ec. ha sei teste, onde prende l'epiteto di Shadhamùca, e quattro o, secondo altri, dodici braccia, e gran numero di occhi. Egli

(1) *Nomi o epiteti di Jama.*

Darma-ragia: Pettripati: Shamavàrti: Pretaràth: Cretànta. Jamùnabràta: Ihàmana: Jamarath: Càl: Dhandhadarà: Shrarda-deva: Vaivasuatà: Antacà ec.

è il Marte degl'Indiani, e comandante delle armate celesti sotto Indra, ma non ha nel resto rassomiglianza alcuna, per quanto parmi, col Marte de' Greci, e de'Romani. Egli nacque in modo assai curioso e che parve indicare la futura fierezza di sua natura.

Sciva e Parvati stettero congiunti in amoroso abbracciamento per cento anni, dopo i quali Sciva levandosi, il suo seme cadde sulla terra che tutta ne tremò. Chirticà moglie della Luna che, come vi dissi, fra gl'Indiani è maschio, lo raccolse in bocca, ma, non potendo soffrirne l'ardore, lo sputò sopra un erba detta Munzi che ne inaridì, ne raggricchiò, e ne stridè dolorosamente. Chirticà il riprese in bocca e lo gettò nel fuoco. Questi ancora ne inorridì e consegnollo al vento, e tosto quel seme divenne un fanciullo che fu Cartìca. Tutti gli Dei si portarono a vederlo e il chiamarono Scenàni cioè capitano, Generale ec. Egli è fratello di Ganèsha, e la sua origine è raccontata ancora differentemente.

Egli cavalca un pavone detto Moùr, o Maùra.

L'Autore del Sistema Brahmatico vuol che questo Subramannia o Cartichèja (ch'egli scrive Kartiguèa) sia Ercole, e trovando

ch'ei porta l'epiteto Scanda, ci assicura che la Scandinavia prese il nome da questo Nume Indiano.

Camadèva, il Dio Cama, è il Cupido degli Indiani, ed è assai ingegnosamente descritto nei libri loro (1). Benchè Camadèva rassomigli di molto all' Amore de' Greci e de' Latini, io non veggo ragione alcuna perchè questi si abbia a creder tolto da quello. Camadèva non è fanciullo, ma secondo il mio Pandit, ha diciotto anni; nacque di quella età e di quella è sempre rimasto; è armato d'un arco fatto di canna di zucchero, e la cui corda è una filza di api, e por-

(1) *Vari de' suoi nomi o epiteti sono i seguenti.*

Madàna: Manamatà: Marà: Pirdumanà: Minachètana: Candarpa: Darpacà: Anangà: Cama: Panciasharasmarà: Shambàrari: Manasigià: Cusciomaisciù: Anagnazà: P spadanuvà: Ratipatì: Macaradduagià: Atmobù. L'Autore del Sistema Brahmanico ha interpetrati fra questi epiteti quelli che faceano al suo proposito di mostrar questo Dio esser lo stesso che il Cupido de' Greci e de' Latini, come *ebrio*, *petulante*, *scherzatore*, *lascivetto*, *lussureggiante*, *occulto*, *insidiatore* ec. ed ha lasciato, sebben mi ricordo, senza spiegazione quelli che ne mostravano la differenza, come Minachètana, cioè abitatore del pesce ec. ec.

ta cinque strali infiorati o piuttosto fatti di fiori, e detti in Sanscrit Shugànda, Mandabàju, Vashànta, Rùta e Sciuarùpa. Egli è marito di Rèti la Dea del piacere, e non è punto bendato o cieco, ma ha vista libera ed acuta. Cavalca un pappagallo ed è accompagnato da ninfe danzanti, la prima delle quali porta la sua bandiera.

In prima egli nacque nel punto, in cui Brahma s'innamorò della sua propria figlia Sarassuati, la quale nacque dalla bocca di Brahma stesso; e, secondo altri indiani mitologisti, egli ebbe per genitori Maja e Cashàpa. Eccovi poi brevemente come rinascesse una seconda volta, per quanto il mio Pandit mi narra.

Vishnù per ingannare Sciva prese la forma d'una leggiadrissima fanciulla detta Mohòni Sciuarùpa e si mostrò allo stesso Sciva. Camadèva scocca a questi uno de' suoi più potenti strali, ond'ei fieramente s'innamora della ninfa. Ella il fugge; ei la segue; la raggiunge dentro un folto boschetto, l'abbraccia, e mentre cerca vincere le resistenza di lei, il suo seme cade sulla terra, ed in quell' istante Vishnù ripiglia la sua propria forma. Sciva pieno di rossore, con una scintilla dell'occhio suo terribile uccide ed incenerisce Camadèva autore di quella sua ver-

gogna. Reti affannosa e piangente per la morte del suo marito, va a ritrovare Sciva il quale mosso a pietà, le dice che il suo sposo rinascerà in casa di Crishna, donde passerà in casa del Deitti Shàmbara, e ch'ella potrà un giorno, colà dimorando, ritrovarlo. Ella si conforma ai suoi detti e si porta alla casa di Sciàmbara, dov'è impiegata in bassi domestici servigj. Camadeva intanto rinasce da Crishna e da Rucshamenì sua moglie, la quale altro non è se non Leccimi in nuova forma. Sciàmbara antico inimico di Crishna, trafuga di sua casa il fanciullo di fresco nato e il getta nel mare: un pesce lo inghiotte, il quale preso quindi da un pescatore, è portato alla casa di Shàmbara: Reti apre il pesce, trova il fanciullo nel suo ventre e ne prende cura. Questi riguarda Reti come sua madre, ma, fatto adulto, Nareda Muni avverte ambedue del loro esser vero, e Camadeva si vendica di Sciàmbara e si riunisce alla sua moglie Reti.

Dal caduto seme di Sciva nacque Hariàra-deva. Hari o Heri è un nome di vishnù, ed Arà, uno di Sciva, cosìcche Hariàra significa Vishnù-Sciva. Questo Hariàradeva è il Dio de'cacciatori.

Suria, il Dio del Sole, è figlio di Ca-

shàpa e di Aditi: ha un cocchiere, detto Arùna, senza gambe, ed il cavallo Uccèisharvà con sette teste, per significar forse i giorni della settimana. Ebbe per figli Jama, di cui testè vi parlai, e Jamùna la Dea del fiume così nomato il quale volgarmente dicesi Giumna. Ebbe ancora Assuàn e Cumàra gemelli dalla sua moglie Sanghnia trasformatasi in cavalla. (1)

Ciàndra è il Dio della Luna, come già dissi: egli ha ventisette mogli, delle quali una è Rohini; tiene nella destra un coniglio e siede sopra un carro tratto da antelopi (2).

Visvacàrma o Visuacàrma è fabbricator d'armi agli Dei, patrocinatore degli artefici, ed è detto l'inventore dell'Aghni-Astra, o armi da fuoco. È stato quindi creduto Vulcano dai Letterati Orientali. Comunque sia-si, egli è fabbro non solo di armi, ma di tutto ciò, che agli Dei può far di mestiero per ammobiliare i loro celesti soggiorni.

Un Autore inglese francamente assicu-

(1) I seguenti sono altri nomi di Surìa: Arca: Tàpana: Martànda: Divàcara: Pravàcara: Dunàcara: Aditia: Vivassuàta: Mitra o Mitra ec.

(2) Son nomi di Ciàndra parimente, Soma, Himanshù, Sashi, Meregànca ec.

na che gl'Indiani avevano conosciuto la polvere piria e le armi da fuoco molti secoli avanti l'invasione d'Alessandro, e che con buon successo le impiegarono come strumenti di vendetta contro quel formidabile conquistatore. Aggiunge che i razzi i quali con tanta destrezza ed effetto son da essi gittati a' giorni nostri, sono quelle stesse macchine di guerra che scossero il coraggio delle falangi Macedoniche sulle sponde dell' Ifasi, e che Filostrato chiama il tuono ed il lampo degli Dei.

Or da quanto Filostrato riporta non si può trarre al più che un semplice sospetto e non una prova che gl'Indiani avessero in quegli antichissimi tempi scoperta la polvere piria e l'uso suo. Riporterò tutto il passaggio di Filostrato affinchè possiate giudicarne per voi medesimo. „ Quei che sono veramente savi, dic' egli, abitano nel mezzo tra il fiume Ifasi e'l Gange, nella qual parte Alessandro non capitò mai; non già perchè egli avesse paura di alcuna cosa che fosse in questo paese, ma ritenuto, per quel ch'io stimo, dalla riverenza delle cose sacre. Conciossiachè quantunque egli avesse potuto varcar l'Ifasi e avesse pur forze bastevoli ad occupare il vicino paese, nondimeno la Fortezza da essi abitata, non si sa-

rebbe potuta prendere da niuno giammai, sebbene vi avesse seco condotto mille Achilli e tre mila Ajaci. Gli abitatori di essa non escon già fuori in campo a combattere i loro nemici, ma, essendo sacrosanti e cari agli Dei, con prodigj celesti e con fulmini (διοσημείαις τε καὶ σκηπτοῖς) rispingono gli assalitori. Affermasi che Ercole Egizio e Bacco, i quali coi loro eserciti scorsero l'India, colle lor armi unite attaccarono costoro e con ogni sorta di macchine tentarono espugnar quel luogo. I Cittadini, senza fare all'incontro provvisione alcuna, se ne stavano quetamente dentro; ma tosto che i loro nemici vennero all'assalto, turbini di fuoco e fulmini (πρηστῆρες αὐτοὺς ἀπεώσαντο καὶ βρονταὶ κατὰ στρεφόμεναι ec.) fioccando giù e avventandosi alle loro armi, in un momento gli rispinsero. E quì si dice che Ercole gittò via lo scudo d'oro, il quale fu poscia da quei Savj per una rimembranza appeso nel tempio tanto per la fama del nome di Ercole, quanto per le belle sculture dello scudo medesimo ec. „.

Passerò adesso a parlarvi di Buddha.

Egli è difficile il dire chi fosse costui; se un solo o più portassero questo nome, e s'ei fosse veramente Indiano o venuto da altre parti, come alcuno inferisce dai crespi suoi capelli e dalle sue fattezze differenti dalle In-

diane che si scorgono nelle statue e pitture di lui sparse in varj luoghi dell'India. Secondo i Bramini, dice Jones, il colore di Buddha quest' ultimo gran legislatore e Dio dell'Oriente, era fra'l bianco e'l rosso.

Quindi tuttochè i Bramini il voglian nato in una foresta presso Gajà, ed i Cinesi il consideriño come nato in India, il detto Jones sembra convinto ch'egli fu Tartaro d'origine. Checchè ne sia, i Bramini del Malabar e del Carnate, ne parlano poco e assai confusamente. Io non ho mai veduto alcuna sua immagine. Secondo il mio Pandit, egli è detto Cabànda cioè senza testa; Giagadìsha cioè Signor dell'universo; e Giagannatha, ossia reggitore del mondo. Quindi, secondo lui, alla pagoda famosa di Giagannàtha, o volgarmente Giagarnat, egli è rappresentato senza capo, senza mani e senza piedi e con due occhi nel petto; ed è colà adorato Vishnù in questo suo nono Avatàra, insieme con Balabhàddra suo maggior fratello, e Jubàddra sua sorella (1).

Comparve Buddha nel principio, per quanto si vuole, del Cali Jug, e quello che sembra certo, si è ch'ei fosse un Riformatore, un Lutero, un Calvino, e che le sue dot-

(1) Sonnerat dice che in detto tempio è adorato Vishnù nell'Avatara di Crishna.

trine fossero differenti in molti punti essenziali dalle già ricevute. Proibì il sacrificio di vittime umane detto Naramèdha, e quelli d'un bove e d'un cavallo detti Gomèdha ed Asuamèdha, prima usati in certe occasioni e prescritti dai Veda, ed inculcò esser orrido ed empio in qualunque modo ed in qualunque occasione il dar morte.

Buddha, Mercurio, Odino e Foe si è voluto essere lo stesso Dio, ma al certo que'nomi son tanto diversi quanto Pietro, Giovanni, Luca e Matteo; e mi sembra alquanto strano che una sola persona si chiamasse così differentemente. Egli è vero che i medesimi nomi nelle diverse lingue e nella pronunzia de'varj popoli si trovano spessissimo curiosamente storpiati e stravolti (1), ma quando il nome d'una persona non meno che l'istoria sua è differente da quella d'un' altra, non so veder ragione di credere che quella persona fossero due persone e non una.

Sonnerat vuole che Buddha fosse lo stesso che Rama: altri dotti uomini hanno supposto Buddha altro non essere stato che Noè: altri, ch'ei fosse Mosè: altri, Sifoa tren-

(1) Cambacsha per esempio, è Cambise presso i Greci; Shirsha è Serse; Daràb è Dario ec.

esimo quinto Re d' Egitto ; ed altri pur uole (1) ch' ei fosse Sesac o Sesostri, il uale sparse colle sue conquiste un nuo- o sistema di Religione dal Nilo al Gange irca mille anni avanti Cristo. Ma come ai Sesac o Sesostri, un conquistatore, un uerriero, potette esser Buddha che proibi- e l'uccidere, il nuocere perfino ad un in- etto in qualsivoglia modo e per qualsivo- lia ragione?

Il Sig. Jones vuol che il Buddha degl'Indù a senza dubbio il Fo o Foe de' Cinesi per la gione che questi non potettero pronunziare parola Buddha quando la religione di que- o Dio fu portata nel loro paese, onde il iamarono Foe.

Sia Buddha Foe, oppur nol sia, io non i metterò quì a sostenere o a confutare l'una l'altra opinione. Solo dirò che se i Cinesi on potettero pronunziar Buddha, avranno al- eno potuto pronunziar Budda, Buda, Boud- ec. e mi sembra notabile che nella pa- la Foe, non v'è nemmeno una lettera so- della parola Buddha.

Quanto a coloro che vogliono esser Bud- a Mercurio, il mio Pandit mi assicura e Buddha, Avatara o trasformazione di Vi-

(1) V. Asiat. Researches T. 6. p. 458.

shnù non deesi punto confondere con Buda Dio o Genio del pianeta Mercurio, da cui prende il nome il mercoledì fra gl'Indiani. Buda che nulla ha di comune con Buddha, è figlio di Ciandra Dio della Luna e di Tara moglie di Brahàspati o Vrihàspati, la quale Ciandra si tolse. Parmi che se si fosse badato a questo, non si sarebbe fatto tanto strepito su Buddha e su Mercurio.

In una antica inscrizione trovata in una caverna presso Islamabad, e che è stata tradotta nelle *Ricerche Asiatiche*, dicesi che quando Buddha discese dalla regione delle anime ed entrò nel ventre di Mahamaja, moglie di Suta Danna Ragia di Cailàs, il ventre di lei prese immantinente l'apparenza d'un chiaro trasparente cristallo, dentro il quale il divino fanciullo si mostrò bello come un fiore, inginocchiato e riposante sulle sue mani. Dopo dieci mesi e dieci giorni di gravidanza, la Regina si risolse visitar suo padre e sollecitatane la permissione dal Ragia suo marito, si pose in cammino con un corteggio degno del suo grado reale; ma arrivata ad un giardino presso la strada e postasi a passeggiare e coglier fiori, fu di subito presa dalle doglie del parto. Gli alberi abbassarono i rami loro per nasconderla e per offrirle un sostegno men-

tre dava alla luce il bambino. Brahma stesso v'accorse con un vaso d'oro in mano, vi raccolse il fanciullo, ed il consegnò ad Indra che ne diè la cura ad una Damigella, ma il fanciullo alzandosi dalle braccia di lei, fè sette passi; Mahamaja quindi il prese e portollo alla sua casa. Varie predizioni, oroscopi ec. furono fatti da' Bramini che si portarono a visitarlo: egli crebbe e fu detto Sacia o Sachia, si ammogliò con Vasutàrà figlia di Ciuhidan ed essendogli un giorno stati rivelati certi misteri, formò il disegno di abbandonare i suoi dominj, si mise in via con un solo servo ed un cavallo, e passato il Gange, arrivò a Balucali, dove impose al servo di lasciarlo e condur via seco il cavallo ec. Si dice quindi in quella iscrizione ch' egli adottò le maniere e la vita di mendicante, e che Brahma stesso, Indra, Naga il Re de'serpenti, e le quattro tutelari Deità de' quattro angoli del mondo vennero a servirlo ed onorarlo.

LETTERA IV.

Passerò in questa lettera di là dal Gange in grazia del Nume Buddha. Nel regno dei Barma, di Siam e di Cambodia, e nell'isola di Seilan, la religione dominante è quella di questo Nume ch'è pur detto Godàma, Gaudàma, e da alcuni scritto Sommonacodom: ed in Cina, Cocincina e Giappone egli è pur probabile, secondo alcuni, che trovinsi sparsi seguaci della stessa dottrina. Sebbene questa religione sia in molti punti essenziali diversa da quella dell'India dentro il Gange, vedrete però che in altri ella è ad essa somigliantissima. Vincenzo Sangermano, Missionario italiano, ce l'ha fatta conoscere. Egli comunicò al Dott. Buchanian Inglese tre piccoli trattati sui Birma o Barma che questi inserì con alcune riflessioni sue proprie nel tomo sesto delle Ricerche Asiatiche. Non so se il P. Sangermano ritornerà giammai in Italia a pubblicavi i suoi scritti: non sarà quindi fuor di proposito ch'io ve ne dia intanto un breve estratto, togliendolo da quella traduzione inglese.

Hanno voluto alcuni che il culto di Buddha si stendesse ne' più remoti tempi so-

pra tutta l' India, e che i Bramini, colà passando dall' Egitto, vi sostituissero il religioso loro sistema, mescolando e avviluppando varj dommi del primo con quei del secondo. Una tale opinione è priva affatto del minimo fondamento; e quel che sembra probabile si è il contrario, cioè che Buddha fosse un riformatore delle dottrine Bramaniche; come in fatti i Bramini stessi confessano; sebbene non mi sembri ancora molto chiaro se il Buddha de' Barma abbia a credersi lo stesso che Buddha del nono Avatàra di Vishnù, e se dal nome di Gaudàma ch'ei porta ancora fra essi, egli abbia o no, nulla di comune col Rescì Gautàma, la cui moglie fu sedotta da Indra.

Checchè siasi di ciò, permettetemi di passare avanti.

Nell' impero de' Barma i Sacerdoti di Buddha o Godama sono detti Rahan, da altri appellati Talapoini. Non ammettono essi altri Numi, ma adorano quello come solo e vero Dio. Credono la sola religione sua fatta per salvare i fedeli, e false e cattive tutte le altre. Eglino esortano i ciechi seguaci di esse ad entrare nella diritta strada della vera loro dottrina e fede; ed i teologi e dottori d'ogni nazione ad illuminare i popoli su questo punto. Tutta volta non

perseguitano alcuno per le sue religiose opinioni, e la Pagoda, la Moschèa e la Chiesa Cristiana sono erette in faccia al tempio di Godama.

Sei uomini, secondo essi, pretesero esser Dei, e predicarono ciascuno la sua particolare e falsa dottrina. Costoro, dicono i Barma, sol per rispondere a quistioni loro proposte e non già perchè essi fossero dentro se convinti della verità di quella, andarono cianciando quel che loro veniva nella mente.

All'apparir di Godama, alcuni ammutirono e rinunziarono alle loro false dottrine, ma alcuni stettero ostinati e duri del pari che i loro seguaci. ,, È facile, aggiungono i Barma, estrarre colle unghie e col Megnap (1) una spina dal vostro piede, ma egli è ben difficile lo svellere dalle menti degli uomini le dottrine de'falsi Dei. O voi, dottori degl'Inglesi, degli Armeni, degli Olandesi (2) ed altri (è detto nel Catechismo di questi Barma) o voi, savj di tutte le nazioni, siate simili alle lampadi in un luogo oscuro, e ammaestrate tutti coloro che si smarriscono negli errori di que'fallaci Dei;

(1) Tanaglietta con cui eglino si strappano via i peli della barba.

(2) V. T. 6. As. Res. p. 270.

affinchè eglino possano fuggire da loro, come da un inospite e deserto sentiero ed arrivare all' ampio e diritto cammino della sana dottrina e fede „.

Del resto questo Gaudama fu prima uomo, come tre altri Dei, che il precedettero, Chauchasam, Gonagom e Gaspa in questo mondo; ed alla età di trentacinque anni avendo ottenuto la divinità, predicò la sua legge per quarantacinque anni, apportò salvazione a tutti i viventi, e ad ottanta anni d'età acquistò il Nieban, o Niba, cioè il Cielo. Cinque sono i comandamenti della legge di Godama: 1. dal più piccolo insetto fino all'uomo, tu non ucciderai. 2. Non ruberai. 3. Non contaminerai la donna o concubina altrui. 4. Non dirai cosa alcuna falsa. 5. Non beverai nè vino nè altra cosa inebriante. Dieci sono i peccati e divisi in tre classi. Sono nella prima l'uccidere gli animali; il furto; l'adulterio. Nella seconda classe è la falsità; la discordia; l'aspro e dispettoso linguaggio; il parlare ozioso e superfluo. Nella terza classe sono; il desiderare la roba altrui; la invidia o il desiderio dell' altrui morte o infortunio; il seguir la dottrina de'falsi Dei.

Colui che sfugge questi peccati, vien detto osservar Sila. Le buone opere che

debbono praticarsi, son dette Dana e Bavana. La prima consiste nel far limosine, particolarmente ai Rahan o Talapoini; e la seconda in pronunziar tre parole, cioè Aneizza, Docca, e Anatta. La prima di queste parole ci rammenta che siamo soggetti a vicissitudini; la seconda, all' infortunio; la terza non essere in poter nostro il renderci esenti da questa volubile ed ingannevol sorte.

Chiunque morrà senza aver osservato il Sila, Dana, e Bavana, passerà certamente in uno degli infernali stati e diverrà un Niria, un Preitta, o qualche animale. Vi parlerò dell'inferno de' Barma più sotto, e di questi Niria e Preitta o Prèta.

Le buone, o malvagie azioni, secondo la legge di Godama, saranno premiate o punite con beni o gastighi temporali in questo mondo del pari che con futuri dopo la morte, in proporzione del loro grado di bontà o di malvagità.

Voi vedete che la morale di Godama, se sen'eccettuino poche cose, come il considerar quale scelleraggine il porre a morte qualsisia animale per uso dell' uomo; il raccomandar con tanta premura e come virtù del primo ordine il far limosine, specialmente a'suoi Preti Ràhan; il riguardare

il celibato come virtù, o almeno come uno stato più perfetto del matrimonio (opinione producitrice di molti danni e delle peggiori conseguenze) voi vedete, io dico, ch'essa può forse stare al confronto di quella ch'è insegnata in qualunque altro religioso sistema. Ma quello ch'è veramente strano e sorprendente si è, che con tutto questo i Barma non concepiscono punto, o non ammettono un Essere supremo, creatore e preservatore dell'Universo (1). Questo Universo è da essi detto Loga; il che significa successiva distruzione e riproduzione: giacchè, secondo essi, un mondo ha succeduto e succederà all'altro, all'infinito, giusta una certa legge generale detta da essi Damata; parola che, secondo il P. Sangermano, può interpetrarsi Fato.

La durazione d'un mondo è d'un prodigioso, e quasi incalcolabile numero di anni, come pur lo intervallo fra la distruzione di uno e la riproduzione di un altro.

La vita degli uomini non fu la stessa, ch'è di presente, nè continuerà ad esserlo; ella è più lunga o più breve secondo il general merito o demerito delle azioni loro.

(1) Io dubito molto che il P. Sangermano, quì come ancora in qualche altro punto, non abbia ben compreso le dottrine de' Rahan.

Quella de' primi abitatori di Zabudiba (1) si estese ad un numero d'anni eccedente l'umano concepimento; ma i loro figli e nepoti, in proporzione che le virtù loro diminuirono, ebbero più corte vite; e questo successivo e graduale accorciamento continuò finchè si ridusse a dieci anni, durata della vita degli uomini quando son giunti all'ultimo grado di scelleraggine: ed in questo periodo di tempo suppongono i Barma che quasi tutta la stirpe umana perisce. I figli di questi, ponendo mente alla cagione della brevità della vita de' loro padri, si risolvettero ad essere meno viziosi, e meritarono di vivere venti anni. I figli e discendenti di questi, crescendo successivamente in virtù, vissero trenta, quaranta, ottanta, cento, mille, diecimila, centomila, un miglione, ec. di anni, fino ad un numero innumerabile da essi detto Assenchi. Ora questo successivo scemamento nella durata della vita umana da un Assenchi fino a dieci anni, ed il progressivo accrescimento della stessa da dieci anni fino ad un Assenchi, dee farsi sessantaquattro volte in un ripro-

(1) La terra da noi abitata, come appresso dirò. Questa è il Giambudìp, o Giombodulp degl'Indù.

dotto mondo avanti che questo venga ad esser distrutto.

Le remote cagioni della distruzione di un mondo sono tre: la lussuria, l'ira, e la ignoranza; e da esse procedono le cagioni prossime, fuoco, acqua e vento. Quando la lussuria domina, il mondo è consumato dal fuoco: quando l'ira, esso discioglies in acqua; e quando la ignoranza prevale, esso è disperso dal vento.

Avanti di dirvi come questo avvenga, convien ch'io vi parli di alcune altre Barmaniche dottrine.

Tutti gli esseri viventi sono dai Barma divisi in tre classi; Chama, o esseri generanti: Rupa o esseri materiali ma non generanti, ed Arupa, esseri immateriali o spiriti. Questi tre generi di esseri si suddividono poi in molte specie che abitano varie dimore, e sono in uno stato di felicità o di miseria.

I Barma ammettono una metempsicosi, ma, per quanto mi pare, un poco differente da quella degli Indù. Alla morte d'un uomo o d'un altro animale, l'anima loro perisce col corpo, ma da quella dissoluzione di parti formasi un altro essere che, secondo la buona o malvagia vita primiera, diventa un uomo, o un animale, o un Nat (per cui in-

tendono certi Esseri superiori all'uomo) ovvero un Rupa; e questo giro di cambiamenti dura ne' varj Esseri finchè per le loro eccellenti azioni ottengano il più perfetto di tutti gli stati detto da essi Nieba o beatitudine suprema, in cui divengono liberi da ogni ulterior cambiamento, ed in cui

„ Nè più si brama nè bramar più lice.

Dirimpetto alle quattro facce della gran montagna Mienmo, (1) le quali sono, una d'argento, una di vetro, una d'oro ed una di carbonchio, sorgono in mezzo all'Oceano quattro grandi Isole, abitazioni degli uomini ed altri animali, presso a ciascuna delle quali sono cinquecento altre più piccole. La grande isola meridionale detta Zabudiba, è abitazione degli uomini; e noi altri Europei in particolare venghiamo, secondo i Barma, da qualcuna delle cinquecen-

(1) Questa è probabilmente la gran montagna Meru degl' Indù. Il P. Paolino confonde malamente il Meru col monte Imàlaja, o Imavàta. Essi son distinti dai Bramini, e per la diversa loro situazione e per la diversa altezza. Il Meru è posto in mezzo all'Oceano, ed intercettando i raggi del sole colla sua grandezza ed altezza, la quale è di centomila Giòzana, produce la notte. L'Imàlaja è alto diecimila Giòzana: il Giòzana poi è più d'una lega, se ho bene inteso il mio Pandit.

to piccole isole che stanno intorno a quella grande. La vita nostra è ristretta ad ottanta anni incirca, ma quella degli abitatori delle grandi isole Pioppavidia ed Amaragoga, dura sempre cinquecento anni, e la statura loro è assai più grande della nostra, que' di Pioppavidia essendo nove cubiti, e que' d'Amaragoga sei in altezza. (1) Gli abitatori della grande isola settentrionale differiscono interamente da quelli delle altre.

(1) Ciascuna delle quattro grandi isole ha il suo particolare albero sacro. L'altezza di questi alberi è cento giòzana, il giro de' rami loro trecento, ed il loro tronco cinquanta in circonferenza: furon prodotti al principio d'un mondo per poter del Fato, e continueranno fino alla fine di esso. Gl'Indiani immaginarono il Calpabrikcia, di cui feci menzione nel primo Avatara di Vishnù. Maometto pose pur anco nel suo paradiso l'albero della felicità detto Tuba, ogni ramo del quale stendesi nella abitazione di ciascun fedele e gli fornisce ogni più soave e desiderabile nudrimento. Da esso i beati hanno seta finissima per vestirsi, e per fino bellissimi cavalli magnificamente sellati escono da quell'albero prodigioso per servizio de' fedeli. Il suo tronco s' innalza tanto ed i suoi rami si spandono in così vasto giro che il più veloce e gagliardo cavallo appena in cento anni potrebbe uscire di sotto alla sua ombra.

Hanno essi bisogno di vestiti ? Ai rami di certi alberi meravigliosi pendono invece di frutta ogni sorta di preziosi abbigliamenti. Hanno essi fame? Quegli stessi alberi forniscono loro certa specie di riso eccellente che posto sopra certe pietre, queste di per se mandan fuora fuoco, e quando esso è cotto e preparato, quel fuoco di per se si estingue. Quando coloro stanno mangiando il loro riso, varie altre vivande del più esquisito sapore, e adattate al particolar gusto di ciascheduno, appariscono sulle foglie e su' rami di quegli alberi medesimi; ed è questo cibo di tal sostanza e nudrimento che per sette giorni spegne ogni appetito di mangiare. Finito il pranzo, il resto de' cibi da se sparisce. Non sono quegli abitatori punto soggetti a malattia od a vecchiezza, ma vivono mille anni felici e tranquilli e simili sempre in vigore ai giovani di diciotto anni. Essi sono di color d'oro, alti tredici cubiti, e bellissimi, specialmente le donne. Tralascio, per esser breve, altre loro particolarità. Quell'isola poi non ha bestie feroci, non serpenti, non insetti velenosi o molesti : non vi si prova nè calore nè freddo, nè stagion piovosa nè alcuna intemperanza d'aria. Abbonda de' più begli alberi di un aureo colore, da cui pendono in gran-

de profusione e varietà i più deliziosi frutti e i più soavi fiori, e da cui colano le più odorose gomme che servono a quei felici abitatori per profumarsi le membra. Correnti d'acque di sandalo scorrono per tutta l'isola, nelle quali essi scherzano e nuotano.

A tanti vantaggi nondimeno, uno ne manca. Gli abitanti dell'isole Settentrionale, Occidentale ed Orientale, dopo la morte loro, rinascono nelle isole stesse; la nuova lor vita è simile alla precedente; e siccome son liberi dal cadere nelle inferiori dimore degli Ape o dannati, così non possono aspirar a passare nelle superiori abitazioni dei Nat o Genj celesti, come noi abitatori della isola meridionale possiamo innalzarci col merito proprio delle nostre azioni fino al più perfetto di tutti gli stati, il Nieba.

Di questi Nat o Genj avvene un numero quasi infinito tanto maschi quanto femmine. Sono distinti in sei ordini o gradi di maggiore o minor eminenza, ed abitano le varie e più o meno elevate immense regioni de'Cieli; paesi, città, palagi vastissimi, ripieni di tutti i piaceri e di tutte le delizie immaginabili. Sonovi i Principi e Re dei Nat con corti splendidissime; e quello ch'è assai curioso negli scritti de'Barma,

l'ampiezza di quegli immensi spazi, la forma di quelle città, le cui mura sono per lo meno dorate, e delle loro strade lastricate d'oro e di gioje; di quei palazzi (1) e delle loro superbe sale, delle innumerabili smisurate colonne che gli sostengono quali d'oro, quali d'argento, quali di cristallo e tutte ricoperte di pietre preziose; di quei dilettevolissimi laghi di limpidissime acque, ove sono palischermi d'oro ed argento, in cui i Nat, tanto maschi quanto femine, vanno a diporto or cantando, or danzando; di quei giardini e degli alberi prodigiosi che vi fioriscono, ec. tutto questo è fissato e misurato a palmo a palmo.

Alcuni Nat abitano i Pianeti e le stelle: alcuni la terra, le acque, le montagne, i boschi: sotto il comando de' loro Principi, alcuni preseggono agli elementi, governano i venti, le nuvole, le piogge (2):

(1) Il Sole o palazzo del Nat così chiamato è dentro d'oro e fuora di cristallo. Questo è immaginoso;

Regia solis erat sublimibus alta columnis,
Clara micante auro flammasque imitante pyropo ec.

Quello della Luna è fuori d'argento e dentro di carbonchio.

(2) Il tuono e 'l lampo che spesso precedon

altri segnano in un aureo libro le buone o malvagie azioni degli uomini, e ne fanno rapporto al loro supremo Imperadore ec. Prendono poi quelle forme che loro più aggrada, come i Deva o Deuta degl'Indù, ai quali, in parte almeno, rassomigliano.

La loro felicità è più o men grande in soggiorni più o meno sublimi, e la vita loro più lunga o più breve, secondo le azioni loro quando erano in forma umana quì in terra. Alcuni Nat vivono cinquecento de'loro anni che sono eguali a nove millioni, de'nostri: altri (e son questi, se non erro, dell'ordine più alto) vivono cinquecentosettantasei millioni di anni.

Qual sorta di felicità fia quella che i Rupa ed Arùpa godono, gli scritti de'Barma nol dicono, ma se possiamo giudicarne dalla lunghezza delle loro vite paragonata a quella dei Nat, essa debbe essere infinitamente maggiore.

Parliamo adesso degli esseri in istato di Ape o miseria. Essi sono quattro: 1. quello degli animali o terrestri o aquatici o volatili: poichè, secondo i Barma, lo stato di tutti gli animali inferiori all'uomo, è uno

la pioggia, sono il rumore ed il fulgore delle armi di questi Nat che talora si divertono in finte pugne.

stato di miseria. 2. Quello de' Preitta; 3. Quello degli Assurighe, 4. Quello degli abitatori di Niriì ossia lo inferno.

Coloro saranno cangiati in animali dopo la morte, che non raffrenano la lingua, o i disordinati moti de' corpi e delle menti loro, e che trascurano di far limosine.

Coloro diverranno Preitta nella vita futura che non forniscono ai giornalieri bisogni de' Rahan in queste; che ne corrompono i costumi o ingiuriano le persone loro; e che oltraggiano con parole gli osservatori della legge. Di varie sorti poi sono i Preitta. Alcuni si nudriscono di sputo, di escrementi ed altre sporche materie, e vivono nelle pubbliche sale, cisterne e sepolture. Altri errando per boschi e per deserti, nudi, affamati passano la intera durata di un mondo in grida e gemiti: altri da fruste infocate sono forzati ad arare la terra con aratri roventi; altri stracciano in pezzi colle ugne le loro stesse membra, e di esse si pascono; altri hanno la bocca non più larga della cruna di un ago, e son tormentati da continua fame; altri sono abbruciati da un fuoco rinchiuso che talvolta pure scoppia fuori in fiamme da' loro corpi.

Gli Assurighe risiedono principalmente nelle radici di certe montagne molto lonta-

ne dalle abitazioni degli uomini: altri vivono per entro a foreste, altri sulle deserte coste del mare. Le pene che soffrono, sono quasi le stesse che quelle de'Preitta. Una specie intermedia di costoro detta Assurighe-Preitta, hanno la bocca in cima della testa, piccola come la cruna d'un ago, e rassomigliano emaciatissimi cadaveri, con occhi schizzanti dalla fronte come quegli d'un granchio.

Nel profondo di questa grande isola meridionale Zabudiba, nel mezzo del grande scoglio Sila-patavi, sono le infernali regioni dei Niria. Consistono di otto grandi inferni, le le cui porte menano in più di quaranta mila altri più piccoli. Innanzi le porte d'ogni grande inferno sedono i Giudici ed i loro assistenti, scelti da un ordine de'Nat. Non è necessario a costoro lo esaminare i delitti di atroce natura, come il matricidio, il parricidio, l'uccisione di un Rahan o Sacerdote, il percuotere Dio, lo eccitar dissensioni fra i Rahan, e simili: il peso di questi reati, dicono i Rahan, precipita e affonda di botto i colpevoli dentro l'abisso.

La durata (1) delle pene è misurata sulla

(1) I giorni ed anni infernali son diversi dai nostri sulla terra: ogni giorno nei grandi inferni è uguale a mille de' nostri anni; in alcuni dei piccoli inferni è uguale a seicento, in altri a settecento, in altri ad ottocento de'nostri anni.

maggior o minore atrocità de'delitti. I falsi Dei, cioè quegli empi che tentarono screditar Godama e la sua vera fede, saranno tormentati per tutta l' eternità; e quando un mondo è distrutto, passeranno ad esser puniti negli spazj dell'aria; ma se non si ostinano nella loro infedeltà ed irreligione, il loro gastigo cesserà alla fine di un mondo. Degli otto grandi inferni quattro son detti caldi e quattro freddi, ed hanno ciascuno i loro nomi particolari. Nel grand' Inferno Seinzi saranno i dannati stracciati da' ferri roventi e quindi esposti ad un intensissimo orribil freddo. Le loro membra dopo un certo intervallo si riuniscono, e nuovamente vengono lacerate come prima, ed esposte nuovamente al gelo. Nel grand' Inferno Chalasot sono gli scellerati distesi sopra un letto di fuoco, e, come tronchi di alberi, con seghe ed uncini arroventiti fatti in otto o dieci pezzi. Nel grand' Inferno Sengata saranno macinati fra quattro ardenti montagne. In altri inferni altri dannati son capitombolati da altissime montagne sopra spiedi e lance, e là tagliati e stracciati in pezzi dai demonj. Il più terribile di tutti è il grande Inferno Mahaviri, il cui pavimento di prodigiosa grossezza è di ferro rovente, e tramanda il più orribil fumo e le più acute fiamme. Passando agli

inferni più piccoli, in quello detto escrementizio, vi sono vermi della grossezza di un elefante, che mordono i dannati ondeggianti in escrementi e lordure. Avvi un inferno di ceneri brucianti; uno di spade, di coltelli ed altri acuti strumenti, fra i quali i dannati sono rotolati. Un altro d'uncini che strappan loro le viscere ad una ad una: uno di martelli, con cui sono miserabilmente battuti; uno di spine e pruni; uno di cani mordenti; uno di corvi ed avoltoi che co' loro becchi ed artigli strappan le membra de' dannati: uno, in cui questi sono forzati continuamente a montare e discendere un certo albero detto Leppan, coperto delle più acute spine: uno, in cui son costretti a bere marcia e sangue putrido. Avvi pure un inferno simile ad una immensa caldaja ripiena di bronzo fonduto; i dannati son forzati discenderne al fondo e quindi rialzarsi alla superficie, e tremila anni passano in ogni salita ed in ogni discesa.

I Barma particolareggiano con ispeciale esattezza quali saranno le pene e quanta la loro durata per tale e tale peccato. I Re guerrieri, i ministri e governatori che opprimono i popoli, i lascivi, gli ubbriachi, i fraudolenti, coloro che ingannano con bilancie, pesi, o misure false, i rubatori dei

templi e della proprietà de' Sacerdoti Rahan, coloro che corrompono le acque de' laghi e de' pozzi; che guastano le pubbliche strade, gli avvelenatori, i fabbricatori d' armi, gli uccisori di animali, i venditori delle carni di quelli, i cacciatori di professione, i venditori di vino o di veleno; gli abbruciatori di città, di villaggi, o di boschi ancora, cosicchè vivi animali vi periscano, i magistrati che ricevono doni e in conseguenza decidono ingiustamente le cause, i litigiosi, i crudeli, gl' irascondi, gli avari, specialmente in verso i Ràhan ec. ciascuno di costoro può vedere nel catechismo de' Barma in qual inferno precisamente andrà, quali saranno i suoi tormenti, e quanto dureranno. Fra gli uccisori d'animali, coloro che gli chiappano con reti e trappole; coloro che gli uccidono collo immergergli in olio bollente o in acqua, coloro che dopo avergli uccisi gli spellano e ne arrostiscon la carne ec. sono puniti diversamente secondochè quelle circostanze alleggeriscono o aggravano il peso del delitto. I Preti dei Barma hanno in somma una Casuistica così diligentemente discriminata e minuzzata che può stare benissimo al confronto di quella de' nostri più sottili Moralisti sacri.

Parlerovvi adesso del modo, in cui un mondo vien distrutto. Mille anni avanti un tale avvenimento, un Nat discende da' superni soggiorni in nero vestimento, con sembianza addolorata, co' capelli rabbuffati; passa ovunque per le pubbliche strade e con lamentevole voce annunzia al genere umano la vicina dissoluzione. Quando il mondo dev'esser distrutto dal fuoco, per centomila anni non una goccia di pioggia cade, e tutti gli animali e le piante periscono. I Nat passano nelle superiori regioni de' Rupa e degli Arupa; e con essi il Nat del Sole e della Luna; onde questi luminari s'oscurano e svaniscono. In loro vece due Soli sorgono che non sono Nat, ed uno spunta quando l'altro si corca; di modo che non v'è più notte ed il calore divien sì intenso che seccan tutti i laghi e torrenti. Dopo un certo intervallo, un terzo Sole nasce ed i più gran fiumi inaridiscono. Un quarto ed un quinto Sole succedono, ed il mare si asciuga. Un sesto Sole di più fende questa e le altre terre (i Barma numerano oltre questa, un milione e diecimila altre terre). Un settimo Sole dopo lungo intervallo apparisce, tutte le abitazioni de' Nat sono distrutte, tutto s'abbrucia, si fonde e si consuma, e come in una lampada quando il

lucignolo e l'olio son finiti, la fiamma di per se si spegne, così quel fuoco immenso da per se morrà.

Quando l'acqua dee distruggere un mondo, cadono in prima leggieri piogge, ma a grado a grado crescendo divengon sì prodigiose che ogni goccia è mille giòzana in grandezza, e per tal modo il mondo interamente si dissolve.

Quando un mondo dev' essere distrutto dal vento, centomila anni dopo che il Nat ha finito le sue ammonizioni, il vento comincia a soffiare, crescendo a poco a poco di forza. Sul primo, esso leva la sabbia e le piccole pietre, ma alfine svelle e rota per l'aria immense rocce, le cime delle montagne, e quindi la terra intera, cosicchè ella è alfine con tutte le altre, e colle abitazioni dei Nat, dei Rupa e degli Arùpa, sparsa, spolverizzata e dissipata per la immensa estensione dei cieli. Quest'ultima distruzione è quella che giunge alla più grande altezza.

Il Sig. Lord Inglese riporta d'aver udito parlare i Bramini appresso a poco nel modo stesso d'una già succeduta distruzione del mondo. Ruddra al loro dire, per comando dell'Esser supremo, irritò i venti nelle viscere della terra che perciò scoppiò, ed il

gran corpo del mondo sentì tremiti e ondeggiamenti. Il giorno mutò colore colla notte; i colli e le montagne furono scagliati via dai loro fondamenti, ed il Gange dal solito corso fu portato in un nuovo canale. Così la tempesta distrusse tutte le genti, trattene poche, le quali l'Esser supremo permise a Vishnù di coprire col manto della sua preservazione, e che meritarono esser le propagatrici dell' umano genere nella terza età. Nella quarta età, secondo che i Bramini dicevano allo stesso Sig. Lord, la ruina del mondo sarà più spaventosa d'ogni altra ed operata dal fuoco. Ruddra citerà a comparire tutte le Potenze della distruzione: la luna apparirà vermiglia, il sole spargerà la sua mormorante luce simile a zolfo fiammante; i lampi scintilleranno terrore; i cieli si tingeranno di tutti i colori, ma specialmente un fiero rosseggiamento di fuoco si spanderà sulla faccia del firmamento; i quattro elementi, di cui fu il mondo composto, combatteranno e si urteranno fra loro finchè per questa agonia tutto ritorni nella primiera confusione. Questo è appresso a poco quel che i Bramini dicono sulla futura distruzione di questo mondo, se non che ne pongono autore Vishnù in luogo di Ruddra ossia Sciva: ma non saprei di qual

provincia dell'India fossero quei Bramini, che al Sig. Lord parlavano d'una distruzione del mondo già operata dal vento e dal tremoto.

In ogni sessantaquattro distruggimenti del mondo, cinquantasei secondo i Barma, saranno operati dal fuoco, sette dall'acqua ed uno dal vento: ma questa vicenda di distruzione e di riproduzione non avrà fine giammai.

La riproduzione del mondo fassi per mezzo d'una grandissima pioggia simile a quella che ne cagionò la distruzione. Questa immensa massa d'acque empie lo spazio delle cose distrutte, anzi un maggiore, ed il vento quindi a poco a poco la condensa e l'assoda (1). Sulla sua superficie apparisce prima una crosta, della quale si formano le abitazioni degli Esseri superiori; lo addensamento continua, e da un'altra crosta formasi la nostra terra ed un milione e diecimila altre, ed a mano a mano il sole, la luna, le stelle; e gli Esseri superiori, arrivato il fine della vita loro come tali, prendono umane forme e scendono ad abitare i riprodotti mondi. Tutto questo si fa per opera e potere del Damata cioè del Fato.

(1) Non è facile, davvero, l'intendere come il vento ciò possa fare se non se forse col soffiarvi e riadunarvi le sparpagliate materie.

Voi vedete che per ben comprendere queste cose, è necessario esser provvisti di una immaginazione viva e forte al paro di quella dei Barma.

Del resto, sembra che per distruzione i loro Dottori non intendano già annientamento, ma solo disfacimento e sconquasso, e per riproduzione, un ricomponimento e, per così dire, un rimpastamento della materia; giacchè, di mandati per qual potere le varie sorti d'alberi e di erbe comparvero in questo mondo, eglino rispondono esser venute dai semi, o piuttosto forse dalle riunite elementari particelle dei semi dell'antecedente mondo, contenuti in quella pioggia riproducitrice.

Credendo io d'avervi detto abbastanza onde possiate vedere di qual tempra sia la fantasia di questi Dottori, tralascerò le nozioni loro geografiche, cosmografiche, ed astronomiche che, come quelle degl'Indù, da cui probabilmente tutte le trassero, altro non sono, generalmente parlando, che frottole e ghiribizzi. Le ecclissi del sole e della luna, per esempio, sono da essi spiegate a presso a poco nel modo stesso degl' Indù. Un pianeta detto Rahu, invisibile a noi perchè non lucido, ma d'una grossezza prodigiosa, acceso d'una invidiosa rabbia al-

lo splendor del sole e della luna, discende nel loro sentiero e gli prende dentro la mostruosa caverna della sua bocca; egli è però bentosto costretto a lasciarli andare, perchè sforzandosi di ritenerveli lungamente, essi gli farebbono scoppiar la testa; tanto irresistibile è la tendenza di quelli a seguir la loro cartiera. Altre volte egli li cuopre col suo gran mento, o gli lecca colla sua immensa lingua.

Vi dirò due parole de' Preti di Godama dai Mussulmami appellati Raulini, e da altri Somona o Samana, e da alcuni ancora Samanei, nome spesso menzionato dagli antichi Scrittori. Eglino rassomigliano ai Frati regolari nei paesi Cattolici, e come questi, vivono insieme in conventi o collegi, che sono le migliori abitazioni in tutto l'impero Barma. Il Dottor Buchanan che gli visitò, parla con molta lode della decenza della loro coddotta della cortesia loro verso gli stranieri e dei lumi ch'essi hanno maggiori di quelli del resto de'loro compatriotti; per lo che sono nel paese sommamente rispettati. È ambizione di ogni uomo ricco e potente nell'impero Barma il fabbricare uno di quei conventi ch'egli pone dipoi sotto la direzione di un Zara, specie d'Abbate o Vescovo, il quale è capo de-

gli altri monaci. Questi Zara sono più o meno distinti secondo la magnificenza e le ricchezze del convento, a cui presiedono, ed il numero maggiore o minore di Frati soggetti alla loro autorità. Il più grande e rispettato di essi è detto Zarado. Sontuosissimi sono gli appartamenti ch'egli abita, numerosissimo il suo corteggio, ed è la seconda persona dopo il Re, a cui si rendà la più gran riverenza ed omaggio.

È permesso ai Rahan l'avere nei loro conventi pitture e dorature, cosa proibita ad ogni altro suddito, e godono un gran numero di altri privilegi. Sono semplici tuttavia nel loro vestire e nelle loro maniere. L'abbigliamento del Zarado medesimo, quando il Dottor Buchanan ebbe l'onore di visitarlo, non differiva, dic'egli, da quello della prostrata moltitudine che lo circondava. Mi fu detto, segue Buchanan, che quando, alcuni anni passati, egli era a Rangun, usava come gli altri Rahan, di andare scalzo all'intorno, e ricevere di porta in porta il riso che gli veniva offerto in limosina. Ciò però non era tutto umiltà; poichè dovunque egli andava, le strade erano coperte di panni e la gente implorava prostrata la sua benedizione, mentre le donne si ritiravano della strada come esseri

troppo imperfetti ed indegni di stare nella presenza d'un uomo sì santo. Egli è un uomo di maniere dolci e aggradevoli; e sembra assai bene informato; ma mostra una considerabile affettazione di placidezza e di disprezzo per le cure mondane.„

Non avete voi mai veduto qualcosa di somigliante nella nostra Europa?

Del resto non v'è paese, secondo il Buchanan, dove uno straniero sia meno soggetto a soffrir bisogno che nell'impero Barma. È raro l'abbattersi in un povero; e presso i conventi sono per lo più case assai passabili e molte ancora assai belle, fabbricate da' pii fondatori per dare ricetto ai forestieri ed ai viaggiatori. Chicchessia può passarvi il giorno o la notte, ed è sicuro di esservi cortesemente accolto dai Rahan e sovvenuto di provvisioni.

Niun reo può esser posto a morte se un Rahan il tocca, mentre è condotto al patibolo. Di questo privilegio i Rahan fanno uso frequentemente; e sebbene io non dubito, dice Buchanan, ch'eglino spesso si lascin subornare per salvar un malvagio, credo nondimeno che assai più spesso s'intromettano per distornare ingiustizie. Impiegano una parte del loro tempo nello istruire la gioventù nel leggere e scrivere

e nelle cognizioni che la nazion loro possiede, specialmente nella Religione, nella istoria e nella legge, e nel sollecitare provvisioni per se, e pe' bisognosi.

Dicesi che anticamente v'erano pure conventi di donne, le quali da giovinette entravano negli ordini sacri, e continuavano per tutta la vita loro ad osservare il celibato e tutte le regole de' Rahan. Questi conventi son ora stati aboliti, e solamente alcune vecchie donne entrano in una sorta di ordine sacerdotale, si radono la testa, e prendono un bianco vestimento. Costoro servono nei templi, assistono ai funerali, e sono una specie di serve ai Rahan, quantunque non mai abitino dentro le mura de' loro conventi. Nelle biblioteche de' Rahan si trovano però tuttora libri contenenti la forma di ammettere le donne all'ordine sacerdotale e le regole per la loro condotta.

In occasione che i giovani candidati vengono ammessi al sacerdozio, sontuosi sono i preparamenti, numerose le cerimonie che accompagnano la sacra funzione, e molto ricche le offerte che si fanno ai Rahan. Tamburi, oboe, bande di musici e di ballerine, giovani fanciulle pomposamente vestite in mussoline ricamate in oro ed argento, i genitori ed i parenti degli ordinandi con

tutti i loro servi ed insegne d'onore, varj uffiziali di Stato, ec. accompagnano le processioni che per alcuni giorni precedono l'ordinazione, e fanno corteggio ai giovani sacerdoti, i quali son vestiti di velluto riccamente gallonato d'oro. Finalmente dopo queste magnifiche feste son condotti nell'assemblea dei Rahan, si tagliano loro i capelli, si spogliano dei loro ornamenti, si rivestono dell'abito giallo monacale e lasciano la casa paterna, i parenti ed il mondo.

Di che non è capace una mal diretta, fanatica ambizione, svegliata e nudrita in giovani cuori dallo stolido rispetto della moltitudine, dall'imperioso esempio e dai furbi consigli di coloro che già abbracciarono quella vita scioperata e inutile altrui e spesso per loro medesimi infelicissima!

LETTERA V.

Nonostante le grandi e numerose differenze che passano fra i Numi indiani e quei di Grecia e Roma, è ferma opinione di alcuni che le due mitologie non sieno infatti che una sola trasportata da un paese in un altro. Il Sig. Wilford, simile al P. Paolino, al Sig. Maurice e ad altri, possessore di una erudizione vastissima e di una accesa immaginazione, si abbandona a questa in modo che altri in seguirlo temerebbe esser portato oltre i paesi del giudizio e del buon senso in quelli dell'entusiasmo e delle chimere. Egli in varie dissertazioni che ha pubblicate, traspianta tutti i Numi indiani in Egitto, in Siria, in Grecia, in Italia ec. colla più grande facilità. Ho letto in compagnia del mio Pandit quel ch'egli dice sull'Egitto e sul Nilo. Il Bramine rideva in udire quelle montagne, que' fiumi, quelle foreste ec. trasferite così di botto in tanto lontani paesi, e mi dicea che senza uscir dell'India, egli stesso ne avea visitato ne' suoi viaggi una parte. Colla solita arte meravigliosa degli Antiquari di troncare da una parola due o tre lettere al principio, e due o tre al fine di essa, qual

è la voce che non si renda simigliante ad un'altra, oppur anco la medesima? Il Sig. Wilford deriva il greco nome Daphne dal Sanscrit Tapana un nome di Suria o del Sole: dice che la parola Pàrnasa, dove con giustezza si pronunzi, suona moltissimo come Penus; deriva la greca voce potamos dal Sanscrit padma, ch'è il Nelumbo ossia una delle specie della ninfea; deriva Bacco da Bhagavat; vuol che Parvati o Ishàni sia la stessa che l'Iside degli Egizi; che Padma-devi ossia Leccimi, lo sia parimenti; che Sciva il quale è detto Isha ed Isciuara, sia l'Osiride; e poscia, or Giove è l'Isciuara degl'Indù, or Bacco è l'istesso; or Vishnù è Osiride (1) e che so io. In una parola, le più bizzarre congetture, le più strane e avviluppate ciance si sono fatte, al mio credere, sopra teologie di per se intricatissime, perchè chi le costrusse, non ebbe meno confuse e oscure idee di chi vuole spiegarle. Io, senza negare o affermar nulla, mi contenterò di ripetere quel che il mio Pandit mi dice, cioè, che Isha ed Isciuara è titolo d'onore significante Signore, e comune a Vishnù, a Brahma, a

(1) V. On Egypt and the Nile. Asiat. Research. T. VI. p. 133. 136. 14a. ec.

Sciva, ad Indra ec. Lo stesso egli mi dice del titolo Bhagavat; lo stesso d'Isciuari, cioè Signora, comune a Pàrvati, a Leccimi, a Shavittri ec. come loro è comune quello di Ambà, di Sarvamangalà, di Bhagavati ec.

Secondo il citato Antiquario, certe isole sacre menzionate nei Puràna, altro non sono che le isole Britanniche, Islanda e Ferro; e Scandadulp è la Scandinavia, sebbene in detti libri positivamente si dichiari che quelle isole sacre sono all'Oriente di Scandadulp. Egli dice che i Bramini portavansi fino colà in quelle isole sacre, cioè in Inghilterra, Irlanda, Islanda e Ferro, a che far poi non si sa: assicura che Aitni-stàn è chiaramente la Sicilia, e che da Aitnidèvi, la Dea del fuoco fra gl'Indiani, prende il suo nome il monte Etna, sede di quella Divinità. Or il mio Pandit ed altri Bramini da me interrogati sopra di ciò, altri non conoscono come Dio del fuoco se non Aghni-Deva, la cui moglie è Svahà. Secondo il medesimo Antiquario, Prometeo è detto Sheybar, o Shabar ne' sacri libri degl' Indù, e Pramathèsa (il chè è interpetrato Signore de' cinque sensi) è Prometeo; e questo Pramathèsa o Prometeo altri non è se non Maha-Deva, o Sciva. Prometeo si dice esser figlio di Japet ch'è lo Jya-pati degl'In-

dù, ed è probabile, secondo lui, che Iya-pati fosse una incarnazione di Maha-deva, o Maha-deva stesso.

Satiavrata è Noè: e Suajanbhùva è Adamo, i quali vissero nelle vicinanze di Cashmire. „ Colà, segue l'Autore, Brahma prese forma mortale ed una metà del suo corpo saltando fuora senza ch'ei ne provasse alcuno scemamento, egli formò di quella Satarupa. Ella fu si bella ch'ei se ne innamorò, ma riguardandola come figlia giacchè era scoppiata fuora del suo corpo, fu preso da vergogna; e durante questo conflitto fra la vergogna e l'amore, egli rimase immoto cogli occhi fissi sopra di lei. Satarupa per evitare i suoi sguardi, si trasse da parte. A Brahma allora incapace di muoversi, ma pur desideroso di rimirarla, eccoti che una faccia scoppiò fuori volta verso di lei. In tal modo ella cambiò posto per quattro volte intorno ad esso verso i quattro angoli del mondo, e quattro facce spuntarono intorno alla testa di lui. Avendo egli quindi ricoverato il suo intendimento, l'altra metà del suo corpo escì di lui e divenne Suajanbhuva o Adima, e questi è Adamo „ (1) ma per qual ragione

(1) Molti hanno trovato in India Adamo. Io ne ho dimandato al mio Pandit e ad altri

il sia, io nol saprei ben dire, nulla scorgendo di comune fra Adamo e la soprariferita non molto intelligibile, ma pure assai vivace favoletta; la quale dal mio Pandit m'è raccontata ancora con diverse circostanze. „ Cardamèsciuara è, dice il Sig. Wilford altrove, il poter distruttivo unito ad una forma d'argilla. Isuara o Isciuara tentò uccidere il suo fratello Brahma, il quale essendo immortale rimase solamente storpiato; ma Isciuara trovatolo poscia in forma mortale nel carattere di Dacsha, in tempo ch'ei stava facendo un sacrificio, lo mise a morte. Cardamèsciuara è adunque chiaramente, continua egli, il Caino della Scrittura, e in conseguenza Capila è il suo figlio Enoch, e Capila-stan è probabilmente la città Enochia. I Mussulmani, (è sempre

Bramini, e niuno m'ha saputo mai dir altro se non che la parola *Adi* significa *primo* in Sanscrit. L'opinione che l'umano genere provenga tutto da un primo uomo e da una prima donna creati da Dio, come si potrebbe accordar coll'altra universale in India che i Bramini nacquero dalla bocca di Brahma, gli Cshattrìa dalle braccia, i Vaiscia dal ventre e i Sudra dai piedi? Se dunque gl'Indiani conoscono un Adamo, egli dev'essere un personaggio molto differente da quello di Mosè.

il nortro Antiquario che parla) sembrano aver improntato dagl'Indù il nome di Capila o Cabil ch'eglino danno a Caino, il quale è talora chiamato Capilèsciuara nei Puràna, essendo una incarnazione di Mahadeva: Enoch fu una incarnazione di Vishnù, ed è sempre detto Capila-Muni. Capilèsciuara fu parimente un Muni cioè un tacito contemplatore. Quindi egli è qualche volta, benchè impropriamente, chiamato Capila-Muni; la quale inaccuratezza ha cagionato qualche confusione nei Puràna.,,

Dopo di ciò secondo che il Sig. Wilford dice in un altro luogo (1), Cardamèsciuara sembra essere il Cadmo de' Greci; di Cardam facendo Cadam e di Cadam facendo Cadmus; lo che alla perfine non è cosa di molta fatica. ,, Deucalione, dic'egli altrove, è detto Calayavana nei Purana; ma Calyum e Caljùm in conversazione e nei volgari dialetti. Benchè riconosciuto di divina estrazione ed in conseguenza avente diritto all'epiteto di Deva, questo non gli vien dato giammai, perchè ardì combatter con Chrishna ed in fatti quasi lo vinse. Ma siccome i suoi discendenti gli decretarono divini onori, noi per conseguenza, continua egli, lo chiameremo in segui-

(1) On Egypt and the Nile.

to Deva-Cala-Yavana, o secondo il volgar modo di pronunziare questa composta parola, Deo-Cal-Yun, lo che suona esattamente Deucalion in greco „ ed eccòti da Cala-Yavana uscito fuori di botto Deucalione sotto pochi tratti di penna del nostro Etimologista.

I progenitori poi dell'umano genere, secondo lui, vissero su quelle montagne che stendonsi da Balk e Candahar al Gange: e noi dobbiamo ragionevolmente, dic' egli, riguardar quel paese come il paradiso terrestre: Satiavrata poi cioè Noè, visse per lo più intorno all'Indo fra Cabùl e Cashmire, quantunque di tanto in tanto passeggiasse pure per le parti meridionali della penisola; e dimorasse e regnasse pure lungo tempo a Bettur sulle sponde del Gange e al mezzodì di Canoge.

Io tralascio infinite altre veramente recondite cognizioni; poichè che cosa mai non sa, che cosa non ispiega un'Antiquario? Io posso appena credere, quando talora ci penso, che costoro intendano parlare sul serio: e se si propongono solo di divertirci, non credete voi ch'eglino scelgono spesso un molto magro soggetto?

Colui che pretende dirmi quello che avvenne quattro o seimila anni passati, non

è per me molto dissimile da colui che ardisce dirmi ciò che succederà quattro, o seimila anni avvenire. A noi poveri mortali mancano i mezzi di soddisfare le nostre brame nel primo come nel secondo caso. Sarà un velo d'ignoranza quello che non mi lascia vedere se non fumo e nebbia dove il Sig. Wilford vede luce e sereno; ma non è certo mio disegno il tentar di privarlo di quella stima che si è acquistata, specialmente fra gl'Inglesi Letterati Orientali. Rispetto la sua erudizione e la sua perizia nel Sanscrit e mi dichiaro pronto a entrare nelle opinioni sue, come io 'l sono pur anco in quelle di altri che hanno scritto sull' India, tostochè con meno avviluppati ragionamenti eglino si degneranno sgombrar le mie tenebre, e

„ Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem„.

Chi sa? Nuove e meno oscure scoperte si faranno forse in seguito sulle indiane antichità; ed io che ora di buona fede non so appagarmi di tante congetture ed immaginosi ritrovati degli Antiquarj, m' arrenderò di buon grado alla nuova e maggior luce.

Si vuol da alcuni che i Bramini emigrati dall'Egitto andassero a portar nell' India la loro religione e le loro scienze, e si

contende da altri all'opposito che gli Egizj derivassero la religione e le scienze loro dagl'Indiani. L'una e l'altra opinione è creduta dai rispettivi seguaci ridotta a prova e a certezza da alcune rassomiglianze assai leggiere fra le due nazioni, mentre non si bada punto a molte notabili differenze e tratti caratteristici de' due popoli. I cadaveri, per esempio, presso gli Egizj s'imbalsamavano e si conservavano per quanto era possibile; in India si distruggono quanto prima col fuoco, o si gettano ne' fiumi. In qual parte dell'India si son mai trovate le mummie? Dove le piramidi? Dove i jeroglifici? Non v'è tempio o altra fabbrica antica, obelisco, o colonna in Egitto, su cui non si scorga alcuna di quelle figure: in India non si trovano sulle mura de' templi e sulle pietre delle più antiche fabbriche se non che le immagini de' Deuta e dei Deitti, e non mai, o rarissimamente inscrizioni. Gli Egizj praticavano la circoncisione; gl'Indù non vi hanno mai, ch'io sappia, neppur pensato. I primi aveano Eunuchi a guardia delle lor mogli e concubine; i secondi hanno sempre avuto giustamente in orrore una mutilazione così oltraggiosa alla natura. Il gatto ed il cane erano nel numero degli animali più sacri e riveriti in Egitto; in India non so-

no più venerati che fra noi. I Bramini non toccavano e non toccano cibo animale: i Sacerdoti Egizj, benchè avessero ad astenersi da molte cose nella lor dieta, come dalla carne porcina, da ogni sorta di pesce ec. pure mangiavano carne di vitello, di cervo, di gallina, di piccione e soprattutto di oca. Si dice che gli Egizj adoravano i porri e le cipolle (il che probabilissimamente non è altro che una baja:) in India non se n'è fatto mai verun conto.

Tralascio molte altre importantissime differenze. Se gli antichi Egizj erano spartiti in tribù appresso a poco come gl'Indiani, ancora gli antichi Arabi, gli Ebrei ed altri popoli lo erano, senza che alcuno, per quanto io sappia, abbia preteso che quella instituzione fosse tolta o imitata dagl' Indiani. Qualcuno ha trovato il bove Api in un bove che sulla costa Coromandel si mena in giro qualche volta per le strade, e ch'è avvezzo a prendere una boccata di erba o di riso dalle mani delle donnicciuole, presso cui passa. Ma questa non è in modo alcuno un augusta e solenne cerimonia, nè comparabile a cosa alcuna di quello che ci vien riferito del sacro ed unico Api. I Bramini non vi assistono; ma solo ragazzi e volgo; nè sembra esser più che uno de' passatempi e de' giochi, a cui pur

altri animali si fanno servire. Io parlo qui sull'informazione altrui, poichè non vidi mai quella cerimonia.

Ma pure varie rassomiglianze (si dirà) trovansi fra l'India e l'Egitto, fra la religione dell'uno e quella dell'altro paese.

E qual è la religione e quale il popolo, che in varj punti non si assomigli ad un'altro? A me par certo che se alcune similitudini nei costumi, nelle maniere, nelle opinioni, ne' riti religiosi e civili bastano a provare che una nazione discende da un altra, si può prendere qual popolo più piace sopra la terra, e assicurare ch'esso è il ceppo di tutti gli altri.

Si dirà ancora: non si fa dunque menzione nei libri Indiani dell'Egitto, del Nilo, dell'Europa e d'altre contrade? Non avevano i Bramini cognizione di altri paesi, e d'altri popoli? ec. Io non pretendo già negar questo. Essi le avevano, ma assai confuse ed oscure, simili appresso a poco a quelle che hanno, generalmente parlando, dell'Europa oggigiorno, oggigiorno che sì grande comunicazione è stabilita fra questa e l'India. Gli uomini hanno sempre viaggiato, ma, secondo me, non tanto quanto al dì d'oggi, nè con tanta facilità.

Ma la favola di Paràsica e di Antarma-

dà trovata dal Sig. Wilford nei libri Indiani, non è ella simile a quella di Perseo e di Andromeda? Satiavarma che s' imbriaca con Idromele, che giace sbalordito e nudo sul terreno ed è mostrato da Charma suo figlio agli altri due suoi fratelli Sherma e Jyapati; Satiavarma che ritornato in se maledice Charma che l'avea beffato, non è egli chiaramante Noè?

Io non so se Satiavarma fosse precisamente Noè, ma confesso prontamente che i due racconti son simili. Converrò del medesimo quanto a Parasica e Antarmadà, ed a Perseo ed Andromeda, tuttochè il mio Pandit non si rammenti che facciasi menzione di alcun Paràsica e di alcun Antarmadà nei libri Indiani, e quantunque il Sig. Wilford non ci dica, sebben mi rammento, dove s' abbattesse in quella favola. Ebbene, che dee dedursi da questo? Che quella favola fu portata da un paese in un' altro, d' India in Grecia, come appunto un poeta Italiano o Francese prende da un poeta Cinese o Persiano un apologo, un bel pensiero, e lo inserisce nei versi suoi. Potrebbesi provar da questo che la Cina e la Persia, l' Italia e la Francia hanno una religione comune, ed una comune origine? Ovidio non dice egli espressamente che Andro-

meda venne dall'India? Ma dice egli lo stesso delle altre Eroine, Eroi e Dei greci, e romani? Nel modo stesso quel che Mosè racconta intorno all'imbriacamento di Noè piacque forse all'Autore del Padma-purana, ond'egli lo inserì nel suo libro: a meno che a qualcuno non piacesse piuttosto il dire che Mosè l'udì da qualcuno che veniva dall'India.

Che alcune istituzioni religiose e civili; alcune favole, alcuni costumi sieno passati da un popolo ad un altro per mezzo delle guerre, dell'emigrazioni, della mercatura; che varj mescugli di opinioni, varie interpolazioni di libri sieno accadute, ella è cosa indubitabile: ma varj eruditi ed antiquarj non sanno serbar modo nelle loro pretensioni mentre trasportano la religione di Brahma fra gli Egizj, fra i Greci, fra i Celti, e che so io; e mentre disegnano con tanta sicurezza i tronchi e le propagini delle nazioni.

Gl'Indiani furono sempre avversi all'emigrazioni che i loro dommi religiosi ad essi proibiscono; non navigarono mai, se non che intorno alle loro coste e nei loro fiumi; non cercarono giammai di spargere in altri paesi le dottrine della loro religione, ma anzi di tenerle celate conformemente a quel ch'esse loro ingiungono; e si vuol

poi ch'eglino andassero in Inghilterra e perfino in Islanda?

Quanto poi alle rassomiglianze che passano fra gli Dei di distanti nazioni, non è punto necessario, al mio credere, per ispiegarle, lo assegnare a quelli un ceppo comune. Nella infanzia de' popoli e della ragione umana i grandi oggetti della creazione scossero senza eccezione tutti gli uomini forniti dei sensi medesimi e soggetti alle stesse passioni. Il sole, la luna, le stelle, il fuoco, il vento, il mare, la terra, le meteore ec. furono per essi altrettante Divinità, ora propizie e benefiche, ora sdegnate e vendicatrici. Videro addensarsi le nuvole, udiron mugghiare il vento ed il tuono, il sole sparve e nascose la sua faccia, ed eglino il credettero irritato. La terra diede loro abbondanza di frutti, ed essi la immaginarono amica e favorevole. Un fiume cambiando il suo corso o straripando, inondò e distrusse quelle campagne e quei frutti che loro fornivano un facile nudrimento; e quel fiume divenne un Dio vendicatore delle colpe loro, cui era d'uopo placare. Così del resto; e la speranza e il timore fè trovar dappertutto mille Divinità, celesti, terrestri, marine, boscherecce ec.

Ma queste Deità non furono già le me-

desime presso i differenti popoli. La cagione d'inventarle fu generale e comune a tutti, perchè tutti videro e sentirono gli stessi oggetti; ma siccome le sensazioni e gli effetti da essi prodotti su i differenti popoli furono differenti, così ciascuna nazione inventò i suoi Dei differenti in proporzione di quella diversità d'impressioni. Ciascun popolo vide il sole ed immaginò un Nume che lo reggeva, ma il gelato abitatore del settentrione non dovette già rappresentarsi quel Dio sotto la stessa forma e cogli stessi attributi appunto che gli diè lo Etiope abbronzato. Dicasi appresso a poco lo stesso del rimanente. Quindi varj Dei di distanti nazioni in parte si rassomigliano e in parte no, fra di loro; e in quel modo che il Padre Tebro e Gangadèvi ossia la Divinità del Gange, non si potrebbero senza assurdità confondere fra loro, così l'Indra indiano non potè col Giove greco e romano esser lo stesso Nume, benchè ambedue lancino il fulmine ed abbiano alcune altre rassomiglianze.

Gli antichi Persiani adoravano il Sole: i Peruviani pure lo adoravano. Si dovrà quindi concludere che i Peruviani avevano tolto il loro culto religioso dai Persi? I Re indiani di casta Csciatrìa derivano l'origine loro dal sole e dalla luna, onde son detti Suria-ban

e Ciandra-ban: gl'Incas pretendevano la stessa cosa: (l'orgoglio e l'adulazione inventano dappertutto di simiglianti genealogie). Si pretenderà quindi che gl'Incas discendevano dagl'Indiani, o questi da quelli?

Io so che alcuni arditi immaginatori, senza molto timor d'ingannarsi, fanno andare i Cinesi e gl'Indiani a popolar l'America, ed a portarvi una parte almeno delle loro opinioni, maniere e costumi; ma so ancora che molte cose s'immaginano e si scrivono, ma poche se ne provano.

Cominciata poi che fu questa creazione degli Dei, l'irrequieta fantasia degli uomini non seppe più arrestarsi, ma si diede a scorrere per ogni lato i vasti immensurabili suoi campi. L'ignoranza, la meraviglia, e tutte le passioni umane moltiplicarono quasi infinitamente il lor numero, e l'idea della loro possanza fe' immaginare che, come lor più veniva in talento, prendevano pe'loro varj disegni or questa figura or quella; or si mostravano or si faceano invisibili. Ogni uomo straordinario che apparve in una nazione, divenne Dio, o un Dio s'era trasformato in lui. Certi animali furono Dei o Demoni pel bene o pel male ch'essi facevano: ogni fiume, ogni lago, ogni campo, ogn'antro, ogni foresta furon popolati di Deità, di

Semideità d'ogni sesso, e di varia forma con differenti passioni, chi per la caccia, chi per la pesca, chi per la guerra, chi per le femmine, chi per una cosa, chi per un'altra. L'uom giusto si fece i suoi Dei, e lo scellerato i suoi; i suoi il lascivo, i suoi il ladro, i suoi il guerriero, i suoi il navigante, i suoi il mercadante, i suoi l'agricoltore, i suoi il pastore ec. e un mondo metafisico sorse fuora dal fisico presso tutti i popoli. Le favole inventate furon dipoi accresciute da questo, troncate da quello, cambiate, confuse; secondochè l'immaginazione propria o il proprio interesse suggeriva a ciascuno. Il bisogno stesso di nascondere vizi e scelleraggini fe'scendere i Numi dal cielo. Così varie femmine per coprire o scusare le loro lascivie si finsero ingravidate da uno o da un altro Dio; e forse anco talora fu loro fatto credere veramente. Quando poi questi Dei e Dee ebbero Sacerdoti e Tempj, il che dovette bentosto avvenire, allora le favole, la confusione, e la impostura raddoppiarono e gli uomini tremarono, e imbaldanzirono alla furba voce d'un oracolo, al volar d'un uccello, e a mille segni di niun significato, o di significato lontanissimo da quello che ad essi fu dato. Non solo gli scaltri, ma gli stupidi, i pazzi, i furiosi

furono creduti inspirati dai Numi, veder nel futuro, e potere svolgere e dirigere il corso della natura come ministri e favoriti degli Dei. Può vedersi in Tacito qual opinione si avessero gli antichi Germani delle donne pazze, o isteriche.

Tale fu la traccia dello spirito umano presso i varj popoli nel fabbricarsi i loro Dei ed il culto loro: e se fra alcuni sorse qualche uomo più grande e illuminato degli altri, che arrestò o trattenne il cieco corso dell'opinione popolare, come Mosè, Confucio e alcun'altro, con dommi più sublimi, si può tuttavia credere che tutte le nazioni sarebbero andate errando tra i medesimi o simili fantasmi. E perchè i Greci, gli Egizi, ed altri popoli non poterono inventare quello che fu inventato dagl'Indiani o qualcosa di simile? Perchè tutto si ha a far venire dall'India?

Non hanno poi per me forza alcuna varie ragioni che certi traggon fuori con troppa violenza da oscuri passi di antichi Scrittori Greci e Romani per provare alcune loro stravaganti opinioni sulle cose Indiane. Io non ho per me dubbio alcuno che Strabone, e Agatarchide, e Ctesia, e Dionisio Perigete e Onesicrito e moltissimi altri, dissero varie cose alla ventura e sopra

vaghe e confuse relazioni. Si sa che l'Etiopia, la Colchide e l'India sono state confuse dagli antichi; è noto che Alessandro prese l'Indo pel Nilo; ed è chiaro tanto dagli errori geografici che di altra sorte, che l'India era molto poco nota agli antichi per la scarsa comunicazione che passava allora fra distanti popoli, e quella per lo più non da altri tenuta che da mercanti o da gente ignorante e grossa e vaga sommamente di riferire ai loro paesani cose meravigliose e straordinarie. Vedasi quante fole ci narra Filostrato nella vita di Apollonio Tianeo; e in quanti errori cade Quinto Curzio che pur non è scrittor de' più antichi, e che avendo intrapresa la istoria della spedizione di Alessandro in quelle parti, dobbiamo ragionevolmente credere che si avesse procurato tutte le migliori informazioni che si potevano avere ai suoi tempi. Egli, fra molti altri suoi sbaglj, fa correre il Gange dal mezzogiorno al settentrione. Senofonte pone l'India fra il ponto Eussino e il mar Caspio. Strabone mette l'oceano per limite dell'India all'Oriente. Si dirà forse, perchè sotto il nome d'India includeva la Cina ed il Giappone. Ma quanto è più verisimile, dico io, ch'ei non avese al-

cuna chiara idea di ciò ch'ei diceva (1)? Plinio parla d'uomini in India con teste canine; dice esservi un popolo di pigmei; riferisce che altri hanno un sol occhio in mezzo della fronte; che ad altri, le orecchie pendono fin sul terreno; che altri aventi una gamba sola, son nondimeno velocissimi al corso; che altri vivono solamente di odori. Altri Scrittori antichi ci parlano di fontane in India scorrenti di liquid'oro invece d'acque, e di molte altre siffatte baje meravigliose. Or non sarebbe egli ben fatto che il P. Paolino, Maurice, Wilford ed altri, prima di citar vari antichi passaggi e fabbricar sopr'essi le opinioni loro con tanta sicura fidanza, ponessero un poco mente a queste moltiplici fole spacciateci gravemente dalla veneranda antichità?

---

(1) Egli ingenuamente confessa nel principio della sua descrizione dell'India la sua poca cognizione d'un paese tanto remoto e così di rado (dic'egli) e così rapidamente visitato dagli Europei. Ora Strabone scriveva la sua Opera nel regno d'Augusto.

LETTERA VI.

Vari sono gli animali che fra gl'Indiani ricevono un maggior o minor rispetto ed onore. La vacca è fra essi saora a tutti gli Dei in generale (1), e chiunque nei luoghi tuttora soggetti a Principi Indù la uccide, è condannato alla morte. Lo sparviere col petto bianco, è sacro a Vishnù, è detto Garùda, ed è adorato dagl'Indù che in vederlo tendono verso lui le mani e quindi si percuotono con esse leggiermente le gote. Brahma è portato sull'Ansha o Ansa, il cigno od oca, e Sciva siede su Nandì o Nandisciura, il bove a lui sacro. Lo scimmiotto di pelo biancastro, con faccia e barba rossiccia rappresenta Anumàn. Il pesce, l'elefante e varj altri Animali son pure dai più superstiziosi riguardati con rispetto, o perchè sotto la loro forma alcuna Deità talora apparve, o per alcuno special servigio da essi a quella renduto.

Il serpe dal cappuccio detto nel Malabar Nalla-Pàmba, è specialmente venerato: e Vishnù nelle sue immagini è spesso rappresentato giacer sopr'esso. La subita ap-

(1) Il P. Paolino dice ch'ella è sacra a Bhavani ed a Leccimi.

parizione d'uno di questi serpi è stimata presagire qualche bene o qualche male futuro. Egli è la Divinità stessa sotto quella forma, o è almeno un messaggiero di essa e apportatore di premio o di gastigo. Sebbene esso sia velenosissimo, non viene nè ucciso, nè molestato, nè scacciato dalla casa in cui entra, ma rispettato e dai più superstiziosi accarezzato ed adorato. Essi gli presentano latte da bere, o vanno a porlo colà dov' ei suol capitare; gli costruiscono capannuccie e gli preparano sotto i grandi alberi ricettacoli e nidi. Ciò mi rammenta gli antichi abitatori della Prussia, i quali nudrivano di latte dei serpenti in onore di Patriumpho o Patrimpos loro divinità. La famiglia, in cui uno di que' serpi alloggia, si stima fortunata e sicura dalla povertà e da altre sventure; e se alcuno, come non di rado avviene, è morso e muore vittima della propria credulità, Dio, si dice, lo ha punito di qualche suo peccato. Non convien però credere che tutti gl' Indù facciano o credano fermamente lo stesso, come non tutto quello che si fa o si crede da varj buoni Cristiani fra noi, è creduto o fatto dai meno creduli e superstiziosi.

La vacca ed il bove sono i più sacri; ma questo non fa sì ch' essi non sieno im-

piegati dagl'Indiani in faticosi lavori, come il sono fra noi, e che non ricevan da essi bastonate e punture quando si mostrano pigri e restii: onde, quando leggete che gl'Indiani adorano quegli animali, rammenterete che molte espressioni de' viaggiatori hanno un senso assai vago e indeterminato.

Vi sono pure alcuni alberi sacri, come il Palàsa così appellato in Sanscrit, a Brahma; il Pispala o Assuàta, a Vishnù; il Vata (detto pur Tulasì, Vila e Niggròda) a Sciva: e sacra è pur l'erba detta dharbà, ch'è perciò come il legno di quegli alberi, impiegata in varj riti religiosi.

Ritorniamo adesso ai Bramini.

Benchè essi sieno divisi in varie sette discordi fra loro per diversità di opinioni, pure quattro principali ordini o instituti sono comuni a tutta la tribù loro, i quali sono 1. L'ordine Brahmaciàri, al quale sono iniziati all'anno settimo. 2. Il Grahasta, nel quale passano all'anno duodecimo ch'è fra loro l'età matrimoniale: 3. Il Vanaprasta, e 4. il Bickciù o Saniàsi. Questi due ultimi sono ordini di eremiti, di penitenti e di mendicanti che hanno abbandonato interamente il mondo. Tutti i Bramini sono Brahmaciàri, o Grahasti, ma per salire al grado di Vanaprasti e di Saniasi, per dive-

nir Somadri o Sacrificatori, e grandi Dottori della religione detti Gùru, fan d'uopo integrità di vita, austeri e rigorosi noviziati, uscire di specchiata famiglia, lunghi studj ec.

I Bramini non entrano nell'istituto Vanaprastico prima de' quaranta o cinquant'anni, e debbon menare in solitudine ventidue anni prima di passare all' altro più perfetto di Saniasi. I Vanaprasti, se erano ammogliati, posson condurre seco nel ritiro le loro consorti, purchè non le conoscano carnalmente. Se è vero quello che di essi vien riportato, la vita loro è veramente dura, penitente, e pazzesca. I Certosini, i Monaci della Trappa ed altri nostri Cenobiti non possono punto mettersi a confronto con costoro.

Ma i Saniasi spingono la lor perfezione ossia il loro fanatismo ancor più lungi. Fra molte altre stravaganze, eglino non si tagliano mai le unghie, che loro crescono talora ad una prodigiosa lunghezza; non debbono mai lasciar cadere il loro pensiero sulle cose create, ma star solo fissi in una perpetua contemplazione sopra Dio, in un'estasi, in un totale assorbimento di superna meditazione.

Il Saniasi deve ogni mattina diligente-

mente lavare un bastone (detto Dhandhà in Sanscrit) avente sette nodosità naturali, le quali rappresentano sette grandi Rescì. Un tal bastone gli fu nell'abbracciar l'instituto, consegnato con gran cerimonia dal suo Guru insieme con un pèzzo di tela sacra ed un consecrato vaso di rame detto in Sanscrit Çaramandàla.

Quando i Saniasi sono arrivati all'intiero distaccamento da tutte le cose create, e son detti Paramahànsa, non si cibano più se altri non gl'imbocca, non si nettano più in alcun modo il corpo se altri non gli lava; simili ad un tronco, immobili come una pietra, in una inerzia totale. Costoro alla lor morte, se ne volano al cielo dirittamente, nè subiscono più trasmigrazione alcuna. Se però nel punto estremo restasse loro tuttora qualche leggier desiderio delle cose mondane, rinasceranno ancora, ma per essere almeno Re ed Imperatori. Del resto, dopo aver quelle anime felici soggiornato nel cielo d'Indra o in altro, per lungo tempo, ed aver ricevuto il premio della loro santa vita, ritorneranno nuovamente a nascere sulla terra; ma quando hanno meritato unirsi, immedesimarsi all'Esser supremo, non saranno più soggetti al misero ritorno, e la loro felicità diverrà immutabile e sempiterna.

Molti altri Instituti ancora vi sono, ch'ebbero origine nelle infiammate e stravolte immaginazioni di varj altri fanatici. Essi sono comuni ed aperti alle caste ancora inferiori alla Braminica, e da esse senza dubbio adottati per la brama di partecipare all'alto rispetto, in cui i Bramini sono tenuti, ed al quale la sorte del nascere avea lor chiuso ogni altra via.

All' ordine de' Vanaprasti e de' Saniasi son pure aggregati i membri di altre tribù, come i Vaìscia ed i Sudra; ma benchè sieno obbligati alle medesime regole e leggi, cui sono soggetti i Bramini, non convivono nulladimeno con essi, son detti Setta esteriore, ed hanno un Prefetto della loro propria casta.

Avvi fra le altre una Setta detta Tader (secondo il P. Paolino) e secondo le mie ricerche, detta Tabsì o Tabesì, e composta di uomini della casta Sudra. Costoro fanno penitenze incredibili, e dopo un certo numero d'anni consumati in esse arrivano, ad esser chiamati coll'alto titolo di Rescì. Il descriver minutamente le moltiplici sorte di penitenze che i Vanaprasti, i Tabsì ed altri s'impongono, sarebbe troppo lungo. Ve ne accennerò qualcune solamente. Alcuni menano la vita in una gabbia di ferro; altri si caricano di pesantissime catene; altri chiu-

dono i pugni delle mani e tenendoli continuamente in tale stato, le unghie traforano loro le palme e passano dall'altra parte. Altri innalzano le braccia ad aggrappare qualche ramo di albero, le quali tenute sempre così, avvizziscono e perduta ogni articolazione, rimangono rigide e simili ad un arido tronco. Altri, fittasi una lunga e grave catena nel membro genitale (cui certe femine sterili vanno talora a baciare devotamente per ottenere fecondità) se la vanno strascinando dietro: altri stanno continuamente in piedi per lungo tempo, appoggiandosi solo alcune ore della notte sopra una corda tesa, di modo che le gambe loro si gonfiano straordinariamente. Altri rivolge la testa a riguardare sopra una spalla, e tenendola continuamente in tal positura, la rende finalmente immobile: altri tien fissi gli occhi sulla punta del naso finchè essi divengono incapaci di girarsi in altra direzione, e questi pretendono vedere non so qual fuoco sacro, effetto senza dubbio della vista disordinata. Uno di essi misurò la distanza fra Benares e Giagannàtha, stendendosi col corpo per terra e alternativamente sollevandosi. Un altro per circa venti anni dormì sempre sopra una sorte di letto tutto irto di punte di ferro, ma che però non gli

entravano nelle carni. Un altro a Triccinapali si rotolava ogni giorno intorno allo scoglio di quella Fortezza, il quale è circa un miglio in circonferenza.

„ Tantum relligio potuit suadere *furorum*!

Sono questi, come vedete, veri fanatici, aspiranti ad una fantastica perfezione, gente, a cui una immaginazione tetra e feroce ha sconvolto il cervello. Alcuni di essi disprezzano l'oro, gli onori, e i piaceri di questa vita per la gloria e i piaceri che si aspettano in un' altra, ma molti più per una fervidissima brama di ricchezze e di onori ancora quì in terra. Sotto un'apparente umiltà covano il più profondo orgoglio. Se il superstizioso Ragia ha bisogno di consultargli, ei dee portarsi alle case loro; poichè eglino ricusano ostinatamente di visitarlo, ben convinti che tale è il vero modo di ottenere l'altrui rispetto e venerazione, e far colpo sugli spiriti deboli.

Non dovete immaginar però che i Vanaprasti, i Saniasi, i Tabesì ec. sien numerosi. Io ne ho veduto solamente qualcuno a caso; ed ho veduto alcuni che stanchi dell'eremo e guariti della loro troppo dura ed increscevole pazzia, erano tornati dopo qualche tempo a viver cogli uomini. Il corpo de' Bramini è assai lontano da simili sciocchezze.

Voi potrete vedere nell'Instituta di Menu, se vi piace esser meglio informato, le regole per i Vanaprasti ed i Saniasi che formavano in que' remotissimi tempi ancora il terzo e quarto ordine della classe Braminica. Ivi si parla dell'erbe, delle radici e delle frutta, di cui possono cibarsi, e di alcune ancora che debbono lasciare stare; delle oblazioni e dei sacrificj che debbon fare al fuoco, alle costellazioni ed agli Dei; del loro vestito che dev'essere la pelle d'una antilope nero o la corteccia d'un albero; della tenera benevolenza che debbono avere per tutti i corpi animati; della lor pazienza invincibile in qualunque estremità e della niuna sollecitudine quanto ai mezzi di soddisfare i loro bisogni; della loro equanimità verso tutte le creature, del silenzio che debbono osservare, della continua lettura dei Veda ec. Fra molte inezie troverete varj tratti del più grande Stoicismo. Il Saniasi, ivi si dice, viva continuamente solo per la sua felicità, e come uno che non abbandona, nè è abbandonato. Non desideri la morte; non desideri la vita: aspetti il tempo per lui fissato come un servo aspetta il suo salario. Sdegni sempre di ricever cibo dopo aver fatto un umile riverenza; poichè ricevendolo in conseguenza d'un umile saluto, un Saniasi, benchè libero, diventa schiavo.

I Ginnosofisti, i Samanei ed altri, di cui gli antichi parlano, sembra che fossero propriamente i Tabsì, gli Joghi, e forse ancora i Vanaprasti e i Saniasi, ma non il corpo de' Bramini.

Gli Joghi ed i Fachiri volgarmente si confondono, sebbene i primi sieno penitenti e mendicanti Indù, ed i secondi, Mussulmani. Le loro maniere, la loro astuta ipocrisia, l'audace loro impudenza sono a presso a poco le stesse. Di costoro se ne incontrano frequentemente nelle pubbliche strade, ne' bazarri o mercati, e per tutto altrove. Figuratevi un pazzo colla faccia e col nudo corpo (se non che un piccolo e stretto scrotale mal ne copre le pudenda) tutto infardato di certa polvere bianca, co' capelli che, ignoti per sempre al pettine, sonosi avvitiechiati in cento inestricabili gruppi, e sembrano le serpi attorte sulla testa di Megera, gettante strani urli di tanto in tanto, con portamento e gesti d'uno spiritato, camminante con lunghi e arditi passi, con fronte incallita al pudore, con occhi stralunati e vermigli: questo stomachevole sudicio buffone è un Fachìr.

Qual d'essi poi cerca distinguersi per una stravaganza, qual per un'altra; e tutto è messo da loro in opera ciò che può vale-

re ad attrarre alcuno sguardo della oziosa moltitudine, e beccar da essa alcuna moneta. Alcuni si fanno piccole ferite sulla fronte, sulle braccia, sulle cosce, e mostrandosi tutti insanguinati (forse ancora d'altro sangue che del proprio) alle donnicciattole e al vulgo, vanno raccogliendo le stolte limosine loro. Ne ho spesso veduti alcuni stesi supini sulle pubbliche strade, immobili e cogli occhi chiusi, cuocersi sull'ardente sabbia al sole, cantacchiando una certa loro canzone e fingendo una grande noncuranza per coloro che passano, come tutti immersi in profondi celestiali pensieri; ma guardando ben di sottocchio se alcuno lor getta alcuna cosa: tanto la poltroneria è invincibile in questi sciaurati, e tanto ella è pure sagace e industriosa al modo suo. Alcuni di costoro vanno affatto nudi. Orengzèbe non avendo potuto ottenere da uno di essi che si coprisse almeno con un pezzo di tela la cintura, gli fece al fine troncar la testa.

Questa sporca canaglia, questi scioperati e robusti ipocritoni si uniscono talora in grosse bande, fino al numero di otto e dieci mila secondo il Sig. Dow, e mettono a contribuzione i luoghi pe'quali passano. Le donne hanno per essi una speciale devo-

zione, e quando eglino entrano per le case, i mariti spinti dalla religione o dalla forza, rispettosamente si ritirano, e le lasciano con essi in misteriosa conversazione, appunto come alcuni mariti Spagnuoli fanno, per quanto si dice, quando il Frate arriva. Il governo non si oppone a questi ladri che ardiscono minacciar vendetta in nome del cielo; ma anzi rispetta la loro santocchieria; gli stupidi loro Devoti muojon di fame per nudrirli, e chiunque si butta a quella vita infingarda, è sicuro, se non di ammassar ricchezze, almeno del suo pane quotidiano. Racconta il Salmon che Orengzèbe, il quale fu Vicerè del Decan prima di divenire Imperatore, avendo saputo che i Fachiri di quel paese celavano dentro le pieghe e le cuciture de'loro cenci molt'oro e pietre preziose, gl'invitò tutti un giorno alla capitale ad un gran banchetto. Questo finito, egli fece apportar tante vesti quanti erano i convivi, e loro le presentò, dicendo esser ben giusto che persone in così special modo consecrate a Dio fossero almeno vestite decentemente, e che perciò ponesser giù que'loro sordidi stracci e si rivestissero de' nuovi abiti per essi preparati. I Fachiri confusi allegarono sante ragioni, ed infiniti pretesti per non dispogliarsi

de'sacri cenci, ma Orengzèbe fu inesorabile e la ipocrisia loro smascherata.

Alcuni de'Tabesi, degli Joghi e de'Fachiri professano di conoscere il futuro; altri di scoprir tesori nascosi; altri di potere a lor voglia convertire in oro qualunque materia: e se loro obiettate la loro mendicità unita a tanta possanza, eglino vi rispondono che tal virtù non fu loro conceduta per impiegarla al vantaggio proprio, ma solo a quello d'altrui, e ch'essa cesserebbe in quel punto istesso, in cui tentassero abusarne per se medesimi. Udirete parlar costoro e gli sciocchi loro devoti, di estasi, di colloqui colla Divinità, di apparizioni, di visioni e di quanto è capace d'inventare la più sfacciata impostura.

I Fachiri son computati da un autore Inglese a ottocento mila, e gli Joghi a dodicimillioni. Avvi pure altre sorti di vagabondi, e d'infingardi sotto il nome di Pandàrum, di Corhènghi (che fanno professione di Chiromanzia), di Tadinom, ed altri pure; fuchi e peste di questo bel paese.

S'incontrano parimenti molti Incantatori, ed altre sorti di Giocolatori che fanno danzar serpi ed altri animali, ed eseguiscono giochi di mano e di corpo con maravigliosa destrezza, come i nostri giocatori

di bussolotti, a' quali essi non sono forse punto inferiori. Dicesi che alcuni di loro sanno privar le serpi del loro veleno e si fanno da esse mordere impunemente, cioè senza pericolosa conseguenza.

Io non vidi mai tal esperimento. Solo una volta vidi uno di costoro che attizzava un grossissimo scorpione, e si facea da esso pungere per provar l'efficacia di certa medicina ch'ei desiderava di vendere. La medicina si attaccava di subito sul luogo onde usciva il sangue, ed era in forma di piccole pietre o fave, di colore oscuro. Queste si dicevano pietre estratte dalla testa di certi serpi. Io ne comprai per curiosità alcune, ed avendole applicate a carne fresca venuta dalla beccheria, vi si attaccarono del pari che sulla parte punta dallo Scorpione; ma, se ben mi ricordo, esse non si attaccavano alle dita o ad altre parti del corpo ancorchè riscaldate.

I Pandàrum portano sempre seco varie medicine, erbe, radici, pietre, di stupende e infallibili virtù, com'essi dicono.

LETTERA VII.

Si trovano nell'India, come fra noi, alcune dottrine e opinioni filosofiche, belle, vere e grandi; altre fantastiche e false, ma ingegnose e dilettevoli nella stravaganza loro; ed altre, in molto più gran numero, volgari, sciocche, assurde e ridicole.

Una della seconda sorte è il domma della metempsicosi, vale a dire, il perpetuo giro delle anime d'un corpo in un altro. Questa trasmigrazione si stende fino agli Dei, come avete già visto, talora per voglia che lor ne prende, e talora per una forza superiore che ve gli condanna. Le anime nostre adunque e quelle de' bruti sono le stesse e sì l'une che le altre, immortali ed eterne, (1). La sola differenza nell'organizzazione migliore o peggiore de' corpi che esse albergano, produce quella delle diverse loro funzioni: la potenza è la stessa; lo strumento solo è differente. Ecco come l'autor

(1) Morte carent animæ semperque priore relictâ
Sede, novis domibus vivunt habitantque receptæ.
Omnia mutantur, nihil interit, errat et illinc
Huc venit, hinc illuc et quoslibet occupat artus
Spiritus, eque feris humana in corpora transit,
Inque feras noster nec tempore deperit ullo.
Ovid. Metam. L. xv.

del Mahabàrata parla della immaterialità dell'anima. „ Alcuni, egli dice, riguardano l'anima come una meraviglia, altri ne odon parlare con istupore, ma niuno la conosce. Il ferro non la divide; il fuoco non l'abbrucia; l'acqua non la corrompe; il vento non la disecca; perchè ella è indivisibile, inconsumabile, incorruttibile; ella è eterna, universale, permanente, immobile; ell'è invisibile, inconcepibile, inalterabile. „

Le anime dei malvagi passano nel corpo di un animale, o successivamente di vari animali, più o men vili e miserabili, secondo il grado delle colpe loro, prima di far ritorno in un corpo umano. Quando però si sono macchiate di certe colpe gravissime, elleno son condannate ad uno stato di pena o d'inferno per un lunghissimo numero di anni, ma non eternamente. I Bramini inorridiscono al pensiero del nostro Inferno, all'idea cioè, d'un gastigo eterno per colpe temporali e passeggiere, e la credono affatto inconsistente con quella della giustizia e bontà di Dio. (1) Dopochè qnelle anime scelleratissime hanno purgato in parte l'orri-

(1) Così mi assicura il mio Pandit, sebbene mi sia paruto che alcuni Bramini ammettano l'eternità delle pene in certi casi di delitti atrocissimi.

dezza de' loro misfatti in quel lungo stato di pena, ricominciano un giro di trasmigrazioni, e passano prima in piante od anco in minerali; quindi in uova di schifosi insetti; quindi in animali men vili e stomachevoli, e così in seguito, finchè tornano ad animare corpi umani. Per colpe leggiere poi passano dal corpo d'un uomo che fu felice, in quello di uno che il sarà meno.

I buoni son pochi, e pochissimi o quasi niuni i perfetti. Le anime de' primi vanno a informare corpi di uomini che godranno qui in terra onori, dignità, ricchezze ec. o secondo un più alto grado di bontà, saranno innalzate, in varj celesti soggiorni, ad uno stato di beatitudine; ma questa beatitudine non sarà eterna, come v' ho detto nella lettera precedente; e ricevuto che avranno condegno premio della loro bene spesa vita quaggiù, ritorneranno in umana forma, liberi di acquistarsi nuovamente uno stato felice nel Cielo colle buone opere loro, o ricominciare pe' lor demeriti un successivo corso di trasmisgrazioni. Quantunque però tutti i Bramini ammettano questa trasmigrazione delle anime, sopra diversi punti di essa mantengono differenti opinioni.

Secondo il mio Pandit, le stelle cadenti sono anime di Deuta che scendono quaggiù,

o sono anime umane che ottennero il cielo, e dopo un certo tempo di goduta felicità celeste, sono rimandate in terra a rianimare corpi umani. Platone avea probabilmente inteso parlar di ciò; ma il mio Pandit non fa entrar quelle anime immediatamente in umani corpi. Elleno si mescolano quaggiù cogli elementi; passano quindi in erbe, in piante, in frutti; quindi, sempre legate, dirò così, in uno stato di sonno, di torpore, d'inconsapevolezza, circolano nella sostanza animale de' corpi nostri: e quindi nella congiunzione carnale dell' uomo e della femmina cominciano a sprigionarsi da quello stato d'inerzia ed animano una forma umana.

Varie sono le scuole filosofiche e teologiche dei Bramini. La scuola o setta Carma-Joga, è la più antica e più numerosa e sembra essere la più ortodossa, aderendo con più scrupolo delle altre alle dottrine dei Veda. Un'altra è detta Sanchia-Joga; un'altra Bacti-Joga; un'altra Ghnana-Joga. Questi ultimi pensano tutto essere solamente un sogno, un'apparenza, un'illusione, o, com'essi dicono, Maja, nè esistere altro Ente vero e reale fuorchè Dio. I così detti Giaina sembra che facciano la natura solo e supremo Nume, e che intendano per natura una virtù,

una potenza informatrice dell'universo secondo quei versi di Virgilio:

„ Il ciel, la terra, il mare,
„ L'aer, la luna, il sol, quanto è nascosto,
„ Quanto appare e quant'è, muove, nudrisce
„ E regge un che v'è dentro, o spirto, o mente,
„ O anima che sia dell'Universo;
„ Che sparsa per lo tutto e per le parti
„ Di sì gran mole, di se l'empie e seco
„ Si volge, si rimescola e si unisce. ec. „

I così detti Pashànda Marga sembrano rassomigliare a questi ultimi ed il loro sistema a quello di Spinosa, secondo il quale Dio è tutto, e tutto è Dio; gli uomini, gli animali e quanto esiste, null'altro Essendo che una modificazione di lui. Par ch'essi vogliano, secondo Bernier, che l'esser supremo ha tratto fuori della sua propria sostanza non solo le anime, ma gli esseri materiali ancora, nel modo che un ragno trae dal suo corpo una tela e la ringhiotte quando vuole; e che la creazione altro non è se non una estrazione ed una estensione che Dio fa di se stesso, e la distruzione un riprendere, e per così dire, un ringojare la sua propria sostanza; onde quanto apparisce agli occhi nostri altro non è se non che una sola e medesima cosa, cioè Dio stesso. I Pa-

shanda Marga sono sommamente rispettosi verso le creature.

Altri, ammettendo un Esser supremo, pensano poi essere il mondo governato senza provvidenza, e sussistere e seguire il suo corso per quella virtù che in esso già fu impressa. Alcuni negano la immortalità dell'anima e si burlano di coloro che aspettano una vita futura.

Del resto, io mi confesso inabile a darvi precise notizie di queste differenti scuole che fuor di dubbio disputano senza poter farsi intendere e senza intendersi.

Mi narra il mio Pandit che una o due volte all'anno si tengono in riva al Giumna ed altrove ancora, fra i Bramini che hanno in maggior riverenza Vishnù, e quei che son più devoti di Sciva, varie argomentazioni teologiche. I più dotti disputanti vi concorrono con gran numero di ascoltatori, e non è raro che la contesa sulla maggiore o minor potenza dei due Numi, e sopra altri punti di controversia s' innasprisca a segno di divenir sanguinosa battaglia fra i pacifici Bramini. I Principi ed i Ragia che assistono a queste pubbliche e solenni discussioni, lasciano invendicati coloro che talora vi perdon la vita. Il Nume, e non il Principe deve in questi casi punir l'uccisore, se quegli

ne ha il potere sopra l'altro Dio, e se l'uccisore ha torto. Se i Principi Europei avessero seguito questo esempio, e lasciata la decisione delle dispute de' nostri Preti ai loro vicendevoli colpi e al giudizio di Dio, eglino forse forse non si sarebbero fatta così frequentemente la guerra, nè avrebbono tanto spesso turbata la pace de' popoli.

Del resto non dovete immaginarvi che i Bramini spendano il loro tempo negli studj della filosofia e della teologia. La maggior parte di essi sono molto ignoranti nelle cose stesse della loro religione, e non sanno render ragione alcuna de' riti e delle cerimonie che praticano; e la scienza dei dotti è così piena di stravaganti sogni e fantasmi che non si può escire da udir le loro lezioni se non, come della grotta di Trofonio, colla testa intronata e stupefatta. Il Sig. Dow ed altri si lagnano che alcuni viaggiatori Europei abbiano mal parlato de' Bramini, e del loro sistema di religione e di filosofia. Credo ancor io che alcuni ne hanno a torto parlato troppo male, ma son pur d'opinione che alcuni moderni scrittori ne hanno parlato con troppe lodi. Contende il detto Sig. Dow che sebbene la letteratura sia di presente decaduta nell' India, essa vi fiorì un tempo; e racconta che, conversando egli per

avventura un giorno con un Bramine, restò non poco meravigliato nel ritrovarlo perfettamente instruito di quelle opinioni che nell'antica e nella moderna Europa hanno impiegato le penne de' più celebri Moralisti. Questo è, al mio credere, un poco esagerato. Sono stato talora sorpreso anch'io ad alcune risposte date da alcuni Bramini a certe mie dimande, ma continuando il mio esame senza lasciarmi prendere dall'ammirazione (passione che al pari d'ogni altra fa spesso veder quello che non è) io vidi che davano poi in sì strane opinioni e sì fantastici argomenti che non era pregio dell'opera il trattenersi ad esaminarli. Nulladimeno se la scienza loro si paragoni alla nostra de' secoli barbari, a quella de' nostri Scolastici, a quella che è contenuta negli scordati e polverosi libri di Alberto Magno, di Scoto e simili altri, cioè ad una scienza peggiore assai della ignoranza, non vi si troverà forse dimolta differenza per le sottigliezze, le distinzioni, i ghiribizzi. Ci tratterremmo noi nel presente lume a cui siamo emersi, ad ascoltar le lezioni d'uno scolastico intorno a quelle inezie delle ecceità, delle quiddità, degli esponibili, de' reduplicativi, dei suppositi, de' mediati ed immediati, de' complessi ed incomplessi, dell' *ita* e del *sicut*,

e alle altre infinite ciance di simil sorta, vuote affatto di succo; atte ad empier di nebbia la mente, e smorzare il gusto per le vere e solide scienze? Perchè ammireremmo in India quello, di che ora ci ridiamo in Europa? Che poi le scienze abbiano negli antichi tempi fatto fra gl'Indiani progressi considerevoli, dai libri loro fin quì tradotti dal Sanscrit parmi assai difficile il provarlo. Non v'è alcuno fra que'libri che possa paragonarsi, non dirò alle produzioni de'primi Scrittori Greci e Latini, ma forse nemmeno a quelli di second'ordine. Se in avvenire saranno dai letterati Orientali scoperte cose più belle (il che potrebbe pur darsi) di quelle ch'essi ci hanno presentate fin quì, io col più vivo piacere muterò opinione. Vedete l'Instituta di Menu tradotte dal Cav. Jones. Sono una gran curiosità, lo confesso, quando si considera l'alta loro antichità; e mostrano che gl'Indiani o furono il primo, o uno de'primi popoli almeno, che incominciarono a conoscere i mestieri, le arti, le scienze, il governo e la vita civile. Ma, grande Iddio! può ritrovarsi altro libro così ripieno di bambinerìe, di frivolità, di assurdità? Come mai caddero nella mente umana così strane superstizioni e fantasticaggini oziose su quello ch'ivi si chiama puro ed

impuro, sulla devozione e il poter di essa, sulle penitenze e sull' espiazioni sovente molto facili de' più grandi delitti? Quante cerimonie, quali insulse formalità, quali bagattelle formano in quel libro la più gran parte de' doveri dell'uomo! Qual sistema di furberìa pretesca che tutto riduce a se medesima, e qual profondo orgoglio! „ Non mai, ivi si dice (1), un Re, benchè stretto dal più gran bisogno di danaro, provochi i Bramini ad ira col prendere la loro proprietà: poichè eglino nel loro sdegno potrebbero di repente (con sacrificj ed imprecazioni) distrugger lui colle sue truppe, co' suoi elefanti, co' suoi cavalli e carri? Chi mai senza perire potrebbe irritare que' santi uomini, da cui (cioè dai cui antecessori sotto Brahma) fu creato il fuoco che tutto divora, il mare con acque non bevibili, e la luna col suo calare e 'l suo crescere? Qual Principe potrebbe acquistar richezze coll'opprimer coloro che, sdegnati, potrebbon formare altri mondi e reggitori di mondi; che potrebbon dar vita a nuovi Dei e a nuovi mortali? Qual uomo bramoso di vivere farebbe ingiuria a coloro, per lo cui ajuto, (cioè per le offerte de' quali) mondi e Dei perpetuamente sussi-

(1) V. p. 285.

stono, a coloro che son ricchi della dottrina dei Veda?

„ Il Bramine o sia dotto o sia ignorante, è una potente divinità, come il fuoco è una potente Divinità, o sia consecrato, o sia popolare? „

Ed in un altro luogo: „ per l'alta sua nascita sola un Bramine è oggetto di venerazione alle stesse Deità. „

Può darsi sfacciatezza più grande e più intollerabile? Voi vedete per tutto il libro una legislazione, se pur ne merita il nome, piccina, bagattellesca, parzialissima e uscita dalla bocca del despotismo, ed una sproporzione grandissima fra i gastighi, e i delitti. Alcuni di questi si espiano col ritenere il fiato, e col recitare certi testi de' Veda mentre altri, quando riguardano i Bramini specialmente, son puniti in modo atrocissimo. Tralascio varie contradizioni che in quel libro s'incontrano; e le diverse evasioni che la legge offre ad un furbo Bramine, legge che scende a determinare i casi più minuti e particolari, e in fatti non determina niente. Il magistrato esiste, ma non la legge, tanto essa è in poter di lui. Vedete pure il codice che il Sig. Hastings fece compilare da' varj Pandit e tradurre in Inglese.

Quel ch'è particolarmente da notarsi, è la forza non mai abbastanza intesa che la legislazione possiede, di formar le maniere, i costumi, il carattere dei popoli. Dai due citati libri degl'Indiani può prendersi un'assai giusta idea del carattere e stato loro presente: come si potrebbe in simil guisa da un nuovamente composto libro di legislazione argomentare qual diverrà il popolo che l'adotterà.

Del resto, si dee confessare in favor del codice indiano, che ancor noi siamo stati governati per lungo tempo da leggi poco o nulla migliori, varie delle quali durano a governarci tuttora; e che fra una confusa moltitudine di ordinazioni inette di quel codice, ve n'ha pure alcune degne d'un popolo veramente illuminato; queste poche, e l'antichità di quel libro, ne hanno fatto parlare assai. La seguente personificazione del gastigo mi par che si avvicini al sublime. „ Il gastigo, ivi si dice, è il magistrato; il gastigo è lo inspirator di terrore; il gastigo è il nudritore del suddito; il gastigo è l'allontanatore delle calamità; il gastigo è il custode di colui che dorme; il gastigo col viso nero e l'occhio rosso è lo spavento dei rei.

Quanto poi sieno assurde e chimeriche

le nozioni cosmografiche, geografiche ec. degl' Indiani, voi dovete averlo già letto in altri libri. Vi sono, secondo essi, quattordici mondi, sette superiori ed altrettanti inferiori. La terra riposa sull' immenso serpente da mille teste detto Shessa-Naga; sotto essa è il gran Ranocchio Dadrùça; al di sotto ancora la Maha-Catciapà, la gran tartaruga, e finalmente più sotto ancora, un abisso d'acqua. Affinchè poi quel serpe immenso non faccia traballare la terra nel muoversi e nell'agitarsi, lo che avviene in esso per ira quando vi scorge troppo gravi e neri delitti, sonovi otto immensi elefanti in giro che la sostengono, e non la lasciano tremare quanto senza essi farebbe. È il sole o la luna in ecclisse? Egli è, come sapete, un gran Dragone che gli addenta e vuol divorargli; o almeno che gli cópre e adombra colla sua testa: e tutto il popolo allora, uomini, donne, vecchi, fanciulli si mettono a fare uno schiamazzo orribile colla voce e colle mani per impedire la minacciata distruzione (1).

(1) Gli antichi immaginavano che la luna, in tempo della sua ecclisse, provava la malefica forza d'una malia, d'un incantesimo, e coll'oggetto di ajutarla a liberarsene, andavano col-

Ammettono sette mari: il primo, detto Carùda, d'acqua salata; il secondo Icsciurasùda, di zucchero sciolto; il terzo Shruda, di miele, il quarto Gretùda, di butirro sciolto; il quinto Cirùda, di latte; il sesto Dadimandùda, di latte acido; il settimo Shuddùda, di acqua dolce; e poi parlano ancora di un ottavo detto Apanci Cartà Maha Shumùddra, che niuno sa precisamente dirmi di che si acomposto. Ma io debbo a ragione temer di annojarvi con sì strane e magre favolette.

La indica Mitologia potrebbe forse compararsi alla greca e latina, se l'India avesse avuto poeti, pittori e scultori eguali a quelli di Grecia e Roma che ne avessero ornato lo immaginoso ed il bello, e nascostone coll'arte loro il fanciullesco e l'insulso. Ma niun Poeta Indiano, per quanto fin qui appare, eguagliò Omero ed Esiodo, o Virgilio ed Ovidio.

Gli Dei e Dee indiane si corrucciano, si battono, si rappattumano in una manie-

pendo strumenti di rame ed altri corpi sonori.

Cantus et e curru lunam deducere tentat:
Et faceret, si non æra repulsa sonent.
Tibul. l. 1. Eleg. 9.

Cum frustra resonent æra auxiliaria lunæ ec.
Ovid. Metamorf. l. 6.

ra spesso bambinesca: si sfidano a mostrare la loro forza, si sbeffano e si vituperano molto indecentemente; piangono, si tapinano, e s'impauriscono per leggiera cagione, e si raccomandano bassamente talora l'uno all'altro.

Le libidini e le sozzure loro sono più indecenti e laide di quelle delle favole greche; e al tempo medesimo le devozioni, le contemplazioni, i pellegrinaggi, i digiuni, le preci, le penitenze, le austerità, non molto dissimili a certe costumanze della Religione Cristiana, formano un contrasto ributtante.

Molti, come già vi ho detto altrove, hanno voluto trovare un velo allegorico sopra tutta la mitologia indiana come altri su quella de' Greci, degli Egiziani ec. ed han preteso che tutto presso que' popoli è stato profondamente immaginato; che ogni lor favoletta ed ogni loro rito copre e chiude grandi misteri, i quali col lume della fisica e della teologia mirabilmente tutti si spiegano. Vi ho già detto quel ch'io ne penso in un altra lettera. Le favole più antiche o furono istorie guaste, o parti di fantasie idiote e selvaggie; ma sulla rozza e informe fabbrica mitologica eretta dall'ignoranza e senz'altre regole che i torbidi e

sconnessi sogni dell'immaginazione, vari ornamenti furono aggiunti dipoi da più periti architetti. Così la favola di Psiche e di Cupido, e varie altre inventate in tempi in cui le scienze aveano già fatto considerabili progressi, sono chiaramente allegoriche. Ma il P. Paolino (il qual vuole che Brahma sia la terra, Vishnù l'acqua, Seiva il fuoco e cento altre cose) ed altri antiquari simili a lui, non si contentano di queste, e pretendono francamente di scorgere sfolgorante luce e mistica sapienza in quelle antiche tenebre e stravaganze. La conchiglia o buccino per esempio, che Vishnù tiene in una mano, significa, secondo il P. Paolino, ch'ei chiama con essa fuori dell'abisso e tragge ad esistenza le cose. Ma se tale è il significato di quella conchiglia, perchè non è ella posta anzi in mano a Brahma, creatore delle cose, che a Vishnù, il quale non n'è propriamente che il conservatore? E poi qual insulso o freddo simbolo della potenza creatrice è una conchiglia?

L'astronomia, dice il Sig. Maurice, rese celebre e venerata la cipolla in Egitto perchè tagliandola, sotto la esterna scorza orbe dentro orbe apparisce, immagine delle girevoli sfere. Io, per me, duro assai fatica, il confesso, ad ingojare queste ed altre

cose tanto sublimi; ma crederei senz'alcuna difficoltà che la cipolla fu dagli Egiziani distinta fra gli altri vegetabili per qualche frivola ragione molto differente dall'assegnata dal Sig. Maurice (1).

„ Il primo vegetabile, dic'egli, da esser ricordato come di tutti gli altri il più venerato, è il *maestoso loto*, nel cui consecrato seno Brahma nacque e Osiride si diletta ondeggiare. Questo è il sublime, il sacro simbolo che eternamente s'incontra nella orientale mitologia, ed invero non senza una sostanziale ragione, poichè esso è in se medesimo un amabile prodigio; Esso contiene un tesoro di fisica istruzione e fornisce all'estatico Botanista inesauribil materia di diporto e di contemplazione. „ Che dee dirsi di questo entusiasmo e che ne direbbero le altre piante se avessero voce?

(1) Del resto, io non so accordare questa venerazione degli Egizj per la cipolla con quello che dice Plinio, cioè, che nella fabbrica delle piramidi, in cui trecento sessantamila operai furono impiegati per lo spazio di venticinque anni, vi fu speso mille ottocento talenti solamente in rape ed in cipolle; e che gli Egizi erano gran mangiatori di questi vegetabili. Questo è certo contro il verso di Giovenale:

Porrum et caepe nefas violare et frangere morsu.

Alcune delle allegorie e de' misteri che varj moderni letterati orientali hanno voluto trovare non solo per tutta l' indica mitologia, ma in tutti i riti Brahminici ancora, io pendo molto a credere ch'eglino medesimi abbiano di molto contribuito a fabbricarli. Trovandomi sovente in compagnia di Bramini, io dimandava loro varie cose intorno a certe cerimonie del culto loro ed alle ragioni di quelle, e siccome essi per lo più nulla rispondevano di valevole a ricoprirne la insulsaggine, io dava loro alla fine la spiegazione ed il significato di certi loro riti, la ragione di certe loro pratiche ed opinioni tale quale mi veniva alla mente. Essi di subito l'approvavano, la lodavano, ed asserivano tale certamente dover essere la significazione e il recondito mistero di quelle religiose loro cerimonie. Probabilmente essi volevano con ciò adularmi, e schermirsi dalle mie importunità; ma finalmente io poteva, così facendo, trovar tutto quello che mi piaceva, di misterioso e di nascosto in cose inventate a caso e rendute poi sacre dal costume. Non potrebbe esser avvenuto lo stesso ad altri, mentre ajutavano i Bramini a spiegar vari dei loro riti col citar ad essi e Strabone e Macrobio e Sanconiatone e Beroso ec. a torto e a diritto, cioè col

mostrar loro un'alta idea delle loro scienze, della loro teologia e di loro stessi?

Un Bramine, sempre condotto dall'interesse alla casa di un Europeo, studia attentamente quel che a questi piace; se questi nega, egli nega; se questi afferma, egli afferma; se questi dubita, egli dubita e finalmente non ha altra opinione se non quella di chi lo paga, e sembra che pensi di non esser veramente pagato per altro. Poichè io son ritornato su questo soggetto, permettetemi di riportar quì alcuni passi di un Filosofo inglese che fanno appunto al nostro proposito.

„Le formole e cerimoni e religiose, dic'e gli, per quanto sieno arbitrarie, non sono mai tenute tali. Dove qualche utile proposito non apparisce, si suppone che vi debba essere un senso nascosto, e qualunque senso per quanto sia puerile, basta, quando non se ne può trovare un migliore. I Padri della Chiesa Origene, Augustino ed Ilario ogni qual volta incontrano qualche apparente difficoltà nel senso semplice e piano, non si sgomentano giammai a trovarvene un mistico. Sacrificate agli Dei celesti con numero impari, ed ai terrestri con un numero pari: è un precetto di Pitagora. Un altro è questo: Gira intorno nello adorare gli Dei,

e assiditi quando hai adorato. I Dotti fanno uno schiamazzo strano circa il significato nascosto di questi precetti. Ma alla finfine hanno essi alcun nascosto significato? Le formole e le cerimonie sono utili nel culto esterno per tenere occupato il vulgo, e nulla importa quali esse si sieno, purchè ritengano la mente dal divagarsi... Chi crederebbe che il gran filosofo, il quale dimostrò la quarantasettesima proposizione del primo libro di Euclide fosse l'inventore di quei fanciulleschi pensieri intorno ai numeri?.. Tutto quello che può dirsi, è che durante la infanzia del sapere, ogni novità fa figura, e ci vuole un lungo corso di tempo per separare il grano dal pagliuolo....

L'allegoria è una sorta di composizione troppo raffinata per un selvaggio, o per un barbaro: essa è il frutto d'una immaginazione coltivata. Le allegorie d'Esopo sono del genere più semplice: nondimeno esse furono composte dopochè le scienze cominciarono a fiorire; e Cebete, la cui allegoria intorno la vita dell'uomo è giustamente celebrata, fu discepolo di Socrate. La nostra prevenzione nonpertanto in favor degli antichi ci porta a concludere che qualche senso nascosto o allegoria debba starsi sotto le loro favole istoriche per non altra ragione se non per-

chè mancano del senso comune. Nella mitologia greca vi sono innumerabili favole raccontate come fatti storici puramente, qual'è per esempio la favola degli Dei che giacciono colle donne e procreano giganti, conforme a quello che incontriamo nelle storie favolose di molte altre nazioni. Questi giganti tentano detronar Giove: Apollo guarda gli armenti di Admeto: Minerva esce dalla testa di Giove; Bacco vien estratto dalla sua coscia con un taglio; Orfeo va all'inferno per la sua moglie; Marte e Venere son colti da Vulcano in una rete, e mille altre simili puerili storielle. Ma i Greci, molti secoli dopo la invenzione di tali pazzesche fole, divennero illustri per le arti e le scienze, e nulla potè contentare gli scrittori de' più moderni tempi se non se il fargli profondi filosofi ancora quando erano selvaggi; e quindi infiniti tentativi per discoprire misteriosi e nascosti sensi nelle lor favole... Qual debolezza convien che sia nella natura umana quando un Genio sì grande come Bacone, è capace di siffatte bambinaggini, d'impiegare il suo tempo così mal a proposito!... Vulcano assalendo la castità di Minerva, ebbe ricorso alla forza. Nel dibattimento il suo seme cadendo in terra produsse Erictonio, il cui corpo dal

mezzo in su era avvenente e ben proporzionato, ma le sue cosce e gambe, deformi e sottili come un anguilla. Consapevole di quel difetto ei fu l'inventore de' carri, che lasciavan vedere la parte grazosa del suo corpo, e ne celavano la brutta Udite ora la spiegazione di questa ridicola favola. L'arte quando fa violenza alla natura per piegarla ai suoi disegni, giunge di rado al fine propostosi. Nulladimeno da grande sforzo ed applicazione nascono certe opere imperfette e storpie, le quali, nonostante, sono con gran pompa e fallaci apparenze mostrate dagli impostori e menate in trionfo quà e là. Il senso tirato fuori di questa favola, è ingegnoso, io nol niego; ma l'inventore di essa ebb'egli in fatti alcun riposto significato? S'egli lo ebbe, perchè mai lo nascose? La ingegnosa significazione avrebbe meritato lode, la favola stessa niente affatto...

A questo modo, quanto più una favola è ridicola o assurda, tanto più ella dev'essere instruttiva. Questa opinione rassomiglia quella degli antichi Germani relativamente alle donne pazze, le quali erano riputate così savie che ogni cosa da loro profferita era una profezia. Non mai dunque cadde in mente al nostro Autore che nella infanzia della facoltà ragionatrice, la immaginazione

vien lasciata vagar senza freno come in un sogno, e che il vogo in ogni età prende diletto in istorie meravigliose e tanto più le gusta quanto elle escon più fuori della natura?...

Venghiamo all'altra ragione. „ L'argomento di maggior peso meco si è, che molte di queste favole non pajono essere state inventate da quei che le raccontano e le divulgano, da Omero, o da Esiodo, o da altri; poichè s'io fossi sicuro ch'esse dapprima escirono fuora in quei più moderni tempi, e da quegli autori, io non aspetterei mai nulla di veramente grande o nobile da tale origine. Ma chiunque attentamente considera la cosa, vedrà che queste favole sono da quegli scittori trasmesse agli altri, non già come soggetti allora per la prima volta inventati, ma come ricevuti ed abbracciati nell'età più rimote. E questo principalmente ingrandisce la mia stima per quelle favole, le quali io accolgo non come figlie di quell' età o della invenzione di que' poeti; ma come sacre reliquie, dolci mormorii e fiato di tempi migliori, che dalle tradizioni di più antichi popoli scesero alfine nei flauti e nelle trombe dei Greci „.

Credeva egli davvero il nostro autore che quanto più indietro andiamo rintracciun-

do la istoria dell'uomo, tanto maggiore scienza e cognizioni si trovano, e che, in conseguenza, i selvaggi sono i più dotti degli uomini?.. Il capriccio però di trovare allegorie nelle antiche favole è ora passato di moda: la ragione illuminata le ha smascherate e lasciatele nella lor nudità come invenzioni di secoli ignoranti, in cui la meraviglia era la passione dominante „.

Così il filosofo Kaimes. Or come questa moda va oggigiorno ripigliando nuovo vigore?

LETTERA VIII.

Nell' antiche età sacrificavasi un toro ed un cavallo alla Divinità ed un uomo ai cattivi Genj, ma questi sacrificj detti il primo Gomèdha, il secondo Assuamèdha, e il terzo Naramèdha, son proibiti nel Cali-Jug, nell'età presente; e in questo almeno le nuove dottrine di Buddha prevalsero sulle antiche ancor nell' India di quà dal Gange. Il toro ed il cavallo erano offerti ad Indra, il quale trasferiva il sacrificio a Brahma, e questi all'Esser supremo. L'uomo si sacrificava a Sciactì, a Cali, ossia Bhavàni ec. la quale offeriva quindi la vittima ai Genj maligni. In que' remotissimi tempi, al dir del mio Pandit, i Bramini sacrificatori sapevano render la vita a quel toro, a quel cavallo ed a quèll' uomo, che non la perdevano già sotto il ferro, ma sotto le potenti parole de' Veda, e di nuovo sotto esse la riprendevano.

Oggigiorno gli animali che si sacrificano sono un bufalo a Durgà ossia Bhavanì fra i Maratti, ed in Bengala nella festa detta Dohra; ed un montone che si uccide col soffocarlo nel gran sacrificio alle stelle detto Jagam, con grandissimo apparato (1). Ho pur

(1) Dopochè l'animale è morto, il cuore è

veduto nel Malabar sacrificarsi galline, ma da caste basse, e senza intervenzione di Bramini, e vidi una volta in occasione che una nave appartenente al Re di Travancore non potea vararsi, troncar la testa ad un capro e spruzzar del sangue la spiaggia. D' altri sacrificj d' animali io non udii mai parlare nell' India; ma gl' incruenti son molti e di varie sorti. Vidi una volta a Madras il seguente in una festività, se non erro, della Dea Pàrvati. Scavando il terreno all' altezza in circa d' un piede si forma in esso una piazzetta quadrata di dieci o dodici passi. S' accende quindi un gran fuoco, e degli ardenti carboni si empie e si sparge tutto quel luogo, e i devoti allora (ch' erano donne con bambini sulle spalle) passano a piè nudi due o tre volte su quelle brage senza correre e senza dar segno di dolore (1).

arrostito ed un pezzetto di esso distribuito a' principali Bramini cho lo mangiano. Questo è il solo caso, in cui i Bramini assaggino carne.

(1) Plinio riporta una cerimonia simile. *Haud procul urbe Roma in Faliscorum agro familiae sunt paucae quae vocantur Hirpiae, quae sacrificio annuo quod fit ad montem Soractem Apollini, super ambustam ligni struem ambulantes non aduruntur.* Ma Varrone spiega il miracolo con queste parole: *locus hic fuit celebratus so-*

Parmi avervi parlato del sacrificio detto Tùcam, che vari hanno pur descritto. La festa in cui con varie cerimonie si gettano noci di cocottiero o di tenga in mare al cominciar della stagione atta al navigare, è nota a tutti coloro che sono stati nell'India, e sembra essere stata instituita ne' più remoti tempi: l'altra in cui le caste guerriere s'intridono di certa polvere rossa e se la gettano l'uno all'altro, specie di baccanale, per rappresentare non mi ricordo se Parasu-Rama o altro Eroe che ritorna dalla pugna tutto sparso di sangue; quelle festività, in cui si conduce in processione un carro trionfale tutto ricoperto delle figure in rilievo de' loro Dei, e strascinato da migliaja di devoti, son pure state descritte da altri ed io contento di averle menzionate passerò ad altro. Non v'è dubbio che il culto, che gl' Indiani rendono al Linga, al phallo, non sia

lemnibus sacris Hispinarum qui ambulaturi per ignem medicamento plantas tingebant. Se le persone ch'io vidi passar sulle brage a Madras, si fossero prima strofinate le piante de' piedi con qualche unguento, io non so: ma il male non poteva esser molto, poichè gl'Indiani camminando dalla infanzia a piè nudi, ne hanno le piante assai indurite, e il tempo consumato nel passar sulle brage era assai corto.

della più inescrutabile anchità quando l'uomo vivea sotto la legge elice;

„ Se piace, ei lice:

e che fosse piamente intituito per render grazie all'Onnipotente ei piaceri da esso compartiti all'uomo nel igenerarsi, per riconoscere la sua infinitapossanza e beneficenza in quella forza infsa in tutti gli animali di riprodursi e da ui dipende la successiva perpetuazione di utto il vivente universo. Niun'altra operaione della natura dovette forse colpir di aggior meraviglia que' semplici uomini, o estare in loro un più vivo sentimento di gatitudine nel vedersi per un ignoto mod rinnovellati nei loro figli e nipoti.

Se a Cerere ed a Baco furon renduti divini onori per aver ostrato la coltura de'grani e delle viti e rnito una meno incerta sussistenza e magior conforto alla vita umana, non dovetro gli uomini a più forte ragione sentire / prezzo d'un dono assai più grande e pistupendo, quello per cui si dà e si ricev l'esistenza?

Del resto, sema che questo culto fosse dipoi da alcuni in meno innocenti tempi abusato e pervtito dalla prima sua purità, poichè nelle ture rappresentate in vasj templi e sopra uei rasti cocchi dedica-

ti ad esso che ingiorni festivi si conducono in solenne prcessione, sono state da alcuni vedute quell di uomini e donne nelle più oscene ed inaturali attitudini con vari animali. Sciva na è per lo più sotto altra figura rappresentao nel Malabar che sotto questa immagine lel Linga. Essa è un cilindro sopra un pdistallo quadrato e terminante in una mea sfera; nè senz'altra spiegazione, potrebbsi vedere in essa alcuna oscena rassomiglnza.

Nel mese dMarzo celebrasi la festa del Linga nella not detta Shivàratri, cioè notte sacra a Sciv e in essa si vendono piccole immagini el Linga a chi non le ha. Dopo digiuni ecorporee lavande, congregato il popolo l tempio porta quà e là in processione una rande immagine di Sciva con un gran Ling cantando inni e versi ludrici, voluttuosi e corrispondenti al rito. Una di quelle can ni come il P. Paolino c'informa, suona cì; *Scivae Dei phallus saltat; si quae pulchae sunt mulieres, accedant*.

V'è un altra fea alquanto simile a questa detta Shacti-pia, ma celebrata nascostamente, e da rsone manifestamente dissolute e capriccie nelle dissolutezze loro. Di notte tmpoed in segreto luogo

una donna viene spogliata affatto nuda e sparsa di fiori con molte cerimonie e preghiere fatte da un ministro a questo scelto ; si bee vino ; si mangian carni ; uomini e donne di tutte le caste (giacchè ogni casta v'è ammessa) si spogliano affatto nudi, s'inebriano insieme, e dopo i sacri riti, escon di là santificati e puri, perpetui e stretti amici, certi di ottener ricchezze anzi il compimento di tutte le loro brame, fatti simili a Dei; ma non debbono manifestar nulla di quanto è accaduto ne'loro misteri; cosa del resto agevole ad immaginarsi. Queste orgie sono proibite dagli stessi Re Indù severamente, e non sono che invenzioni d'una maliziosa e sfrenata sensualità.

Mi ricordo aver letto in un libro di viaggi che i Nasarèi, (1) i quali formano in Siria una setta particolare vivente dispersa fra i Maomettani, i Drusi e i Cristiani, hanno una festa nel primo giorno del loro anno, rinnovata ancora varie volte nel corso di esso, la quale ha molta somiglianza colla

(1) Son detti Ansariè dal Sig. Volney che ne dà brevemente la istoria, e menziona pure la cerimonia, di cui quì parlo. Accolgono con ospitalità i viaggiatori d'ogni religione e paese, e gli provvedono d'una donna per il tempo del lor soggiorno.

sopramentovata. Essa è detta *Matrix*. In quei giorni eglino vanno salutando le femmine con un religioso rispetto, si prostrano loro davanti e abbracciano con molto affetto le loro ginocchia. Le adunano quindi nella sala del sacrificio, e chiuse le finestre ed estinti i lumi, gli uomini entrano e ciascuno si prende quella donna che gli viene alle mani, o piuttosto quella, con cui ha precedentemente convenuto di ritrovarsi. Il Capo della setta assiste alla cerimonia colla sua moglie mescolata colle altre. Questa è una festa in memoria della creazione dell'uomo e della donna; e se in tali giorni si mostrano così devoti verso le femmine, egli è (dicon essi) perchè si credon obbligati per gratitudine a venerare la seconda cagione della loro esistenza.

Oltre i sacrificj, le offerte, i voti, le limosine ed altre opere pie, hanno gl' Indù i pellegrinaggi, le preghiere, i digiuni, le lavande ec. per espiare le colpe almeno più leggiere e veniali.

Le peregrinazioni si fanno ai fiumi Gange, Indo, Cavèri, Giumna o Jamùna; a Casi o Casci, ossia Benares principalmente, a Giagannàtha, a Ramìshvaran, Ramanathàmpuram, Ilura, a Cangipuram, a Salsette, ai

monti del Tibet, di Narasinga ec., i quai luoghi sono quel ch'è fra i nostri devoti San Jacopo di Galizia, Loreto, e simili. Portano i pellegrini l'acqua di quei fiumi, e la terra di que'santi luoghi alle lor case, come i nostri le medaglie, gli agnusdei, le reliquie e cose siffatte. L'acqua del Gange è portata in vasi ben sigillati a grandi distanze da quel fiume e venduta ad un prezzo sopra esse proporzionato; o presentata a Ragia e Principi Indù che non mancano di contraccambiarne il devoto portatore con doni e segni di stima.

I digiuni precedono per lo più, come fra noi, qualche festività. I Bramini ne osservano e ne prescrivono uno per tutto il mese di Decembre in ricordanza della vittoria ottenuta da Darmaràgia o Judishtìra sopra Durgiòdana.

L'undecimo dì dopo il plenilunio, e l'undecimo similmente dopo il novilunio sono giorni di digiuno, sebbene non da tutte le caste nè da tutti della medesima casta, nè dappertutto osservati. Ciascuno ha poi digiuni, devozioni, e voti particolari. Le donne osservano un digiuno in onore di Camadèva ossia d'Amore, ed in altre feste loro speciali.

Oltre le preghiere private o pubbliche

nelle pagode o templi, le lavande sono un altro mezzo presso gl'Indù di purgar l'anima dalle colpe. Questa è al certo un'eccellente instituzione per la nettezza del corpo, e che di molto contribuisce, ne' paesi caldi specialmente, a conservarne la salute. A fine che il popolo per indolenza non trascurasse una pratica così salubre, il legislatore fu indotto forse a farne un religioso dovere. Mosè e Maometto, non meno che Brahma, la prescrissero in nome del Cielo, ma l'ultimo solo è stato il meglio obbedito. Nè gli Ebrei, nè i Mussulmani, nè forse alcun popolo sulla terra si tien così netto quanto l'Indù.

Varie e moltiplici sono le cerimonie con che i Bramini e le caste più distinte accompagnano tali lavamenti; come prender prima l'acqua entro la mano in tal guisa anzi che in altra, farla scorrere fra l'indice e il pollice o in altro modo, secondo la Divinità, a cui è offerta; spruzzarla colle dita per tre volte verso l'Oriente; volgersi quindi verso un'altra parte di Cielo; lavar prima la bocca che il resto del corpo, gettandovi l'acqua senza appressarvi la mano; ed altre regole somiglianti, eseguite con gran cura ed importanza. Recitano intanto i nomi, a guisa di Litanie, di Vishnù e di Sci-

va ; e nel pronunziare tale o tal altro di que' nomi pongono le dita or sulla gota, or sotto le orecchie, or sulle spalle, or sul petto, or sopra altra parte, a presso a poco come pratica il Sacerdote fra noi nell' amministrare il battesimo o altro sacramento.

Le caste più alte son quelle che più frequentemente si lavano. Se hanno ricevuto alcuna cosa direttamente dalla mano degli Europei, o di altre caste riputate impure; se ne sono state tocche anche per inavvertenza ; se sonosi troppo appressate alla capanna d' un Parià , d' un Pulià ec. sono obbligate a lavarsi prima di prender cibo , o bevanda. Un Bramine dee lavarsi almeno tre volte al giorno.

Può agevolmente comprendersi quanto mai incomoda debba riescire una cotal religione, i cui devoti seguaci hanno a spendere in tali ed altri simili riti la maggior parte del tempo loro. Nulla , al mio credere , potrebbe suggettarvi un povero sciocco se non l'orgoglio di credersi, e di farsi credere , per l' adempimento di tante cerimonie, superiore ad alcuni altri.

In prescrivere come sacre e della più alta importanza tante bagattelle, Brahma al certo errò troppo gravemente , s' ei fu che le prescrisse. Egli potette essere il fondato-

re di un ordine monastico pasciuto del pane altrui, ma non il legislatore d'una nazione.

Le orazioni ed adorazioni, dice Pietro della Valle (1), che gl'Indù fanno nei loro paesi a'loro tanti idoli, è cosa di molta noja e fatica; poichè gli stessi Re occupati in tanti altri negozj gravi che non si hanno a tralasciare, non possono nondimeno far di manco di non consumare in queste adorazioni sette ed otto ore ogni giorno, con tanti inchini, con tanti prostramenti e siffatte faticose cerimonie ch'è cosa da direnare ogni robusto galantuomo.

La instituzione delle caste è pure indegna di un illuminato legislatore. Essa è non solo oltraggiosa alla naturale eguaglianza degli uomini, incomoda e ridicola nelle sue conseguenze, ma essa è perfino crudele. Uno che cade ammalato e non ha seco gente e servi della medesima casta, è lasciato in abbandono da una casta superiore, e non può ricevere la impura assistenza d'una casta inferiore, e talora si lascerà piuttosto morire. Un Bramine viaggiando fu spinto dalla sete a dimandar da bere a una donna di bassa casta portante un vaso d'acqua sulla testa ch'egli

(1) V. Viag. P. 1. p. 80.

incontrò. Per non riceverla dalle mani di lei, egli fece un piccol solco sulla terra; la donna versò l'acqua ad una estremità di esso, ed il Bramine la bevve all'altra. Nulladimeno ei fu accusato da un altro Bramine che là per avventura passando il vide, ed esaminata la cosa nel consiglio Braminico fu presso a ricever sentenza di espulsione dall'ordin suo. Questo mi è rapportato da un Bramine.

Pure negli antichissimi Instituti di Menu, o piuttosto di Bhrigu che le ricevette dalla bocca del primo, si dice che un Bramine, dove in altro modo non possa campar la vita dalla fame, può ricever l'alimento offertogli da casta impura; e ciò sull'esempio di alcuni Rescì o santi Bramini.

La difficoltà e talora l'impossibilità, in cui un religioso Indù si trova, di adempiere tutti i doveri e le cerimonie della sua casta, lo avvezza spesso a soffrire il digiuno ed altri incomodi. Tutte le caste poi son così gelose e tenaci delle prerogative e delle costumanze loro proprie e particolari, che se una inferiore pretendesse adottare o imitare quel che appartiene ad una superiore, ancora nella più minuta e spregevole bagattella, questa ne farebbe subito il più fie-

ro schiamazzo e si verrebbe fra loro all'armi e al sangue, com'è più d'una volta accaduto.

LETTERA IX.

La riva del mare in sulla costa Malabar è principalmente abitata (parlando degl'Indiani indigeni) dalla bassa casta dei Muccòa o sieno pescatori. Ad una certa distanza dal mare vivono i Najer ed i Bramini, i quali pur anco per gli affari loro scendono sulla spiaggia, ma solamente di passaggio, e con una certa circospezione di non rendersi impuri. Io parlo quì de' Bramini e de Najer più distinti, poichè gli altri si prendono una maggiore o minor libertà. I Cègoi così detti sulla costa Malabar inferiore, o con altro vocabolo usato nella superiore, i Tìer, sono sparsi dappertutto. Lo impiego loro si è la cultura de' cocottieri, ma fanno pure quasi ogni altra sorte di servigio. La casta è annoverata fra le basse ed impure in confronto de' Bramini e de'Najer; ma non fra le infime e sordide. Le donne che sono molto belle e molto pulite, entrano senza gran difficoltà in amorosi intrighi cogli Europei ed altri stranieri, a differenza delle Nàiricci e delle Brà-

minici (1), ed' altre di casta elevata. A Talicerrì, a Calicut, e quasi su tutta la costa del Malabar caduta adesso sotto il dominio Britanno, elle son divenute le favorite e le Veneri dei Marti inglesi; e questa casta dei Tìer s'è colà in qualche modo elevata sopra l'ordine suo primitivo.

I Najer sono di un carattere in apparenza freddo come quasi tutti gli altri Indù, ma imperiosi e orgogliosi colle caste inferiori; ostinati, piccosi, vendicativi, coraggiosi e disprezzatori della morte. Dopo i Bramini formano essi su questa costa la classe più elevata: ma quando voi leggete in qualche libro ch' eglino sono i Nobili del Malabar, il giudizio dee stare in guardia contro tali espressioni. Non dovete mica rappresentarveli quali i nostri Nobili d'Europa; poichè i più poveri fra essi coltivano la terra colle loro mani, e vengono nella mattina a vendervi il latte ed il butirro per la vostra colezione. Sono essi ancora i più numerosi; sebbene in alcuni distretti i Màpule o gli eguaglino o gli superino. Questi ultimi sono Mussulmani ed Arabi d'origine che vennero a stabilirsi in un paese miglior del lo-

(1) Così son dette nel Malabar le femmine della casta de' Nàiri o Najer, e de' Bramini.

ro, già molti secoli passati. È facile il distinguerli dagl'Indù da una berretta che quasi tutti portano stretta e adatta alla testa, ed assai più da una fisionomia molto meno aggradevole e dolce di quella de' primi. Alcuni di questi avventurieri e navigatori Arabi si fermarono pure sulla costa del Coromandel, ove sono appellati Lepè o Lebè, e sono assai numerosi e addetti a diversi mestieri.

Fra i Màpule ed i Najer arde da antico tempo un'animosità inestinguibile che ha scoppiato sovente in vicendevoli stragi, devastamenti ed orrori. Queste divisioni e questi odj sono pur anco al dì d' oggi l' ajuto degl' Inglesi che ora impiegano i Najer contro i Màpule, ed ora questi contro quelli secondo il bisogno.

Quando un pescatore, o altro Indù di bassa casta aveva un certo numero di figli, veniva, per quanto mi vien riferito, obbligato dai Màpule a cederne uno o due alla religione loro Mussulmana; ma una tale prepotenza ha cessato dopochè il Malabar dal dominio di Aider Ali e del Sultano Tipù suo figlio, è caduto sotto quello della Compagnia Inglese. I Màpule hanno dappertutto eretto le loro Moschee, possiedono assai vasti terreni ed altri beni stabili; esercitano

l'agricoltura, il commercio e la navigazione, per cui qualcuno di essi ha acquistato grandi ricchezze. I Mussulmani di discendenza Patàna, Mogollese ec. riguardano questi Màpule come Maomettani d'un ordine inferiore, non vogliono esercitare altra professione che quella di Soldato, e piuttosto che darsi alle arti ed ai mestieri, vivono nell'indolenza e in una orgogliosa povertà. Vi sono pure nel Malabar non pochi Cristiani che vennero di Soria o dalle vicine parti e seguono il rito Siriaco, e son detti Màpule Nazareni.

Trattano i Najer, come ho già menzionato, le caste inferiori con orgoglio e disprezzo, e con gran durezza i Pulià o Pelejà loro schiavi e *servi glebae*, i quali sono in certo modo quel che gl'Iloti erano presso gli Spartani. Gli uccidevano prima impunemente per la minima colpa, o col solo pagare al Ragia in pena di ciò una mediocre somma; ma una tale barbara permissione o indulgenza non più esiste adesso, o è almeno rarissimamente usata. Ciò è assai meno una prova di brutale crudeltà nei Najer, che della forza di quella educazione, che gli avvezza a riguardare i Pulià come poco o nulla affatto superiori alle bestie. Ma io parlerò di questi miseri più abbasso.

Sono i Najer, ben fatti e di bella fisonomia, e se trattati con buone maniere, assai amorevoli, ma nulla con più difficoltà perdonano quanto il vedersi disprezzati. Le loro femmine riguardevoli per la bellezza e per la ricercata nettezza loro sono in certo modo fra essi a comune, come avrete pur letto altrove. Un Najer sposa una fanciulla colle solite cerimonie compiute dal Bramine, e immantinente senza condurla alla sua casa, la cede ad un altro Najer che la mena a viver seco. Colui che l'ha sposata, non ne prende più alcun pensiero, e vive con quella ch'è stata sposata da un altro. Tal è il costume o legge, da cui niuno si diparte. Quanto poi alle femmine, colle quali eglino convivono, tutto si fa secondo l'arbitrio dell'uomo e della donna. Quegli le presenta un pezzo di tela da vestire, e se questa il riceve, ha prestato il consenso. Vivono insieme finchè lor piace, e si lasciano quando più non si amano, cercando altr'oggetto ai loro desiderj. I figli restano alla madre e succedono ai beni dell'avo materno, e questo costume si stende fino al trono. Così non il primogenito, nè altro figlio del Re di Travancore è il Principe reale, ma bensì il primogenito della sua maggior sorella, la quale è trattata come Regi-

na. I figli del Re, numerosi per lo più, vivono privati con qualche pensione, ovvero ottengono qualche carica, coll'onorario della quale si mantengono. Varie ragioni si assegnano d'una tale costumanza ch'è passata in regolamento e legge; per tal modo non trasferirsi i beni d'una famiglia in un'altra; gli uomini, esenti dalla cura delle mogli e de' figli, esser più espediti e pronti alla guerra, e simili. Quanto al Re di Travancore, mi fu detto da un suo Segretario che negli antichi tempi i figli del Re succedevano alla corona, ma che il loro numero, gl'intrighi e la maggiore o minore influenza delle varie madri, l'ambizione e le gare de' figli stessi, la difficoltà anco talora di accertare il primogenito involgendo lo stato in continue dissensioni e guerre, si deliberò di stabilire il presente modo di successione, ch'è pur quello di tutti gli altri Ragia Malabarici.

I Najer, mentre godono una così ampia licenza ne' loro amori, sono poi molto gelosi dell'onore delle femmine della lor casta, e se elleno son colte in amorosa corrispondenza con Europei e con tribù differenti (i Bramini eccettuati), son per lo più da essi messe a morte senza pietà, o almeno ignominiosamente scacciate e degradate dalla loro tribù.

Hanno i Najer sommo rispetto per le loro madri, ma non parlano quasi mai dei padri loro, cui, per dir così, non conoscono. Amano in quella vece con filial tenerezza i loro zii e zie, nè è minore l'affezione loro pe' fratelli e per le sorelle. A quella comunanza di mogli, per cui si risguardano in certo modo come tutti parenti fra loro, si dee forse attribuire quella stretta unione che fra loro si manifesta quando alcuno viene offeso da persona di altra tribù. Vedesi allora scoppiar fuore, dirò così, lo spirito di casta. Sanno però dissimulare, ad onta del loro orgoglio, le ingiurie, quando si scorgono i più deboli, ed aspettare per lungo tempo sotto un apparente freddezza l'opportunità della vendetta.

I Bramini possono aver pubblicamente per concubine le donne de' Najer, come quelle ancora di altre caste distinte, dei Ragiaput per esempio, dopo alcune cerimonie usate in tali occasioni. I Najer se ne tengono onorati, ed accogliendo il Bramine con tutto il rispetto dovuto al suo sacro carattere, non ricusano punto di cedergli la figlia o la sorella, a cui egli in presenza de' parenti e di alcuni testimonj, presenta, com'è l'uso, un pezzo di tela, betel ec. e così la dichiara pubblicamente sua concubina.

Avvi nel Travancore una certa festa, nella quale per alcuni giorni sono aperte ai Bramini le case de' Najer che al loro arrivo debbono ritirarsi, lasciando le loro femmine al disponimento di que' voluttuosi Preti. Coloro a cui non piace una così estesa licenza, si allontanano colle loro famiglie dal luogo della festa finchè essa sia terminata. Quel privilegio però è ben lungi dall' esser vicendevole; poichè un Najer colto con una femmina de' Bramini, sarebbe reo di morte.

Sulla costa del Malabar non v'erano Bramini ne' più antichi tempi, e vi vennero dal Carnate o Carnàda e da altre parti, come coloni. Eglino fanno risalire la loro venuta su quella costa fino ai favolosi tempi di Parasu-Rama, in cui una porzione di Vishnù s'incarnò. Evvi un'assai minuta relazione di ciò in lingua Malabar, detta, se ben mi rammento, Cherulapàtti. Secondo essa, il mar copriva quel ch'ora è detto Malabar. Parasu-Rama coperto del sangue di tanti Csciatria da lui uccisi, implorò da Vishnù che gli concedesse di espiare con qualche pia opera gli orrori della sua rabbia feroce; e da un'alta montagna delle Gate lanciando con tutta la forza del suo braccio una pietra o cosa altra simigliante sulla fac-

cia del sottoposto mare, questo si ritirò per tutto quel tratto e lasciò allo scoperto una nuova terra. Parasu-Rama la diede ai Bramini che si portarono ad abitarla, ma essa era sul principio così infestata dalle serpi e dagl'insetti ch'eglino furono più volte costretti ad abbandonare un soggiorno di tanta inquietudine e pericolo. Alla fine i serpi ancora si ritirarono, e i Bramini presero stabil possesso del dono di Parasu-Rama.

Oggigiorno ancora dalla costa Coromandel e da altre parti concorrono i Bramini in gran copia a cercar fortuna nel Malabar, nel Travancore specialmente, loro pietoso e caritatevole asilo. Colà sotto la protezione, e il liberal favore di un Principe Indù finquì indipendente, serbano essi ancora tutta la loro autorità e 'l loro sacerdotale orgoglio.

I Bramini Malabarici con graduale gerarchia e secondo il maggior grado di dignità e di dottrina son detti Nambùri, Arìtiri, Pattàtiri, Acchìtiri, Vaidìghen, Somàdri ec.

I Bramini non si cibano, com'è noto, di cosa alcuna che abbia avuto, o possa dar vita, come le uova. I Najer, eccettuata la vacca, si cibano del resto delle carni, ma fra essi pure vi sono alcuni di un grado più elevato o di una disposizione più devota,

che ristringono il loro alimento animale, per esempio, al solo pesce. Certi Nambier, e certi Curpù. (che sono Najer di un ordine più distinto) affettano i costumi de' Bramini e si cibano conforme questi. I Ragiaput che mangiano senza scrupolo carne di montone, di capra ed altre, ricusano, per non so qual superstizione, di toccar quella di gallina.

La carne poi di vacca e di bove è rigorosamente proibita ad ogni casta Indù, tranne le due infime dei Parià e de' Pelejà, i quali, purchè non gli ammazzino (il che sotto il dominio di Principi Indù è a tutti delitto capitale) possono cibarsene quando gli trovano morti.

In niun altro paese si può forse vedere tanta varietà di vestire quanta nell' India; dalla quasi intera nudità al quasi totale coprimento d' ogni parte del corpo, dal più pomposo e ricco abbigliamento al più meschino e vile.

Il vestir de' Bramini, de' Najer, de' Tier, e generalmente di tutti gl' Indù sulla costa del Malabar, e su quella pure del Coromandel almeno in gran parte, non consiste in altro che in un pezzo di tela bianca più o meno fina, ravvolto alla cintura e discendente fino al ginocchio; ed in un altro più pic-

colo ravvolto alla testa che non è però da tutti usato. I Grandi in occasione di cerimonia e specialmente di avere a trattare con istranieri, si abbigliano in lunghe e bianche vesti di mussolina strette al petto, e larghe e ondeggianti al basso, e portano un piccolo turbante in testa. Il vestir delle donne è quasi affatto simile a quello degli uomini prima descritto, se non che alcune poche portano in oltre un altro pezzo di tela che sciolta mente da una spalla loro attraversa il petto, e col quale talora si coprono la nuda testa. Le donne indiane che abbracciarono il Cristianesimo, eccetto le molto povere, vanno tutte vestite; e così le More o Mussulmane che in India però non si velano, come in altri luoghi, la faccia, all'eccezione di un picool numero fra le grandi Signore.

Le donne della casta Cégoi ossia Tìer, e della casta Najer, o più brevemente, le Tìeti e le Nàiricci, non possono in presenza di persone superiori andar col seno coperto, e in fatti, come ho detto, non vanno quasi mai. Al pensiero nulla resta da indovinare: l'occhio vede la bellezza e i vezzi spuntare, fiorire o decadere, e non ha mai a lagnarsi degl'inganni dell'arte.

Tale è il costume per tutto il Malabar,

e generalmente parlando, per tutto il mezzogiorno della penisola.

Nel Canara però, nel Guzaratte ed in generale verso il Settentrione, nè gli uomini nè le femmine appariscono in tanta nudità. Lo stesso è ne' principali stabilimenti Europei, a Bombè, Goa, Madras, Calcutta ec. I più usati ornamenti delle donne per tutta l'India e comuni alle Indù, alle Mussulmane, alle Parsì, e alle Cristiane ancora, consistono nel portar molti braccialetti d'una terra vetrificata di varj colori, neri, verdi, gialli ec. al pugno: anelli d'ottone, d'argento, o d'oro alle dita delle mani e de'piedi; vezzi al collo ed anelli a'malleoli de'piedi, fatti talora con ricercatissimo lavoro, degli stessi metalli. Quanto siano antichi tali ornamenti può dedursi da'simulacri degli Dei e Dee indiane che quasi sempre sono con essi rappresentati. Talune usano pure pendenti alle orecchie, e fino alle pinne ed al setto del naso anelli d'oro o d'argento; ma quest'ultimo non è costume che di alcune ballerine, e di poche altre donne più capricciose e leziose.

Le Nàiricci si forano le orecchie da piccole, e vi passano una foglia attorta di cocottiero che colla sua elasticità ne dilata a poco a poco il foro, o vi appendono piom-

bi collo stesso oggetto, e quindi v' inseriscono certe rotonde scatolette d'avorio che danno risalto alla loro bellezza o almeno non la scemano punto. Gli uomini si radono per lo più la testa per tutta l'India. I Najer ed altre caste si lasciano solo una ciocca di capelli annodata sul cucuzzolo, come tutti i i Bramini se la lasciano un poco verso l'occipite. Le donne portano i capelli ravvolti in semplice nodo all'indietro, o in varie e artificiose trecce come le danzatrici, e solo le vedove in lutto, o quelle donne che hanno commesso qualche delitto e ne sono state punite, hanno la testa rasa. Pochi sono gl' Indù e pochi ancora i Mussulmani in India che portino la barba, ma quasi tutti, i mustacchi. Nel Malabar solo e nel Carnate è costume di quasi tutti gl'Indù di radersi tanto l' una che gli altri. Uomini e donne vanno a piè nudi per la maggior parte in tutta l'India. I fanciulli dell' uno e dell'altro sesso (che sono molto vivaci e ben fatti e più presto che i nostri in Europa cominciano a camminare ed a parlare) son lasciati per lo più interamente ignudi fino ai quattro e cinque anni, e così scherzare e voltolarsi per la sabbia. Solamente sono spesso lavati con molta cura. Non v' è in India alcun uso di culle, e niun bambino è mai

ristretto in fasce, come fra noi. Ma torniamo in particolare sul Malabar.

Non è permesso ai Cègoi o Tìer, ai Muccoà e molto meno alle caste più sordide, il portare alcun anello d'oro o d'argento, un ombrello, o un bastone in mano, o tenere a lato uno stilo da scrivere, com'è l'uso fra le caste più alte, se non per ispeciale concessione del Ragia, a cui è d'uopo far parlare e pagare una certa somma di danaro per ottenere tali magnifiche distinzioni. Così è tuttora nel Travancore, ed in altre provincie per quanto l'autorità dei Ragia si stende. I Nàjer soli, come guerrieri della nazione, possono aver nelle lor case e portar armi: dentro sì stretti confini è là rinchiusa l'ambizione del genere umano. Il popolo non è se non una bestia da lavoro pel Re e per alcuni satelliti che gli stanno d'intorno, e che, come que'de'Pianeti, gravitano verso di lui, com'egli verso di loro. Le caste alte come i Ragiaput al Settentrione, i Najer nel Malabar, i Modelì, i Pullè, i Velàla ec. al Coromandel, mandano i loro figli a scuole, nelle quali s'apprende semplicemente a leggere, scrivere e far di conto (nel che si ristringe quasi tutta la scienza di coloro che non son Bramini) ma le altre caste nemmeno vi pensano. Ciò sarebbe

troppa ambizione ed un uscir dell'ordine.

Una sorte di largo cappello fatto di foglie di cocottiero o di bananiero in forma di ombrello, serve alla povera gente in tempo di dirotta pioggia, nè questo è permesso ancora in tutti i luoghi. Quando un Cego, od altri di casta inferiore incontra un Najer, dee ritirarsi rispettosamente fuori della strada finchè questi sia passato. Un Bramine poi grida, o fa gridar da lungi ad alcuno di casta impura di ritirarsi alla distanza che basti. Per darvi un' idea delle orgogliose loro bambinaggini, questa distanza è fissata, ed è più o men grande in proporzione della bassezza della casta. Un Cègo o Tìer, per esempio, dee rimanersi a quella di sessantaquattro passi, e le caste più basse, come i Calzolai, i Parià, i Pulià, a quella di centoventotto. Questi e simili altri intollerabilmente superbi costumi, obbediti tuttora almeno in parte sotto i governi Indù, e che non possono non eccitare lo sdegno di un Europeo, sembra che sieno stati da' più remoti tempi e colla instituzione delle caste introdotti pure in varj altri luoghi dell'India. Oggigiorno però le basse caste hanno sotto altri governi appreso a trascurare tante cerimonie degradatrici della umanità, e tanto irragionevole e prima inviolabile rispet-

to per le alte . Queste (chi 'l crederebbe ?) osarono in principio portarne le loro lagnanze perfino nei tribunali. Ma, oimè! questo è forse il solo avvantaggio che sotto i governi Europei goda il basso popolo Indiano!

Il governo del Malabar fu negli antichi tempi riposto in mano d' un certo numero di capi di distinte famiglie ; quindi in un più gran numero ancora, cui la discordia e l'ambizione poi divise e distaccò da quella sorte di comune aristocratico governo ed eresse in piccoli Principi indipendenti , che tutti presero il titolo di Ragia o Re . Ciascuno di questi Signori colla sua piccol'armata era spesso in guerra or coll' uno or coll'altro senza che alcuno di essi acquistasse una decisa preponderanza . Queste frequentissime ma brevi contese erano più dirette alla vendetta di qualche torto , che a conquista ed impero. Sembra però che tutti riconoscessero come capo comune il Zamorino, sebbene la sovranità sua sopra di loro fosse poco più che di nome. Che cosa sia avvenuto a tutti questi Ragia ne' tempi moderni, in parte già voi lo sapete , ed io vi dirò parte del resto in seguito delle mie Lettere.

Le distinzioni che i Principi Indù conferivano , e conferiscono ancora dov' essi

tuttavia comandano, sono uno o due braccialetti d' oro, che il decorato porta intorno al pugno; la facoltà di tenere e farsi portare in palanchino che vien conceduta insieme col dono di uno di essi, ed altri onori simiglianti, i quali corrispondono in certo modo a' varj ordini di cavalleria instituiti dai nostri Sovrani Europei.

Sommo è il rispetto degl' Indù verso i loro Principi, ai quali non s' accostano se non con segni della più profonda umiltà e quasi di adorazione. Di rado o non mai si legge che il sangue d'un Re Indù sia stato sparso dai suoi sudditi, mentre le storie de' Principi Mussulmani che hanno signoreggiato in India, son tutte macchiate de' più neri tradimenti e de' più atroci assassinj commessi su quei Sovrani medesimi dai sudditi loro.

Nel Malabar un nuovo Sovrano Indù non ardirebbe, per rispetto verso il Ragia defunto, assidersi sulla sedia ch'egli usava, dormire nel medesimo letto o nella medesima stanza, o bere alla stessa coppa. Le cose che hanno servito al Principe morto sono riguardate come sacre e messe in disparte.

I Parià sono, come sapete, una casta abborrita nell'India, ed impiegati solo nei più vili ufizj, di scorticar bestie, conciar cuoi, nettar cloache e simili.

Qual fu mai la ragione che indusse le altre caste a gettar tanta ignominia su questi miserabili, ed a condannarveli eternamente? Forse nei remotissimi tempi si rendettero rei di qualche abbominevol delitto, per cui furono sbanditi dalla compagnia di ogni altro: Forse una peste, una lebbra, o altra contagiosa e crudele malattia forzò gli altri a separarsene, e l' orrore, continuando ancora dopo il pericolo, perpetuò lo ingiusto e barbaro avvilimento sulla stirpe di questi infelici.

I Parià, del resto, hanno invero qualcosa di ributtante. Son dati all' ubbriachezza tanto uomini che donne, a vicendevoli altercazioni e litigi; son molto sporchi e impudenti, di abiette maniere, di torbida fisonomia; ma egli è facile a vedersi che i loro vizj provengono in gran parte da quel disprezzo e da quella infamia, in cui si veggon tenuti, e che se rimirano con mal'occhio gli altri uomini si è perchè gli altri uomini con mal'occhio gli riguardano.

I Parià tolti da piccoli al servizio degli Europei divengono assai buoni servitori. Essi non ricusano di por le mani a tutto, laddove i servitori di altre caste hanno frequentissime cerimonie or religiose ora civili a compiere, non possono toccar questo o quel piatto, o

far tal o tal servigio come quello che gli degraderebbe. Noterò però che gli Europei i quali desiderano esser tenuti in istima fra gl'Indù, o le cui case debbono esser visitate e praticate da persone di alta casta, è quasi assolutamente necessario che si astengano dal tener servitori Parià o Pulià.

Questi ultimi sono ancor più bassi dei Parià e toccano forse l'ultimo grado di abbiettezza e di miseria a cui l'umana specie possa esser ridotta. Sono, come ho già detto, schiavi de' Najer che gl'impiegano nella cultura delle lor terre. Nel Travancore eglino vivono, separati affatto dal resto della società, in mezzo ai pantanosi campi, in cui si coltiva il riso, dentro piccolissime e miserabili capannucce, ammucchiati come animali e non molto differentemente trattati. In altri luoghi del Malabar, una parte di essi vive dentro i boschi e le grotte delle montagne. Alcuni sono sì stupidi, paurosi, fuggiaschi, rabbuffati e sporchi, che rassomigliano più a bruti che ad umane creature. Miserabile e spesso scarsissimo è il vitto che possono procurarsi, o che il Najer loro lascia. Non possono mai accostarsi al loro Signore, e ne ricevono i comandi ad una certa distanza. Un sudicio straccio copre loro la cintura, ed in alcuni luoghi le donne loro

non portano se non una foglia sulle pudende che il marito vi lega ed appende. Non possono questi nemmeno fermarsi nei pubblici mercati de' soli Indù, ma dimandano da lungi quel che voglion comprare; depongono il prezzo, si ritirano alquanto, il venditore va a raccoglierlo e vi lascia la mercanzia, essi vanno a toglierla e passan via fuggendo.

In un mio viaggio da Palgaccerì o Palacaccerì a Calicut (1) tra certe montagne che son fra Coulapàre e Tartalè, alcuni Pulià co'loro piccoli figli sbucarono dalle lor tane di dentro al bosco, scesero giù per la ripida balza fin dove potevano esser visti ed uditi, e con alte lamentevolissime grida e scontorcimenti, battendosi disperatamente il

(1) Questo tratto di paese è molto pittoresco, sparso di fertilissime valli e di amenissime colline, rotonde, appuntate, scoscese, ora boscose or nude di alberi. Popolazione molto scarsa: villaggi piccoli e rari, abitati per la più parte da Nàiri; molte praterie, in cui l'erba cresce folta e rigogliosa

„ Senza quasi temer dente d'armento.

Sotto l'ombra di dilettevoli boschetti e presso a mormoranti ruscelli s'incontra di tanto in tanto qualche convento di Bramini e qualche tempio, che risuona a certe ore del giorno de' loro canti.

ventre con ambe le mani, imploravano la mia pietà già mossa al più alto grado alla sola vista di essi non molto differente da quella delle Scimmie e degli altri animali fra cui vivono. Gl'invitai più volte a scendere al basso, ma fu impossibile il persuaderli de' miei non malvagi disegni. Non sanno essi di più che quello che loro è stato inculcato quasi dal nascer loro, vale a dire, che non possono impunemente appressarsi alle altre caste. Sembra che infatti credano questo il massimo dei delitti ch'eglino possan commettere. Dopo questi e simili esempj, quali saranno le idee strane e false che si crederà impossibile di stampare nella nuda e rasa tavola della mente umana?

Io aveva meco un corpo di Sipài o Soldati Indiani, alcuni de' quali andarono a porre una piccola moneta sopra una pietra che i Pulià loro additavano, e ritiratisi i Sipài, i Pulià volavano a prenderla. Per curiosità e per celia io tentai alfine raggiungerne alcuni, ma più esperti di me al rampicarsi per gli scogli, si dileguarono con tal precipitazione che mi convenne abbandonare il mio scherzevole disegno. Lo stesso m' accadde con altri Pulià in altri luoghi. Quanto è piccola la differenza fra 'l bruto e l' uomo

nello stato incivilizzato! I Pulià si prendono una sola donna in matrimonio (se parlando di costoro può usarsi questa parola) e le sono fedeli. Tanto a questi quanto ai Parià non è permesso l'entrare nei templi Indù, ma solo di starsi al più ad una assai gran distanza; onde sì gli uni che gli altri hanno una sorta di Preti o Capi di loro casta che presiedono ai loro maritaggi e ufiziano al modo loro in particolari cappellucce. Così qualche Najer si degna talvolta servir di Sacerdote al Tìer e questi ad una casta più bassa. I Cerma, i Canachèn, e gli Uràli sono sorti di Pulià nella loro viltà alquanto men vili: e i primi, per quanto alcuni mi dicono, pretendono essere gli Aborigeni del Malabar. È da notarsi che non solamente le alte caste, ma le basse ancora come i Tìer, non vogliono appressarsi a questi Pulià, e loro gridano di ritirarsi quando gl'incontrano.

Il colore de' Parià e de' Pulià può dirsi generalmente affatto nero, se si paragoni a quello delle altre caste.

I Pulià sono solamente sulla costa Malabar, o almeno, se ve n' ha altrove sotto altro nome, la loro sorte non è tanto miserabile. I Parià sono sparsi per tutto, e so-

no altrove dètti ancora Parvàri, Dèri, Mahàra, Allegòre, Ciandàla ec. (1)

Ho talora veduto cadaveri di queste caste impure caduti in luoghi abitati da caste che non potevano toccarli, rimanere insepolti, ed esser mezzo mangiati dai corvi e dagli avoltoi finchè non si trovasse qualcuno della medesima casta che andasse ad interrarli. Il Sig. De Pauw deplora molto la sorte infelice de Parià e de' Pulià, e tutti coloro che hanno scintilla d'umanità e senso comune, si uniranno con essolui, ma il P. Paolino che non sembra avere il cuor troppo tènero, ne lo rimprovera acerbamente nel suo libro e gli domanda se nel suo paese gli scorticatori di bestie morte, i rivenduglioli e simil gente, godano d'una miglior condizione. Questo è un dubbio mosso molto mal a proposito. Tutti coloro che in Europa esercitano i più bassi mestieri non si possono in

(1) Raynal confonde i Parià coi Pulià, e dice poi che questi ultimi hanno scacciato dal loro seno i Pulicì ancor più avviliti di loro. Or non v'è sulla costa Malabar nè altrove alcuna casta chiamata Pulicì. Questa parola è nel Malabar il femminino di Pulià e significa le donne loro, come Nàirici e Bràminici significa le femmine della casta de' Nàiri o Najer e de' Bramini.

conto alcuno paragonare ai Parià ed ai Pulià. Son questi forzati a rimanersi nella lor casta e nella loro viltà senza speranza di escirne mai, mentre in Europa è libero ciascuno di esercitare quel mestiero che più gli aggrada, e col merito e colla virtù può non di rado aprirsi la strada ad una sorte migliore.

Dicesi che una volta all'anno nel tempio di Giagannàtha ogni distinzione di caste cessa del tutto, e che il Parià banchetta col Bramine in tal giorno destinato a rammemorare la primitiva eguaglianza degli uomini. Siccome Vishnù è colà adorato nel suo Avatàra di Buddha e questi insegnò nuove dottrine, e, secondo l'espressione del mio Pandit, si pose sotto i piedi i Veda, potrebb'essere per verità ch'egli avesse fra le altre, riforme sue tentata l'abolizione delle caste e ordinata la celebrazione di quella festa. Ma Buddha non riescì ne' suoi disegni e non ebbe, almeno nell'India dentro il Gange, se non piccolo numero di seguaci de' nuovi suoi dommi, la cui nemica luce i Bramini si sforzarono di soffocare nel suo nascere.

Comunque si sia, secondo ciò che mi dicono alcuni, sette grandi vasi o pentole ripiene di riso e poste l'una sopra la bocca dell'altra si fanno bollire nel tempio di Giagannàtha sullo stesso fuoco. Quando il ri-

so di quella ch'è in cima delle altre è cotto, si tolgono dal fuoco i detti vasi, si spezzano, ed ogni Indù di qualunque casta va a prendere una porzione del riso. Questo è poi dai pellegrini portato alle case loro qual cosa benedetta e sacra, e venduto o distribuito ai devoti per le varie parti dell'India, come le reliquie, le medaglie e cose simili ne' paesi cattolici.

Altri, senza far menzione della suddetta cerimonia, m'informano che ogni casta senza distinzione può in un dato giorno entrare nella città di Giagannàtha, passeggiar dove le piace, e comprar quello che le abbisogna nei mercati che in tale occasione sono numerosissimi e fornitissimi di tutto. Ma non è punto vero, per quanto mi riesce sapere, che le caste basse sieno dalle alte accolte e riguardate con occhio di fratellanza. Questa grande e solenne festa, a cui concorrono ogni anno circa 150000 pellegrini, non sembra, in una parola, per altro instituita dagli astuti Bramini, che per ispremer con ogni arte il poco danaro che colà portano anche i più poveri. Ciascuno arreca al Nume le maggiori offerte che può, ed è quello un giorno di general mietitura pe' Bramini. Così fatte cerimonie rapaci e gherminelle sono talora usate dai Bramini e da alcuni Ragia in altri

luoghi. Per esempio a Corongonùr, ossia Crangano re sulla costa del Malabar, nell'ultimo giorno d'una festa annuale, il Ragia stassi in piedi presso la porta della Pagoda, ed ogni casta passandogli per grazia speciale davanti, va a toccar colla mano la soglia del tempio, vi lascia le sue offerte e si ritira. Il Ragia va dipoi a fare le sue abluzioni ed a contare il danaro raccolto.

Non bisogna immaginar del resto, che le linee le quali separano le diverse caste e le cerimonie ed instituzioni a ciascuna particolari, sieno sempre ed esattamente seguite ed osservate nei luoghi marittimi, ne' quali il commercio, il mutuo interesse, e l'urto delle opinioni tende necessariamente ad avvicinarle, a confonderle, a cancellarle. Generalmente, ne' territori che furono o sono soggetti ai Mussulmani e agli Europei e massime nei principali e più frequentati stabilimenti loro, le pratiche, i costumi e le maniere Indiane hanno sofferto una più o men grande alterazione. Gl' Indù hanno colà visto spargersi il sangue delle vacche e dei buoi, e vendersene le carni; le alte caste non hanno potuto pretendere il primiero rispetto dalle basse; l'esempio ha avuto la sua forza; e siccome non v'è mai rivoluzione politica senza una religiosa e viceversa, così,

il cambiamento di governo ha avuto, anche senza mirarvi, una qualche influenza su quelle instituzioni che i Bramini aveano fatto scender dal Cielo.

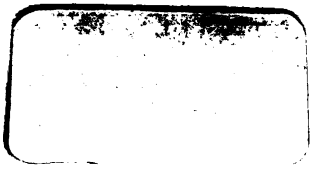
Così varie caste del Carnate tuttochè eguali o superiori a quella de' Najer, non hanno quella superbia e ritrosia verso le basse, che questi ultimi mostrano nel Travancore. Un Bramine che vive a Madras o a Calcutta, e conversa cogli Europei e con gente d'ogni nazione, non è un così sacro e santo personaggio, nè teme così per poco contaminarsi, come quegli che dimora nei luoghi rimoti dalla frequente comunicazione cogli stranieri. In questi recessi il politico e religioso sistema Indù è tuttora nel suo primitivo e pieno vigore; e l'India è colà qual è da credersi che fosse nei tempi più lontani.

Eccovi poi alcune particolarità di certe caste nel Malabar.

In una casta nel Corgo, tre, quattro o cinque fratelli hanno una sola moglie in comune sposata in prima dal maggiore, e quando uno di essi è con lei, pone un segnale alla porta della camera o della capanna, il quale avvisa gli altri di attendere. Lo stesso costume che sembra nato dall'amor del risparmio fra povere famiglie, è

pur seguito da altre caste su quella costa; ed era ancora praticato dagli antichi Arabi, se crediamo a Strabone. Io ne riporterò tutto il passaggio, perchè ivi fa menzione di certi costumi Arabici somiglievoli molto ad altri Indiani. „ Tutto, dic'egli, in Arabia è comune fra quelli della stessa tribù, e l'età dà sempre fra loro la prima distinzione. Avvi solamente una donna per tutti. Quei che la visita primo, lascia il bastone alla porta, e non teme d'essere interrotto dall'altro. È non pertanto un diritto del primo della famiglia l'esser ricevuto nel tempo della notte ad esclusione di tutti gli altri. L'incesto non è fra essi riputato delitto, e il figlio entra senza scrupolo nel letto della madre. L'adulterio è punito colla morte, e giudicasi commesso quando un uomo vien trovato con una donna appartenente ad un altra famiglia. Pochi, aggiunge Strabone, vanno al servizio d'altri: i parenti d'ogni famiglia diventano servi a vicenda, e questo è il costume ancor fra i ricchi „.

Del pari in India fra i Najer, fra i Bramini, fra i Ragiaput ec. i più poveri vanno al domestico servizio de' più ricchi della medesima casta e non mai d'altre: ma l'uso di una sola donna fra molti non potè in conto alcuno essere generale in Arabia, co-

me non lo è nell'India. Le femmine saranno in quel modo state comuni che oggidì posso no dirsi fra i Najer nel Malabar, o come elle erano fra i Brettoni quando Cesare discese nell'isola loro; ma se molti avessero dappertutto e costantemente avuta in comune la stessa donna, l'Arabia sarebbe divenuta assai presto spopolata e quasi deserta.

SEP 22 1964